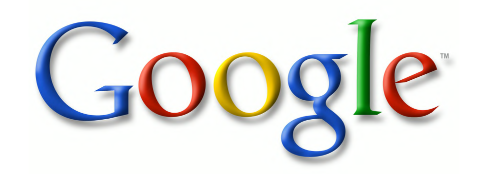
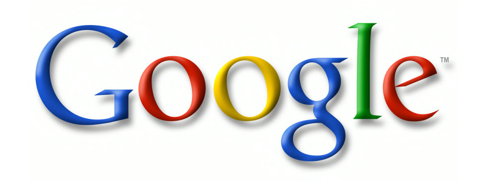
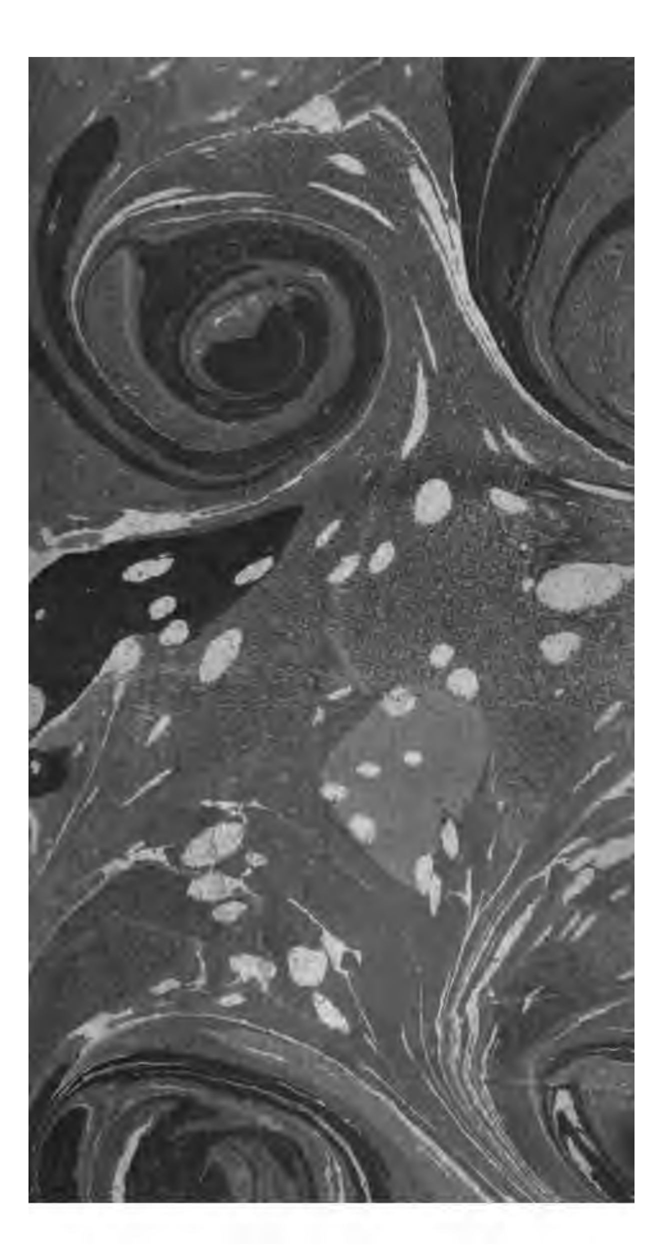












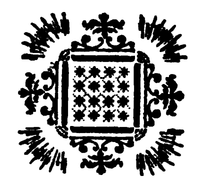
JOURNAL ÉTRANGER.

JANVIER 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique ;
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

CONDITIONS.

ON *souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire*, *rue S. Jacques*, *dans la Maison de M. Cars*, *vis-à-vis le College du Plessis*.

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, *& paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront*, *franc de port*, *pour le même prix*, *pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres*, *& le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE le Journal Etranger fut annoncé pour la premiere fois, on vit non-seulement la France, mais toute l'Europe Littéraire, applaudir à cette nouvelle entreprise. D'où vient un empressement aussi universel s'est-il si considérablement rallenti ? Le mérite & les talens de ceux qui m'ont précédé dans la direction de cet Ouvrage, ne me permettent pas de penser que ce soit à la maniere dont ils l'ont exécuté, qu'il faille en attribuer la cause. Seroit-ce donc parce qu'il a plû à quelques personnes d'insinuer que l'exécutiou du *Journal Etranger* étoit impossible, parce qu'en effet il est impossi-

ble qu'on y rende compte de tous les Ouvrages de l'Etranger ? mais cette considération ne mérite pas qu'on s'y arrête ; elle n'empêcha pas les *Bayle*, les *Basnage*, les *Leclerc*, d'embrasser dans leurs excellens Journaux, la Littérature de toutes les Nations. Le réfroidissement du Public à l'égard du Journal Etranger, ne peut donc avoir d'autre principe que les révolutions que ce Journal a essuyées, & qu'on craint sans doute qu'il n'essuye encore. Mais après avoir surmonté les obstacles également forts & multipliés que nous avons eu à combattre ; après avoir raffermi nos correspondances, & en avoir même augmenté considérablement le nombre, nous n'avons garde sans doute de renoncer à notre entreprise, surtout lors-

que tout nous annonce des temps plus calmes, plus faciles, & très-propres à la favoriser.

Nous ne dissimulons point que les suffrages dont nous ont honoré les gens de Lettres en général, n'ont pas peu contribué à soutenir notre courage. Les Etrangers surtout, pour nous mieux donner à connoître à quel point ils s'intéressent à la continuation de notre Journal, sont venus la plûpart au devant de nous, & se sont offerts à devenir, en quelque sorte, nos Coopérateurs. Ils nous ont sçu quelque gré sans doute du procédé que nous tenions dans nos réflexions, & dans nos jugemens; ils ont vu avec quelque satisfaction, que nous n'avons pas craint de dire la vérité toutes les fois que nous avons cru l'appercevoir; que pleins de

cette bienveillance universelle, qui doit s'étendre à toutes les Nations, & que nous regardons comme l'ame du vrai Philosophe, nous étions bien éloignés de traiter en rivaux des Peuples que les Lettres ont unis, & que nous étions disposés à respecter constamment les nœuds qui forment la société universelle des gens de Lettres, nœuds sacrés, indissolubles, faits en un mot pour subsister, lors même que ceux de la société politique sont rompus.

Des trois différentes formes sous lesquelles le Journal Etranger avoit paru jusqu'à nous, nous avions préféré la derniere & conséquemment nous l'avions divisé par langues. Mais nous n'avons pas tardé à nous appercevoir que cette forme, au lieu d'être la plus simple & la plus

commode, comme nous l'avions d'abord imaginé, n'étoit propre qu'à nous donner des entraves, & nous empêchoit surtout de jetter dans notre Journal cet intérêt, qui prend sa source dans les contrastes & dans la variété. Aussi confondrons-nous désormais & les langues & les matieres qu'il nous suffira de distinguer par une double table. Pourquoi craindrions-nous de nous affranchir d'un procédé auquel les Journalistes mêmes, qui dans leurs Ouvrages ont embrassé la Littérature universelle, ne se sont jamais assujettis?

Ce seroit ici le lieu de répondre à une Lettre critique insérée dans *l'Année Littéraire*, où l'on attaque mon Prospectus, neuf mois après qu'il avoit été

publié ; mais à moins que les querelles littéraires ne ſoient intimément liées à l'inſtruction du Public, n'eſt-ce pas lui manquer de reſpect, que de l'en occuper ? L'Auteur anonyme de cette Lettre voudroit que j'écriviſſe comme lui, que je penſaſſe comme lui, ou plutôt que comme lui j'écriviſſe, ſans prendre la peine de penſer ; il lui paroît étrange que lorſque je me propoſe de rendre compte des différentes productions de l'eſprit humain, je me plaigne que les Lettres qu'on ne devroit cultiver que pour éclairer ſon eſprit, & ſurtout pour tranquilliſer ſon ame, ſoient devenues un moyen de vanité, le germe de mille inquietudes, & ſouvent un inſtrument dangereux & funeſte aux Loix, aux Mœurs, à la Religion, à la Société. Il

trouve mauvais que je m'éleve contre ces petits critiques, qui renferment l'eſpace immenſe des Arts dans les bornes infiniment étroites de leurs puériles obſervations, qui employent à fortifier leurs préjugés, un tems qu'ils devroient conſacrer à les détruire, qui ne s'appliquent qu'à ourdir des filets, & à forger des entraves aux talens & au génie, ſemblables à ces peres barbares, dont parle Longin, qui tenoient leurs enfans renfermés dans des niches étroites, & leur garottoient les membres pour en faire des pygmées. Mon Cenſeur ſeroit-il donc intéreſſé à protéger cette eſpèce d'hommes, qui, nés ſans talens, ou ne ſçachant qu'en abuſer, n'auroient pas de plus grand ſervice à rendre à la Société, que de lui reſter inutiles? *La vé-*

ritable éloquence, dit-il, *consiste à se concilier les esprits & les cœurs*, & je fais *tout mon possible pour les révolter*. Il ne s'apperçoit pas qu'il confond l'Eloquence avec l'Art bas & honteux de l'adulation : étoit-ce des Partisans de Philippe ou des Atheniens attachés aux intérêts de leur Patrie, que Demosthene cherchoit à se concilier les esprits & les cœurs ? C'est des vrais Citoyens de la république des Lettres que j'ambitionne le suffrage ; je renonce sans peine à celui des Littérateurs frivoles. Quant à ces Ecrivains qui jugent les Lettres & les Arts sans les sentir & sans les connoître, & dont les réflexions & les arrêts ne sont presque toujours dictés que par l'envie, je regarde leurs éloges comme autant de flétris-

ſures. J'ignore à quel propos l'anonyme m'accuſe d'avoir *frappé le ſexe de mes carreaux*, & de vouloir établir le *Journal Etranger* ſur les débris de ceux qui ſont déja établis. Auroit-il donc aſſez peu réfléchi ſur les mœurs actuelles de la Nation, & ſurtout ſur lui-même, pour imaginer qu'en parlant des perſonnes incapables d'attentions fortes & profondes, j'ai prétendu déſigner excluſivement le beau ſexe? N'avons-nous pas ſous nos yeux des femmes, qui ſans prétendre à aucune eſpece de gloire littéraire, cultivent leur eſprit & leur raiſon, comme devroient cultiver l'un & l'autre la plûpart de ces hommes, qui cherchent bien moins à s'inſtruire, qu'ils n'aſpirent au frivole honneur de paſſer pour inſtruits? Seroit-ce enfin, lorſque je fais

sentir l'utilité des Ouvrages périodiques en général, que je prétendrois déprimer ceux de nos Journaux, qui portent le plus le caractère de l'instruction & de la solidité ?

Je laisse à mes Lecteurs le soin de juger si mon Censeur a bien entendu ce que j'ai voulu dire par *ordre musical* (*a*) malgré la netteté de la définition que j'en ai donnée.

Les raisons que j'apporte pour prouver l'excellence de la

(*a*) L'Auteur de *l'Année Littéraire* paroît ne l'avoir pas entendu lui-même ; à en juger du moins par une réflexion qu'il fait au sujet du style de M. de Montesquieu dans l'Extrait qu'il a donné du Temple de Gnide de ce grand homme, il semble qu'il confond *l'ordre musical* avec la mélodie du style ; il se trompe : *l'ordre musical* embrasse toute l'étendue des procédés & des formes que les Grecs & les Latins introduisirent dans leur langage, pour le rendre périodique, harmonieux & pittoresque.

Langue Grecque, ne paroissent pas à mon Censeur assez solides; il auroit dû en donner de meilleures, au lieu de se répandre, comme il l'a fait, en lieux communs sur la beauté de ce langage, & de le comparer puérilement à des objets qu'il n'a jamais eus sous les yeux.

J'ai dit d'après Lascaris, (*a*) que la Langue Grecque paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention, que par la nature même: *Qu'est-ce que la Nature, relativement à la formation des Langues*, demande le Censeur anonyme, *sinon la convention & le besoin? Si la Nature n'est autre chose que le besoin, pourquoi mettre une différence entre le besoin, la convention & la Nature?* Mais parce que

(*a*) *Voyez* Speron Speroni, dans son Dialogue *delle Lingue*.

toutes les Langues ont été formées par la convention & par le besoin sont-elles toutes également énergiques, également pittoresques ? Et s'il en est une dont les mots qui la composent & les procédés qui la caractérisent soient infiniment plus propres à rendre, à exprimer & à peindre, à laquelle en un mot conviennent tous les traits dont j'ai formé le tableau de la Langue Grecque ; ne pourra-t-on pas dire de cette Langue qu'elle paroît avoir été formée, moins par le besoin & par la convention que par la Nature même ? Je ne saurois me persuader qu'un Observateur aussi profond & aussi judicieux que Speroni ait pû mettre une absurdité dans la bouche d'un aussi savant homme que Lascaris ; & je comprens très-bien qu'il est possible que

mon Censeur parle souvent de ce qu'il n'entend pas.

Ici, dit-il quelque part, *c'est le Poëte qui parle, non le Philosophe.* Il ne conçoit pas qu'un Philosophe puisse s'énoncer poétiquement ; il ignore que les premiers Philosophes ont été Poëtes. Platon a transporté dans ses Ouvrages l'élévation, le feu, le mouvement, & les plus grandes images de la Poésie ; il s'énonce presque toujours en Poëte sublime : en est-il moins un Philosophe, & un très-grand Philosophe ?

Quoi ! s'écrie-t-il ailleurs, *notre Langue est indigente, foible, imparfaite. O erreur ! ô blasphême !* Oui, s'il est vrai, comme je l'ai dit dans ma Dissertation, & comme il est aisé de le démontrer, que la plûpart des mots que nous avons empruntés

des Latins ont été pris, comme au hazard, sans choix & sans réflexion ; que l'énergie en a été retrécie & souvent même dénaturée ; que les analogies & les rapports en ont été détruits, la Langue Françoise, comparée aux Langues Grecque & Latine, est très-foible, très-indigente, très-imparfaite. Fenelon & Voltaire l'ont senti & l'ont jugé de même ; mon Censeur découvriroit-il donc dans notre langage, des richesses, des perfections & des ressources que ces grands hommes n'y ont pas trouvées ? *Mais nous avons des Métiers, des Arts dont les Grecs & les Latins n'avoient aucune connoissance.* Cet homme-là ne voit que des mots ; les formes, les figures, la période, tout ce qui fait la vie, la force, la chaleur & l'harmonie du lan-

gage ; tout ce qu'ont écrit à ce sujet Aristote, Demetrius de Phalere, Ciceron, Longin, Denys d'Halicarnasse, Hermogene, tout cela lui est étranger & inconnu ; *mais quand on a lû Bossuet, Corneille, Rousseau, peut-on faire des reproches de foiblesse à notre Langue ?* Il ne s'agit point ici de sçavoir si Bossuet est éloquent, si Rousseau est harmonieux, si Crebillon a peint avec force les *sanglans effets de la formidable vengeance ;* je demande seulement, si une Langue sourde, pleine d'amphibologie & d'entraves, qui ne peut se passer ni de pronoms ni d'articles, à laquelle manquent ces particules, qui sont au Discours, comme je l'ai dit autrefois, ce que les fibres sont au corps, qui n'a pour ainsi-dire qu'une seule

maniere de procéder ; je demande ſi une telle Langue peut jamais être auſſi rapide, auſſi ſouple, auſſi harmonieuſe, auſſi pittoreſque que des Langues dont les terminaiſons déſignent & diſtinguent les affections eſſentielles & particulieres de chaque mot, dont toutes les ſyllabes ont une meſure connue & certaine, dont tous les mots ſont nombreux & ſonores, & dont enfin les formes & les procédés peuvent ſe varier preſqu'à l'infini. Que mes Lecteurs prennent la peine de jetter les yeux ſur mon *Proſpectus*, & je me flatte qu'ils ſentiront toute la foibleſſe, ou plûtôt toute la futilité des objections qu'on me propoſe. Mon Cenſeur n'a jamais ſaiſi le côté philoſophique de ma Diſſertation ; il en a détruit la chaîne

& diſperſé tous les anneaux qui la forment. Tout ce qui excede le cercle étroit de ſes idées lui paroît giganteſque & monſtrueux. Tout ce qu'il n'entend pas, il le juge inintelligible ; il demande qu'on lui préſente la lumiere, & il ne s'apperçoit pas que c'eſt des yeux qu'il faudroit lui donner. (*a*) Au lieu de tranſcrire comme très-vicieuſes quelques expreſſions dont je me ſuis ſervi, que ne m'en propoſoit-il de meilleures qui fuſſent également propres à exprimer les mêmes idées ? Mon ſtyle, s'il faut l'en croire, eſt obſcur, inégal, ſans élégance, ſans harmonie : tout cela ne peut ſigni-

---

(*a*) Un Auteur ancien parle d'un homme qui, devenu tout-à-coup aveugle, étoit extrêmement ſurpris de trouver ſombres & obſcurs tous les lieux où il étoit.

fier autre chose, sinon que son style & le mien sont très différens; lequel doit être préferé ? Ce n'est point à lui, ce n'est point à moi, c'est au Public à en juger. Rien n'est plus aisé, dit le Pere *Ceva* dans ses Reflexions sur le Poëte *Lemene*, que de donner des préceptes & de prononcer des Arrêts. Cela est obscur; cela est précieux; cela manque de goût; ce n'est pas ainsi qu'un tel Auteur se seroit exprimé; ce n'est pas ainsi que je m'exprimerois moi-même. Voilà les propos de ces Critiques à vûe courte & à imagination étroite qui voudroient monter à l'unisson les cordes de tous les instrumens; propos qu'ils ne tiennent le plus souvent que pour s'acquérir à peu de frais la réputation d'homme capab

(a) Du reste le Censeur anonyme prononce que les Volumes qu'il a lûs de notre Journal lui ont paru aussi-bien qu'un pareil Ouvrage le comporte. Il s'en faut beaucoup que nous en jugions de même. Tout ce que nous ont dit de flatteur à ce sujet des hommes dont nous estimons & dont nous rechercherons toujours le suffrage ne nous empêchera pas de convenir que mille circonstances nous ont souvent forcé à précipiter notre travail ; nous sentons tous les

(a) *Niuna cosa è al mondo più facilè che il sentenziare & il dar precetti, dicendo per cagion d'esempio, queste cose han del troppo raffinato : non han del buon gusto : il tal' Autore antico non direbbe cosi, e somiglianti cose che si dicon talvolta da chi ha un'idea limitata & ristretta, e vorebbe ridur le corde di lutte le tetre al nojoso unisono d'una maniera e spesse uolte si dicono per mostrare superiorità e acquistaksi fama d'uomo intendente con poca spesa.*

jours davantage qu'un Journal tel que le nôtre ne peut marcher que très-lentement vers la perfection. Nous ne nous flattons pas de l'y conduire; mais du moins ferons-nous tous nos efforts pour qu'il en approche le plus qu'il sera possible.



JOURNAL ÉTRANGER.

ARTICLE I.

FRAGMENTS of Erse Poetry. Edimburgh, 1760.

« FRAGMENS de Poésie Erse. » A Edimbourg. »


L paru, il y a quelques mois à Londres, une Traduction de deux fragmens de Poésie Erse, dont nous avons aussi donné une version dans le Volume de Septembre 1760. Le succès que ces deux morceaux ont eu chez les Anglois, a engagé le même Ecrivain à recueillir plusieurs autres Pieces du même genre, qui ont été imprimées à Edimbourg,

& réimprimées à Londres; & ce Recueil ne peut manquer d'être reçu aussi favorablement que les premiers Essais. Nous détacherons deux fragmens, auxquels nous allons joindre quelques réflexions générales.

Ce n'est pas dans l'inégalité des esprits, mais dans la différence des Langues, & sur-tout dans celle des mœurs, qu'il faut chercher la cause de la supériorité des Poëtes anciens sur les modernes. Les morceaux de Poésie Erse, que nous présentons au Public, approchent plus du ton d'Homere que de celui de Pope ou de Dryden. La Poésie est de toutes les Nations & de toutes les Langues, & peut-être que la grande Poésie, telle que la concevoient les Anciens, appartient plus aux Peuples encore barbares, qu'aux Peuples plus instruits & plus civilisés. Des hommes sauvages, dont l'ame, pour ainsi dire, toute au-dehors, n'est ébranlée que par des objets physiques, & dont l'imagination est toujours frappée des grands tableaux de la Nature; des hommes, dont les passions excitées seulement par les plaisirs de l'amour & la gloire des combats, ne sont tempérées

ni par l'éducation ni par les Loix, & doivent conſerver toute leur impétuoſité, toute leur énergie; des hommes, dont l'eſprit n'ayant que peu d'idées abſtraites & point de termes pour les rendre, eſt forcé de recourir aux images matérielles pour exprimer leurs penſées; de tels hommes, dis-je, paroiſſent plus propres à parler le langage de l'imagination & des paſſions. L'ame, en ſe repliant ſur elle-même, ſe détache en quelque ſorte des objets extérieurs; l'habitude de la réflexion & de la penſée émouſſe la ſenſibilité de l'imagination, & modere l'activité des paſſions; l'eſprit devient plus ſévere & s'accommode moins d'une certaine latitude vague & indéterminée dans les idées dont la Poéſie a beſoin; enfin la Langue acquiert plus de préciſion, & en même tems plus de timidité.

Il eſt bien prouvé que le ſtyle figuré qu'on remarque dans toutes les Langues naiſſantes & ſauvages, n'appartient point au climat, & n'a d'autre cauſe que l'indigence même de ces Langues. Nous ne répéterons point ſur cet objet ce qui a déja été très-bien développé dans l'excellente Lettre que

nous a adressée le Traducteur des *Fragmens de Poésie Erse*, insérés dans le *Journal de Septembre* 1760. Nous ajouterons seulement que le langage figuré & métaphorique n'est pas ce qui constitue le langage poétique : le caractere poétique des Langues est particulierement attaché au mélange agréable des sons dans les mots & à l'ordre harmonieux & varié des mots dans le discours. Dans la formation des Langues, les mots n'étant faits que pour l'oreille, devoient s'adresser directement & plus sensiblement à l'organe, & y réveiller l'image physique de la chose qu'ils désignoient : lorsque les signes ont été fixés par l'écriture, le matériel des sons a dû s'altérer, & cette analogie précieuse du mot avec l'objet s'est détruite à proportion que les Langues se sont éloignées de leur origine. Les termes mêmes qui étoient figurés dans leur formation, ont perdu peu-à-peu par l'usage la trace de l'image physique, & n'ont plus représenté que l'idée abstraite : c'est ce qui est arrivé à toutes les Langues dérivées, & surtout à la nôtre. Nous répondrons ici au reproche qu'on fait à la Langue

Françoise d'être moins poétique qu'aucune autre, que c'est précisément parce qu'elle est la Langue qui abonde le plus en termes abstraits, celle dont les mots ont un sens plus précis & plus déterminé, & celle dont les procédés se conforment davantage à la marche du raisonnement.

I.

FILS du noble Fingal, Oscian, Prince des hommes ! quelle est la source des pleurs qui baignent tes joues ? Quels nuages peuvent obscurcir ta grande ame ?

Le souvenir, ô Fils d'Alpin, le souvenir tourmente la vieillesse. Ma pensée retourne sur les tems qui ne sont plus ; c'est le noble Fingal qui occupe ma pensée. La Famille de ce Roi puissant revient à mon esprit & blesse mon ame d'un douloureux souvenir. Un jour nous revenions de poursuivre à la chasse les enfans des montagnes & des forêts ; toute cette plaine étoit couverte de notre jeunesse ; le puissant Fingal y étoit ; mon fils Oscur, grand dans la guerre, y étoit aussi. Tout-à-coup une belle fille parut

fortir de la Mer, & s'offrit à notre vue : fa gorge étoit femblable à la neige qui eft tombée dans la nuit ; fa joue paroiffoit une rofe nouvellement épanouie ; fes yeux étoient bleus, & fon regard étoit doux ; mais fon cœur étoit gros de triftefle.

O Fingal, renommé dans la guerre ; s'écria-t-elle, & vous, fils du Roi, fauvez-moi. Parlez avec affûrance, répondit le Roi, parlez, fille de beauté ; notre oreille eft ouverte à tous, & nos épées font prêtes à défendre l'innocent... Je fuis le barbare Ullin, fi fameux dans la guerre ; je me fuis arrachée aux embraffemens de celui qui vouloit deshonorer mon fang. Cremor, l'ami des hommes, Cremor, le Prince d'Inverne, étoit mon pere.

Les plus jeunes fils de Fingal fe leverent, Carryl habile à tirer de l'arc, Fillan aimé des Belles, & Fergus le premier à la courfe. Depuis les hautes montagnes, derriere lefquelles fe leve le Soleil, jufqu'aux rivages des mers où il va fe précipiter, quel eft celui qui ofera attaquer une Nymphe que gardent les fils de Fingal ? Fille de beauté, raffurez-vous ; foyez tran-

quille, ô la plus belle des femmes!

Mais sur la surface azurée des mers, on apperçoit au loin quelque chose de semblable au dos d'un flot soulevé; cet objet s'aggrandit peu-à-peu, un vaisseau s'offrit à la vue. La main d'Ullin l'attacha au rivage; il marcha, & les rochers s'ébranlerent; ses mouvemens faisoient trembler les montagnes; son armure retentissoit au-tour de lui d'un bruit effrayant; la mort & la destruction étoient dans ses yeux; sa stature étoit semblable à celle d'une biche de Morven; il agitoit dans l'air l'acier étincelant. . . .

Nos Guerriers tomberent devant lui, comme les épis devant la faulx du Moissonneur. Il terrassa les trois fils de Fingal; il plongea son épée dans le cœur de la jeune Beauté qu'il poursuivoit; elle se flétrit comme la fleur desséchée par le vent du midi; elle tomba comme la neige exposée au Soleil du printems; la mort s'appésantit sur son beau sein; son ame se répandit avec son sang.

Oscur mon fils descendit de la montagne; le puissant dans les combats s'avança; son armure retentissoit com-

me le tonnerre, & l'éclair de ses yeux étoit terrible : c'est-là qu'on entendit la voix de l'acier, le cliquetis des épées. Ils se frappoient, ils se précipitoient l'un sur l'autre. Ils cherchoient avec le fer une issue à la mort; mais la mort étoit loin encore, & tardoit à venir. Déja le Soleil commençoit à tomber sur l'horison, le Bouvier ramenoit les troupeaux à sa cabane; alors l'épée perçante d'Oscur rencontra le cœur d'Ullin; il tomba comme un chêne de la montagne, couronné d'une gelée étincelante. Il parut un rocher au milieu de la plaine. . . . . Ici reposent la fille de beauté & le plus brave des hommes. Ici tomberent en un même jour la belle & le vaillant.

O fils d'Alpin, les maux des vieillards sont grands; leurs pleurs coulent sur le passé. Voilà ce qui causoit ma tristesse; le souvenir a éveillé ma douleur. Mon fils Oscur étoit brave; mais Oscur aujourd'hui n'est plus. Tu as entendu l'histoire de mes peines, ô fils d'Alpin, pardonne aux pleurs de la vieillesse.

II.

POURQUOI viens-tu r'ouvrir la source de ma douleur, ô fils d'Alpin ? Pourquoi me demander comment Oscur a péri ? Mes pleurs étendent un voile sur mes yeux ; mais le ressouvenir brille à mon cœur. Comment pourrai-je raconter la mort funeste du Héros ! Prince des Guerriers, Oscur, ô mon fils ! ne te verrai-je donc plus ?

Il s'éclypsa comme la Lune dans une tempête, comme le Soleil au milieu de sa course, quand les nuées s'élevent du vaste sein des mers, & quand les noirs orages enveloppent la cime déchirée des rochers d'Ardannider : & moi, semblable à un chêne antique de Morven, je me sens dessécher & périr. La tempête a brisé mes rameaux, & je suis ébranlé par les aîles des vents du nord. Prince des Guerriers, Oscur, ô mon fils ! ne te verrai-je donc plus !

L'amitié unissoit Dermid & Oscur ; ils n'étoient qu'un ; ils marchoient ensemble aux combats. Leur amitié étoit aussi forte que leurs épées ; la mort

marchoit entre eux dans le champ de bataille. Ils se précipitoient sur l'ennemi comme deux rochers qui se détachent de la cime d'Ardven. Leurs épées étoient teintes du sang des plus braves ; les Guerriers frémissoient à leurs noms. Quel autre que Dermid pouvoit égaler Oscur ? Quel autre qu'Oscur pouvoit égaler Dermid ?

Ils tuerent le puissant Dargo dans le combat, Dargo jusques-là invincible. Sa fille étoit belle comme le matin, douce comme les rayons de la nuit ; ses yeux brilloient comme deux étoiles ; son haleine étoit comme le zéphir du printems ; sa gorge ressembloit à la neige nouvellement tombée sur une bruyere mouvante. Les Guerriers la virent, & l'aimerent : leurs ames s'attacherent à cette Belle : l'un & l'autre l'aima comme sa gloire : l'un & l'autre vouloit la posséder ou mourir ; mais son cœur se fixa sur Oscur ; Oscur fut le favori de son cœur. Elle ne se ressouvint plus du sang de son pere, & elle aima la main qui l'avoit versé.

Fils d'Oscian, dit Dermid, j'aime ; ô Oscur ! j'aime cette fille : mais son

cœur s'est fixé sur toi, & rien ne peut guérir Dermid. Viens, perce ce sein, Oscur, soulage-moi, mon ami, avec ton épée.

O fils de Morny ! mon épée ne sera jamais teinte du sang de Dermid.

Qui donc est digne de verser mon sang, ô Oscur ? Que ma vie ne se termine pas dans l'obscurité : ce n'est que de la main d'Oscur que je dois périr. Fais-moi descendre avec honneur au tombeau, & que ma mort soit glorieuse.

Dermid, prens ton épée, sers-toi de tes armes, fils de Morny. Que je tombe avec toi ! Que ma mort vienne de la main de Dermid !

Ils combattoient sur le penchant des montagnes, sur les rives des torrens. Le sang teignoit les ruisseaux des forêts, & couloit sur la mousse des rochers. L'aimable Dermid succomba ; il tomba, & rit en mourant.

Tu péris, fils de Morny, & tu péris par la main d'Oscur ! Dermid, invincible à la guerre, c'est donc ainsi que tu devois périr ! .... Oscur revint près de la Beauté qu'il aimoit : il revint ; mais elle apperçut sa tristesse.

D'où vient cet air sombre, fils d'Ofcian? Quel nuage s'est répandu sur ton ame puissante?

Je m'étois fait un nom par mon adresse à tirer de l'arc, ô fille de Dargo, & j'ai perdu ma réputation. Le bouclier du brave Gormur que j'ai tué dans le combat, est suspendu à un arbre sur le penchant de la montagne. J'ai en vain passé le jour entier, mes fleches n'ont pu le percer.

Laisse-moi essayer, ô fils d'Ofcian, l'adresse de la fille de Dargo. Mes mains sont exercées à tirer de l'arc, & mon pere se complaisoit dans mon habileté.

Elle arrive; son Amant se cache derriere le bouclier; la fleche vole, & perce le cœur d'Ofcur.

Bénis soient l'arc & la main d'où cette fleche est partie! Je tombe avec plaisir dans les bras de la mort. Et quelle autre que la fille de Dargo étoit digne d'ôter la vie à Ofcur! Etens-moi dans la terre, ô ma belle; étens-moi à côté de Dermid.

Ofcur! je sens dans mes veines le sang, l'ame du puissant Dargo: je peux voir la mort sans effroi. Voici le re-

mede à mes peines.... Elle perça alors son beau sein de l'épée d'Oscur ; elle tomba, elle frémit & mourut.

Ils reposent sur le penchant de la montagne ; l'ombre inégale & agitée d'un chêne couvre leur tombe. Souvent sur le gazon verd qui croît sur cette tombe sauvage, les daims légers viennent chercher la nourriture & le repos, lorsque les feux du midi embrasent les campagnes, & que le silence couvre les forêts.

L'aventure qui fait le sujet de ce dernier fragment présente un trait de mœurs particulier aux anciens Montagnards d'Ecosse : ils attachoient leur honneur & leur gloire à périr par la main de la personne qui leur étoit la plus chere. Dermid implore la main d'Oscur ; & Oscur, désespéré d'avoir perdu son ami, se fait percer par sa maîtresse. Mais il paroît, par les anciennes Traditions, que le suicide étoit inconnu à ces Peuples : c'est ce qui pourroit faire soupçonner que la mort volontaire de la fille de Dargo ne seroit qu'une interpolation postérieure, ou peut-être que ces Poésies

sont l'ouvrage d'un Poëte moderne ; qui a voulu imiter le genre de Poésie propre à un Peuple sauvage & à une Langue nouvelle. Cette supercherie, si c'en est une, ne doit pas déplaire au Public : on trouve dans ces morceaux une naïveté, une douceur de sentiment, un desordre & une vivacité dans les mouvemens, une énergie dans les images, une vérité dans les tableaux, qui affectent l'ame & l'imagination d'une maniere très-agréable. Le ton original de ces Poésies nous paroît attester leur authenticité : il ne restera aucun doute sur cette question, si l'on fait imprimer, comme on l'annonce, le Texte en Langue Erse, avec la Version Angloise.



ARTICLE II.

SERMO Academicus de fertilitate terrarum industriâ Colonorum augendâ, in conventu Academiæ publico, die sextâ Septembris 1756, *ad celebranda solemnia nominis invictissimæ ac potentissimæ Dominæ* Elisabethæ *primæ, omnium Russiarum Imperatricis & Autocratoris, dictus à D.* Jo. Christiano Hebenstreit, *Historiæ Naturalis & Botanicæ Professore.*

« DISCOURS sur les moyens que » doit employer l'industrie des Colons pour augmenter la fertilité » des terres, prononcé à la séance » de l'Académie, le 6 Septembre » 1756, jour de la fête d'*Elisabeth* » premiere, Impératrice de toutes » les Russies, par M. *Christian Hebenstreit*, Professeur d'Histoire » Naturelle & de Botanique à Pétersbourg. »

LA plûpart des Cultivateurs s'imaginent avoir tout fait, lorsqu'ils ont fumé & remué plusieurs fois un

fonds qu'ils veulent rendre fertile par la culture. Mais il s'en faut bien que ces opérations suffisent. Il y a une différence très-notable dans les terres qu'on se propose d'améliorer, pour les fertiliser on ne doit pas conséquemment employer toujours les mêmes moyens; les exemples, dit notre Auteur, éclairciront ce que j'avance; mais auparavant examinons la maniere de cultiver chaque fonds, conformément au sol. Je suppose un champ où l'on apperçoive une terre sablonneuse, seche, stérile: un pareil sol n'est pas propre à conserver long-tems l'humidité de la pluie & de la rosée, humidité qui est comme le premier instrument de la nutrition. Il manque encore à ce sol, le suc onctueux & subtil, qui seul peut nourrir les plantes venues de semences, & influer sur leur accroissement; on n'a qu'à distribuer sur un sol de cette espèce du limon de riviere, du fumier, & de la chaux vive, il sera tout autre; il deviendra susceptible de fertilité. L'argile qui abonde dans un champ, & qui en rend la terre limonneuse & dense y cause la stérilité; soit que par la tenacité de ses

parties, elle retienne plus long-tems qu'il ne faudroit une quantité d'eau qui préjudicie aux tendres racines des semences ; soit, que desséchée par l'ardeur du soleil, sa superficie devienne si compacte qu'elle ferme à la pluie & à la rosée tout passage vers les racines : le remede au vice d'un tel fonds, c'est d'en raréfier & d'en attendrir la contexture avec du sable en poussiere, du fumier, des cendres, &c. On ne fume que tous les ans la terre qui est noire & fertile, à moins que pour des raisons particulieres elle ne demande à l'être plus fréquemment. Il est nécessaire qu'en la fumant & en la sablant, on lui donne quelquefois une sorte d'aliment qui lui fasse reprendre les forces qu'elle avoit perdues ; il faut même qu'un champ ait tous les deux ans une alternative de travail & de repos. On aura soin de briser plus souvent avec la charrue, & de désunir les terres nouvellement défrichées, afin que les alimens terrestres qu'on leur a fournis se mêlent entr'eux, & que de cette façon, l'ancien tempérament du sol se trouve entierement

changé ; ce n'est qu'en déchirant à plusieurs reprises le sein de la terre, qu'on vient à bout d'en rendre la contexture plus rare ; dès-lors les plantes peuvent y jetter des racines plus profondes, y puiser leur suc nourricier, & se reproduire. Tous les sillons que l'on trace sont autant de portes qu'on ouvre à la pluie, à la rosée, à l'air chargé de corpuscules extrêmement actifs, & aux rayons du soleil : le fruit de ces attaques redoublées que les champs ont à subir, c'est qu'ils rendent avec usure au Cultivateur ce que celui-ci leur a confié. Une terre grossiere & sauvage qui ne fait que d'être assujettie au labour, ne doit point passer pour être plus féconde, parce qu'elle est plus reposée & plus jeune. On ne commencera point par y semer ce qu'il y a de plus précieux ; la prudence veut que la premiere année, pour l'essayer, on hasarde seulement les plantes les plus communes ; elle rapportera d'abord du gazon. La seconde année, on l'agitera de la même maniere ; le fer tranchant la mettra deux fois en pieces sans toucher aux racines ; quelques-unes de

celles-ci venant à tomber en pourriture engraisseront le terrein, d'autres poussant de nouveaux radicules se fortifieront, & feront concevoir des espérances flatteuses. Ce seroit peu que de travailler ainsi un an ou deux; un fumage modéré ranimera la terre, un labourage suivi la forcera d'enfanter des trésors. Les fonds qui auront été fumés selon leur exigence, seront creusés & rompus trois fois tous les ans; il sera tems pour lors d'y semer des plantes de quelque conséquence, & l'on verra bien-tôt avantageusement récompensée la curiosité qu'on aura eue de fouiller avec un courage assidu jusqu'aux entrailles de la terre. L'analyse & la fermentation des terres, voilà le grand art de l'agriculture; cette fermentation essentielle n'aura lieu par rapport aux novales, qu'autant qu'elles auront été réduites en poussiere par les violences réitérées qu'elles auront souffertes. La fertilité à laquelle nous aspirons, ne l'attendons pas cependant de la seule main-d'œuvre; l'air de l'atmosphere y contribue encore beaucoup. Non-seulement cet air environne tous les corps, il les pénetre

tous, & par son action, que nous n'expliquons pas il en entretient la vie, & il en procure l'accroissement. S'il n'aborde point facilement les semences, elles auront beau être dans la meilleure terre, elles ne germeront point. L'air contient en lui plusieurs petites parties extrêmement mobiles, qui sont nutritives. La vertu & l'action du Soleil détachent de différens corps ces particules qui s'élevent sous la forme de vapeurs ou d'exhalaisons, qui tombent avec la rosée, & sont attirées par les plantes, auxquelles elles se communiquent. Le lieu même où croissent les plantes, la rosée le féconde considérablement; plus il y a de végétaux dans un sol, plus la rosée y est abondante. Tout le monde convient que la premiere nourriture que reçoivent les racines des plantes & des arbres leur vient de l'eau qui humecte la terre, qui dissout & assimile les parties salines, huileuses & terrestres; c'est ce qu'on appelle *Phlègme muqueux*. Cette mucosité, d'abord absorbée par l'extrémité des racines, atténuée ensuite dans leurs tuyaux, gagne la moëlle des plantes, & s'y répand

Non-seulement les sucs des végétaux, tirés de la terre & de l'air, contiennent des mollécules terrestres; mais les particules salines & huileuses, que l'eau distribue dans la longueur des canaux d'une plante, renferment une terre élémentaire, en vertu des loix constantes de la circulation, de la sécrétion, & sur-tout de la perspiration que nous observons dans les plantes. Les parties huileuses, aqueuses & salines s'évaporent, la partie la plus grossiere, la plus dense de la terre s'unit tellement dans les canaux ligneux, qu'elle parvient à former un corps solide. *Wallerius*, dans sa Dissertation Académique sur les principes de la végétation, admet pour principes matériels, le sel, l'eau, la terre & l'huile, en quoi, selon lui, consistent le mêlange, la composition & la texture des végétaux. Il prétend néanmoins que les végétaux ne doivent rien de leur substance à la terre élémentaire, & que l'eau seule nourrit & accroît les plantes.

Parmi les adminicules employés pour disposer la terre à produire des fruits, entre aussi la *stercoration*, ou

l'addition des particules huileuſes & ſalines, unies à la partie de la terre la plus tenue. Pour avoir cet engrais, les Colons, inſtruits par l'expérience, s'adreſſent ſoit aux végétaux mêmes détruits, ſoit aux animaux pourris & en état de corruption. Ce qui conſtitue cet engrais, ce ſont dans les animaux leurs excrémens, les différens humides qu'ils égerent, leur ſang, leur graiſſe, leurs poils, leurs cornes, leurs cuirs, leurs cadavres encore entiers. Les végétaux qui périſſent après avoir touché au terme de leur vie, & que leur deſtruction, cauſée par la pourriture, convertit en terre, fourniſſent de quoi ſe nourrir aux autres végétaux que la terre engendre des débris des premiers. Nous en avons la preuve dans les feuilles qui tombent tous les ans, dans les plantes deſſéchées, dans la mouſſe, dans la paille, dans les bruyeres, dans les fourmillieres, dans les différentes écorces dont on ſe ſert pour préparer les cuirs. Tandis que le feu détruit le bois, la flamme en conſume à la vérité pluſieurs parties; mais il s'éleve auſſi pluſieurs particules huileuſes volatiles qui, par leur cohéſion, forment une

une maſſe noire, brillante; c'eſt la ſuie. Lorſque la deſtruction eſt complette, elle laiſſe des cendres; ces cendres engraiſſent encore les champs. On appelle engrais tout ce qui ajoute à un fonds des corps étrangers, propres à nourrir les végétaux. Quelle conduite tenir vis-à-vis d'un terrein où il y auroit beaucoup de parties salines, beaucoup de ces élémens gras? Guidés par leurs fréquentes obſervations, les Colons, pour prévenir l'épuiſement d'un terrein naturellement bien conditionné, ſe détermineront à lui faire prendre une année de repos, qui amenera une abondante moiſſon pour les années ſuivantes, juſqu'à ce que la néceſſité du repos ſe faſſe de nouveau ſentir, & preſcrive la ceſſation pour un an. Les fonds marécageux, humides, où la terre eſt compacte & tenace, méritent auſſi quelque attention : la cendre, la chaux vive, la marne ſont les correctifs de ces fonds défectueux. Ce que j'ai indiqué juſqu'à préſent pour aider l'Agriculture dépend de la volonté des hommes, & n'a jamais été pratiqué que très-utilement. Ce qu'il y a de

malheureux, c'est qu'il survient quelquefois des calamités qui font évanouir les espérances les plus riantes de la campagne, & qui frustrent le Cultivateur du salaire de sa diligence. Le tems cesse-t-il d'être point ce qu'il avoit coutume d'être, n'est-il pas le même dans la même saison, toutes les attentes sont trompées par l'événement. Malgré ces coups désolans, dont l'Agricole gémit, & qu'il ne sauroit détourner, il remarquera soigneusement les mois de l'année, durant lesquels on éprouve d'ordinaire les éclairs, le tonnerre, la pluie, les orages, les inondations, les plus grandes chaleurs, le froid le plus violent, les vents les plus impétueux; ayant combiné son travail avec cette connoissance, il n'aura négligé aucune précaution contre les risques qu'il est impossible de garantir & d'éviter absolument. Par les soins que nous donnons aux plantes, nous les conservons, nous les multiplions, nous les améliorons. Les plantes sauvages different des plantes cultivées, & la différence est toujours à l'avantage de celles-ci. C'est ce qui se manifeste sur-tout dans les plantes des-

tinées à l'usage de nos cuisines, dans ces plantes que l'éducation semble métamorphoser en d'autres plantes meilleures que les naturelles : nous nous servons de la Nature elle-même pour corriger la Nature. Le chou, l'asperge, le céleri spontanées sont certainement inférieurs au chou, à l'asperge, au céleri des jardins où l'industrie humaine veille sans cesse à priver une plante de ce qui lui nuiroit, & à la pourvoir de ce qui lui convient. Jusqu'ici je n'ai considéré que les avantages qui reviennent à l'homme de la culture des champs & des jardins : il me reste à parler de la culture relative aux fourrages nécessaires pour la subsistance de ces animaux, qui sont comme les coadjuteurs de l'homme qu'ils soulagent, en portant pour lui des fardeaux, & en labourant la terre avec lui. Nous avons un intérêt presque égal à ce que nous, & les animaux qui sont nos amis, nous ayons abondamment de quoi subsister. Les prairies & les autres terres où germent leurs alimens, méritent donc nos regards & nos recherches, autant que nos jardins. S'il faut nourrir le cheval

avec des herbes fraîches ou desséchées, (les herbes desséchées sont ce qu'on appelle du foin) s'il faut administrer au bœuf, à la brebis, au cochon, la pâture convenable à chaque espece, c'est à l'homme à suppléer par son industrie à celle qui manque à ces animaux. Voulons-nous qu'il ne vienne rien que d'excellent dans nos prairies, songeons d'abord à pratiquer dans les bas lieux de petites rigoles pour l'écoulement des eaux préjudiciables, extirpons toute la menue herbe, déracinons les bruyeres & les buissons, arrachons tout ce qui mettroit obstacle à l'ample provision de foin que les Colons ont à faire durant l'été pour l'hyver, & n'oublions point de raser les taupinieres. Une certaine connexité & un certain enchaînement de travaux regnent dans toutes les parties de l'économie, parce que ces travaux sont d'une utilité universelle : c'est pourquoi la culture des champs & des prairies n'est pas une raison pour négliger celle des jardins & des forêts, quoiqu'il y ait des pays où l'on compte pour rien de cultiver les bois qui y sont en très-grande quantité. Il existe

des lieux incultes, presque déserts, situés dans des climats rudes, qui, par la maigreur de leur sol, résistent à presque tous les efforts que l'on fait pour les rendre fertiles : le seul parti à prendre, c'est d'y planter des arbres & des arbrisseaux de toutes les especes ; ces plantations serviront à nourrir quelques animaux. Dans les vastes forêts, il se trouve un grand nombre d'arbres renversés par les vents & par les tempêtes ; la pourriture consume & détruit entierement ces arbres, qui de nouveau fécondent la terre.

Une des plus pernicieuses coutumes, c'est de livrer les forêts en proie à la fureur des flammes, & de les purger ainsi, comme l'on dit ; par-là on ôte à la terre les meilleurs principes de fertilité qu'elle renferme dans son sein, on retranche aux arbres la nourriture qui les soutient, & on les met hors d'état de pousser une lignée de rejettons. Il seroit superflu d'entreprendre la preuve de la nécessité des forêts ; personne n'ignore que nous en tirons dequoi bâtir nos maisons, dequoi nous chauffer, & dequoi construire les vaisseaux qui traversent les mers.

Les plantes qu'on y trouve, fournissent des médicamens pour l'homme & des alimens pour les animaux. Les terres sont de bonne ou de mauvaise qualité. On peut améliorer la qualité des unes, corriger celles des autres; la terre sablonneuse est stérile, la terre argilleuse l'est aussi, à moins qu'elle ne soit mêlée d'un peu de sable; la terre noire est la terre fertile; l'industrie consiste à mêlanger les terres convenables à chaque plante. Un plaisir des plus sensibles pour un Citoyen bienfaisant, c'est de contribuer à soulager les peines des Colons, & à augmenter la richesse réelle de la patrie: c'est à quoi s'appliquent infatigablement les Anglois, les François, les Suédois; tous beaucoup plus agricoles aujourd'hui qu'ils ne l'ont jamais été. Columelle se plaignoit de ce qu'il n'y avoit point de maîtres établis pour enseigner les principes de l'agriculture, tandis qu'on enseignoit les principes de plusieurs autres Arts, même de celui du plaisir. Nous n'avons point à nous plaindre de la même chose. Parmi toutes les Nations où les Arts & les Sciences sont en honneur, il paroît

tous les ans des écrits qui nous exposent la maniere dont l'agriculture s'exerce dans les Empires circonvoisins. Celui de Russie a aussi son Columelle dans *Fischer*; ses préceptes savans seront la regle des opérations de nos sages Cultivateurs. Ma Dissertation ne porte point sur un systême idéal, arrangé dans le cabinet; elle est fondée tant sur ma propre expérience que sur celle des autres, & sur celle des autres plus que sur la mienne propre. Qui eût deviné, il y a cinquante ans, que des plantes Asiatiques & Africaines, accoutumées à n'habiter que les climats les plus chauds, pussent se conserver, & se propager dans cette région boréale, ainsi que dans les plages du midi & dans celles de l'Occident? Nous avons les jardins potagers les plus admirables, & les parterres les plus superbes; ils font l'étonnement de l'étranger qui y trouve rassemblés les avantages & les prodiges de l'Agriculture. Telle est la substance du Discours de M. Hébeinstreit; Discours qui nous fait voir que la Russie a aussi ses *Duhamels*. Ce que nous

avons cité de cette Dissertation, suffit pour en donner une juste idée : nous avons cru que la faire connoître simplement, étoit la meilleure façon de la louer. Elle honore la Nation & l'Auteur; celui-ci ne peut être qu'un homme de Lettres qui a beaucoup de goût, un vrai Philosophe qui a bien étudié la nature, un Citoyen zélé qui aime sa patrie & tous les hommes.



ARTICLE III.

SAGGI di Dissertazioni Academiche publicamente lette nella nobile Academia Etrusca dell'antichissima Città di Cortona. Tomo VII, in Roma, 1758, *nella Stamperia de' fratelli* Pagliarini, *Mercanti Librari, a Pasquino*.

« ESSAIS de Dissertations, lues » publiquement à l'Académie de » Cortone. Tome VII, à Rome, » chez les freres *Pagliarini*, Impri- » meurs-Libraires, à l'enseigne de » Pasquin, 1758. »

AVANT que de rendre compte des Dissertations que renferme ce volume, nous nous replierons sur le premier, dont l'Epître dédicatoire & l'excellente Préface (*a*) nous fournissent les meilleurs moyens de faire connoître les travaux, l'objet, en un mot l'esf-

(*a*) Cette Préface est de M. *Ridolfino Venuti*, Secretaire de l'Académie.

prit de la ſavante Académie de Cortone. Au milieu du bouleverſement des Empires, diſent les Auteurs de l'Epître dédicatoire, la force ſupérieure de la néceſſité a toujours conſervé les Arts qui contribuent au ſoutien de la vie de l'homme. Ceux qui rendent cette vie plus douce & plus agréable, enveloppés dans les calamités publiques, ſe ſont trouvés comme égarés parmi les révolutions multipliées qui ont changé ſi ſouvent la conſtitution de l'Univers; ce qui a rendu l'étude des Antiquités très-difficile, & cependant indiſpenſable. Cette étude eſt la cauſe de mille peines qu'ont à eſſuyer les Savants qui s'y livrent pour débrouiller le cahos dans lequel la barbarie a plongé les inventions des ſiecles antérieurs: cette même étude eſt la ſource de mille plaiſirs honnêtes & innocens que nous pouvons ajouter à la ſomme de ceux dont nous jouiſſons. C'eſt aux efforts opiniâtres de quelques hommes laborieux, que nous devons inconteſtablement la renaiſſance de pluſieurs beaux Arts qui reſtoient perdus pour nous. Par le moyen de ces Scrutateurs intelligens,

nous acquérons ces Arts, nous les rétablissons dans leur premiere splendeur, nous les portons même au plus haut dégré de perfection. Où nos Prédécesseurs ne faisoient que marcher à tâtons, nous courons avec rapidité; & si la Science nous offre des routes unies & commodes, c'est parce qu'ils en ont arraché les épines, & applani les aspérités. Il faut de l'aliment à ces Arts, qui adoucissent les mœurs, qui embellissent la Société, qui la spiritualisent en quelque sorte. Pour confirmer cette derniere pensée des Auteurs de l'Epître dédicatoire, nous osons avancer que le seul instinct semble influer sur les Arts nécessaires, & la raison principalement sur les Arts agréables qui sont utiles & nécessaires en même tems, soit pour ceux qui les exercent, soit pour ceux qui les font exercer. Les Arts du premier ordre font exister, pour ainsi dire, matériellement. Ceux du second donnent une existence plus flatteuse & plus durable.

La Préface écrite avec une noble simplicité, roule sur quatre objets. 1°. Les reproches mal fondés faits aux Académies d'Italie par les étrangers. 2°.

L'établiſſement de l'Académie *Etruſque*, ou de Cortone. 3°. Le tréſor qu'elle a dans ſa Bibliotheque. 4°. L'inſtitution des Loix ſur leſquelles elle ſe gouverne. Nous avons remarqué, dit M. Venuti, que parmi ces Ecrivains modernes qui s'arrogent le droit de juger les Gens de Lettres, & tout ce qui concerne la Littérature, il y en a qui ne parlent de nos Académies d'Italie qu'avec un mépris affecté, comme ſi elles ne s'occupoient que de l'Eloquence & de la Poéſie, objets, à ce qu'ils prétendent, de la plus grande inutilité, Arts frivoles, dont les fruits n'ont qu'une ſaiſon. Je n'aurois, pour détruire cette fauſſe imputation, qu'à nommer l'Académie *de Lincei* de Rome, celle *del Cimento* de Florence, le célebre Inſtitut de Bologne, établiſſemens auxquels on doit tant de découvertes admirables depuis la renaiſſance de la Philoſophie; & toutes les autres Sociétés où la Théologie, l'érudition, la Juriſprudence, ſont traitées de la maniere la plus diſtinguée. Aujourd'hui, graces au Ciel, tous les Arts, toutes les Sciences regnent enſemble en

Italie, dans un accord parfait; il n'est point de genre qu'on n'y estime, & qu'on n'y honore autant pour le moins que par-tout ailleurs. L'étude de la respectable antiquité, cette étude qui avoit tant d'attraits pour les anciens Grecs, qui faisoit les délices de Rome triomphante, qui a attaché dans ces derniers siecles les hommes les plus illustres & les plus éclairés, a toujours été l'inclination dominante & la principale gloire de nos Toscans. Soins, invitations, richesses, tout a été employé par l'auguste Maison des *Médicis*, pour former cette collection de monumens antiques, que nous aimons à préférer à des monceaux d'or & de pierres précieuses; on diroit que Laurent le Magnifique, pere & restaurateur des Sciences ainsi que des Arts, Côme I. François, Grands Ducs de Toscane; & le Cardinal Léopold, n'ont eu d'autre satisfaction que celle de concourir à cette vue générale. Quelle obligation l'Histoire n'a-t-elle point à cette foule d'Auteurs Toscans, qui ont fait usage de toute la pénétration & de toute la sagacité de leur esprit, pour dévoiler les beautés & les

lumieres, qu'une longue ſuite d'années avoit dérobées aux regards des mortels, & avoit, pour ainſi dire, enfermées dans les anciennes Médailles, dans les Inſcriptions des marbres, & dans d'autres monumens d'une rareté extrême? Ange Politien, Vincent Borghini, Jean-Baptiſte Doni, Ferdinand Ughelli, Charles Dati, Octave Falconieri, Curzio Inghirami, Bartholomée Macchioni, Paul-Alexandre Maffei, Leonard Agoſtini, Ubert Benvoglienti, Ferdinand del Migliore, Philippe Buonarrotti, qui ne ſera jamais loué autant qu'il mérite de l'être, tels ſont les génies mâles & vigoureux qu'à produits la Toſcane. Les Antiquaires que nous poſſédons aujourd'hui, groſſiroient & illuſtreroient encore cette liſte ſavante; mais les éloges bleſſeroient leur modeſtie qui me défend de les citer.

Un goût analogue pour les antiquités Etruſques, Grecques & Romaines, & des travaux de même genre, engagerent en 1726 des hommes lettrés à former entr'eux à Cortone une Société, ſous le titre d'*Académie Etruſque*. Ce qui les détermina à la déno-

mination d'Etrusque qu'ils jugerent à propos de donner à la nouvelle *Académie*, ce fut la persuasion où ils étoient que la premiere étude des antiquités devoit avoir pour objet cette illustre Nation, d'autant plus que Cortone & ses environs fournissent une grande quantité de monumens très-anciens, qui par la noblesse du dessein, par la pompe des cérémonies, par l'élégance des habillemens, soit civils, soit militaires, égalent les monumens Grecs & Latins les plus célebres; ceux-ci sont même probablement postérieurs aux autres. Ce que nous ne connoissons pas encore parfaitement, ce sont les caracteres quant à leur valeur, & l'idiome de ce peuple, qui tenoit sous son Empire presque toute l'Italie. Le savant M. Bourguet, Membre de l'Académie, a déja hazardé sur cet article quelques conjectures qui donnent lieu d'espérer que l'on réussira enfin. M. Gori un de nos plus illustres Académiciens, nous promet une collection complette de tous les monumens Etrusques, épars dans la Toscane & dans les pays circonvoisins; son Traité sur les cérémonies & sur les

mœurs des Toſcans mettra ſans doute dans leur vrai jour les découvertes de M. Bourguet. Juſqu'à préſent on a déterré beaucoup de marbres, beaucoup de tombeaux, beaucoup d'urnes, portant des Inſcriptions Etruſques; ce que ces Inſcriptions ſignifient, n'a encore été conçu nettement par perſonne. Annio de Viterbe, Bernardino Baldo, les Académiciens de Florence, *&c*, ont eſſayé de l'expliquer: tout le monde a entendu parler de leurs tentatives, & tout le monde ſait qu'ils n'ont fait que perdre leur tems & leur peine; c'eſt pourquoi nous croyons rendre un ſervice important à la République littéraire, en arrachant des mains du vulgaire ignorant, & en réuniſſant tout ce qui reſte de monumens Etruſques, pour les empêcher de périr; & afin qu'en les rapprochant les uns des autres, la combinaiſon des caracteres conduiſe à l'idée juſte de leur valeur. Ces monumens ſont dépoſés dans la Bibliotheque de Cortone qui appartient à l'Académie; ſtatues, idoles, inſcriptions, urnes, coupes, pierres précieuſes gravées, lampes, tableaux votifs, livres rares, anciens manuſ-

crits, minéraux, plantes marines, inſtrumens de Mathématiques, &c. En cela conſiſte le tréſor de notre Bibliotheque, amaſſé par l'Abbé Onufre Baldelli, Gentilhomme de Cortone, qui eut la généroſité d'en enrichir ſa patrie.

L'époque de l'acquiſition de cette Bibliotheque faite par l'Académie fut auſſi celle des Loix qu'elle s'impoſa pour ſe maintenir.

Elle fixa le nombre des Membres qui en composeroient le Corps; elle nomma un Chef ou un Préſident de la Société, qui prit l'ancien titre Etruſque de *Lucumon*. Ce ſeroit ici le lieu de parler des diſſertations contenues dans la premiere partie du premier tome; mais l'étendue du travail nous arrête; l'analyſe de chacun de ces morceaux nous meneroit trop loin. Nous ſommes forcés de nous en tenir à dire ſimplement qu'un goût ſûr y répand par-tout une érudition profonde; que l'auſtérité des recherches épineuſes eſt adoucie par un ſtyle coulant & aiſé; que les choſes ſont toujours bonnes, & ne ſont pas meilleures que la maniere dont elles ſont énoncées; en un

mot, que l'instruction y est dispensée sans sécheresse & sans ennui. Trois Dissertations, précédées d'une petite Préface, font la seconde Partie du premier Tome. Cette Préface fait honneur à M. Venuti. Il y convient ingénument de s'être mépris en citant un passage d'Aulugelle. La derniere des trois Dissertations est de M. *Chechozi*, Chanoine de Vicense, & a pour titre; *Dissertazione sopra l'antica Idolatria de' boschi* : « Dissertation sur le Culte » idolatrique, rendu aux bois par les » Anciens : » matiere très-intéressante ; qui le devient encore plus par la façon dont elle est discutée, c'est trop peu dire, disons dont elle est épuisée. Les connoissances historiques les plus étendues, une Dialectique Expérimentale des plus saines, une Philologie immense, c'est ce qui frappe continuellement le Lecteur, depuis le commencement jusqu'à la fin de la Dissertation de M. Chechozi, qui serpente un peu, à la vérité, mais tel que ces fleuves qui, au lieu de suivre le chemin le plus court, font des circuits, & qui dans leurs différens détours, fécondent toutes les plages qu'ils baignent de

leurs eaux. Quoique dans ce morceau il n'y ait nul étalage, nulle phrase, l'Auteur y montre une science des faits & une science des mots, qui ont de quoi étonner.

Quirini, Montesquieu, Maffei, Muratori, Buondelmonti, Gori, Ginori : quels noms! quels génies! quels Académiciens! quelle gloire pour l'Académie Etrusque, d'avoir compté parmi ses Membres, de pareils Hommes qui honoroient leur siecle ! Ils sont cités avec l'éloge qui leur est dû, dans le septieme Tome des Essais Académiques, où sur-tout la neuvieme, la dixieme & la onzieme Dissertations nous ont paru devoir affecter particulierement. La neuvieme, intitulée : *Dissertazione sopra l'emissario del Lago Trasimeno* : « Dissertation sur le canal » émissaire, *ou* pratiqué pour l'émis- » sion des eaux du Lac Trasimene, » est du Pere Bernardin Vestrini, Religieux des Ecoles Pies, Professeur de Théologie au College de Nazareth. La Dissertation est pleine d'ordre, de méthode & de raisonnement; les Notes, qui servent à répandre plus de lumiere sur certains en-

droits, ſont ſouvent philoſophiques, toujours placées & très-judicieuſes..... Le Canal émiſſaire, appellé vulgairement la *Cave du Lac*, doit-il être regardé comme un ouvrage de l'antiquité, ou bien eſt-ce un ouvrage moderne ? Voilà la queſtion à décider : l'Auteur diviſe cette Diſſertation en dix Sections.

Il expoſe les motifs qui l'ont engagé à ce travail. M. Guazzeſi étoit obligé de traiter du Lac Traſimene, qu'on nomme aujourd'hui le *Laç de Péruſe*, à cauſe de la nouvelle Edition, faite à Arezzo, de ſa Diſſertation ſur le voyage & ſur quelques actions d'Annibal. Le P. Veſtrini fut prié de s'informer de l'état véritable du Canal émiſſaire de ce Lac : ce qu'il fit, & ce qui le détermina à le prendre pour le ſujet d'une Diſſertation Académique. Je donnerai d'abord, dit le P. Veſtrini, une idée de toute la conſtruction de ce Canal, autant que je l'ai pu obſerver de mes yeux. J'examinerai enſuite le ſentiment de Strabon, qui met le Lac Traſimene parmi les Lacs dont les eaux ſe dégorgent dans la Mer. Après avoir fait une deſcription dé-

taillée du Canal émissaire, il pese les paroles de Strabon, il en balance l'autorité, il oppose des paroles & des autorités contraires : il finit par conclure que le Canal émissaire n'est pas un ouvrage des Anciens. Le Lac Trasimene, dans son circuit d'environ trente milles, est, du côté du Nord, du Levant & du Midi, entouré de montagnes qui y sont plus ou moins contigues. Ces montagnes déterminent la quantité des eaux de pluie qui tombent sur sa surface, & l'empêchent de communiquer soit avec le Tibre, soit avec d'autres fleuves. De toutes ces montagnes, celle que perce le Canal émissaire, est la plus basse, & a néanmoins quatre-vingt-dix-neuf pieds de hauteur perpendiculaire sur la surface des eaux du Lac, qui n'a que vingt-quatre pieds de profondeur dans l'endroit où il en a le plus, selon ce qu'atteste Campanus.

Il est conséquemment incroyable que du tems de Strabon, l'eau eût assez d'élevation pour se jetter dans le Tibre, après avoir passé sur cette petite montagne, & après s'être dégorgée de-là dans le territoire de Péruse. Une

telle élevation, avec une étendue horisontale beaucoup plus grande, qui y auroit été annexée selon les loix de l'hydrostatique, supposeroit nécessairement une très-grande quantité d'eau qu'on ne sauroit d'où faire dériver pour ces tems-là, *&c.* Le Canal émissaire est un ouvrage qui fut entrepris & fait en 1422 & 1423 par les ordres de Braccio. Campanus & l'Auteur des Mémoires du Pape Pie II le lui attribuent. Ce dernier Auteur, 25 ans après la mort de Braccio, séjourna près du Canal; il eut occasion de consulter ceux qui avoient été témoins oculaires; il écrivit du vivant de ces témoins, & d'après leur rapport. Est-il vraisemblable que ces Ecrivains ou fussent dans l'erreur ou voulussent le tromper ? D'ailleurs aucune partie de cet édifice ne laisse appercevoir la plus légere trace de l'ancienne magnificence Etrusque ou Romaine; il n'y a aucun Ecrivain antérieur à Braccio, aucun monument antique qui fasse mention de ce Canal; les Anciens en eussent parlé, comme ils ont parlé des travaux faits au Lac *Albano*, au Lac *Velino*, au Lac *Fucino*, &c....

Si le monde doit finir, (c'eſt une Note du P. Veſtrini), lorſque les montagnes applanies, & le lit de la mer rempli rendront la terre inhabitable, ceux qui veulent que tout ſoit cultivé ſur les montagnes mêmes, pourvoient peu à la durée de l'Univers. La terre, déchirée de cette ſorte, & abaiſſée par les eaux, a conſidérablement altéré la ſurface de notre Globe. Pluſieurs montagnes, ſéparées de cette maniere par pluſieurs vallées, ſont devenues impraticables. Les ſommets & les côtes de ces montagnes, tels que des os décharnés, ont refuſé de porter des fruits, n'ont montré que des rochers, & ont produit ſeulement des épines & du genêt; tandis qu'auparavant ils produiſoient de bons pâturages pour les animaux, & de vieux gros arbres qui en mettant un frein à la fureur des vents, en modérant l'âpreté des frimats, & en rompant l'impétuoſité du choc élaſtique des petites parties qui compoſent l'atmoſphere, contribuoient en pluſieurs cantons à la température de l'air & à la ſalubrité. Pluſieurs Etats ont des Loix ſages qui y défendent la coupe des bois & le défrichement ar-

bitraire des montagnes. L'inobſervance de ces Loix préjudicie aux montagnes, & ſouvent aux plaines mêmes. Voici comment le Pere Veſtrini explique le nom qu'il donne au Canal du Lac de Péruſe, canal qu'il déſigne par le ſeul mot *l'emiſſario.* Ce mot *emiſſario* étoit fort en uſage chez les Latins, qui le faiſoient dériver du verbe *emittere*, *envoyer de.* Ils appelloient *émiſſaires* tous les entremetteurs, dont les méchans ſe ſervoient pour accuſer & pour calomnier leurs ennemis qu'ils vouloient perdre. C'eſt en ce ſens qu'on doit entendre ces paroles de Suétone, *Emiſſarios Domitiani*, *quorum operâ ad delationes abutebatur*, & cet endroit de Ciceron, *Novius turpis quidam iſtius excurſor & emiſſarius.* On nommoit encore *emiſſarius* un cheval ou un bélier qu'on menoit à la campagne, & qu'on y laiſſoit en liberté, afin qu'ils y vaquaſſent à la propagation de l'eſpece. Dans l'Ecriture, on qualifioit d'*emiſſaire* le bouc qu'on avoit conduit au déſert, après avoir chargé ſa tête des fautes de tout le Peuple Hébreu, pendant le jour de l'expiation ſolemnelle. Pline traite d'*emiſſarius palmes*, cette

cette branche qu'on laiſſe croître dans les plantes pour les faire provigner ou pour en procurer la multiplication. Enfin *emiſſarius* déſignoit ce ſoupirail ou cette ouverture qui donnoit une iſſue aux corps, principalement aux fluides. *Emiſſarii* s'adaptoit aux conduits excréteurs des glandes dans les animaux, à ces trous qui laiſſoient ſortir la fumée des maiſons, & qui tenoient lieu de nos cheminées que les Anciens ne connoiſſoient point, à ces canaux pratiqués dans le ſein de la terre ou dans l'intérieur des montagnes pour faciliter l'écoulement des eaux de quelque lac ou de quelque marais. On diſoit *vox emiſſa, verbum emiſſum*, un ſon qui a paſſé par l'ouverture de l'organe de la parole; *equi emiſſi in circum*, des chevaux à qui l'ouverture de la barriere permet de s'élancer dans le cirque. Ciceron a dit pareillement *lacus emiſſus*, un lac envoyé d'un lieu à un autre, à travers un eſpace intermédiaire : cet eſpace intermédiaire étoit l'*emiſſarius* ou l'*emiſſarium*, foſſe creuſée pour recevoir & pour renvoyer un fluide. *Apopompai* étoit parmi les Grecs, *Averrunci* dans le premier âge de la Langue

Latine, *Emissarii* dans les âges suivans de la même Langue, le nom des Dieux qui détournoient les maux, *ab emittendis malis.* « Je ne pense pas, ce sont les paroles du P. Vestrini, « je » ne pense pas que s'instruire des faits » qui regardent les siecles moins recu» lés, doive déplaire aux Antiquaires » qui savent réfléchir. Ils voient que » le tems ne change point la nature » des choses, & que nous aurions tort » d'estimer peu ces connoissances, que » ceux qui viendront après nous sou» haiteront ardemment d'acquérir. Si » nous négligeons de nous replier, dit « Ciceron, vers ce qui est arrivé avant » nous, c'est que nous voulons ne » point sortir des ténebres de l'enfan» ce : si nous négligeons de transmet» tre le souvenir de ce qui arrive de » nos jours & à côté de nous, c'est » que nous voulons que notre posté» rité reste ensévelie dans les ténebres » d'une enfance perpétuelle. Tout le » plaisir que nous donne l'étude de » l'Antiquité, & tout l'avantage que » nous en retirons, nous le devons » aux soins qu'ont eus nos ancêtres de » faire passer jusqu'à nous ce qui étoit

» présent par rapport à eux. » Nous n'en dirons point davantage sur la neuvieme Dissertation, pleine de sens & de force, & nous renvoyons à notre prochain Volume l'Extrait de la dixieme, qui nous a paru très-intéressante & très-curieuse.



ARTICLE IV.

REFLESSIONI sopra i Drami per musica. Venetia.

« RÉFLEXIONS sur les Drames en » musique. A Venise. »

TOUT ce qui existe au-tour de nous peut devenir une source d'instruction & de lumieres; mais plus les objets nous sont familiers, moins il nous est possible de démêler & de saisir tous les caracteres de vérité qu'ils renferment. L'habitude émousse nos sens; à peine sont-ils ébranlés par les choses dont ils sont continuellement environnés : de sorte que l'ame se trouvant répandue sur une infinité d'images à la fois, se partage nécessairement entre elles, & devient incapable d'en fixer fortement aucune en particulier, Que fait le Poëte ? Il répand sur la matiere le coloris puissant du merveilleux & de la nouveauté. Par-là il arrache notre ame à la foule des objets qui divisent son attention, & l'attache uniquement à celui qu'il lui présente.

Il agrandit, il éleve, il altere tous les êtres, en les transportant de la vérité à la fiction. C'est ainsi que ce qui se trouvoit très-commun & très-ordinaire dans sa maniere d'être naturelle, devient, au moyen de l'art, curieux, intéressant & nouveau. Eh! comment toute notre attention ne se porteroit-elle pas sur des êtres créés une seconde fois par de tout autres instrumens que ceux qu'emploie la nature! Est-il rien de plus surprenant & de plus propre à fixer toutes nos facultés, que de voir sortir des mains des Arts un nouvel ordre de choses, un nouvel Univers, produit, engendré au moyen des lignes, des couleurs, du ciseau, des sons & des paroles? Nos Observateurs & nos Critiques modernes semblent ignorer ou avoir perdu de vue ces grands principes de toute Poésie. Ces hommes froids n'ont jamais senti toute l'énergie des Arts, ou ne les jugent que hors du moment où ces Arts agissent: à force d'exiger qu'on se rapproche de la vérité, ils tendent, sans y prendre garde, à confondre l'imitation & la chose imitée, & conséquemment à détruire l'essence

même de tous les Arts imitateurs. Les *Réflexions*, dont nous allons donner l'Extrait, nous ont conduit à ces observations générales, dont l'application pourra servir à développer & à rectifier quelquefois celles de l'Auteur Italien, qui ne nous paroît pas avoir repris les choses d'assez haut, & qui s'est attaché trop étroitement à de petits côtés de l'objet qu'il embrasse. Cet Ecrivain est M. l'Abbé Orfei, auteur des deux Dissertations sur *la valeur des opinions* & sur *la valeur des peines & des plaisirs*, que nous avons analysées dans le Volume de Novembre dernier. Nous allons suivre fidelement ses idées, sans entrer dans des discussions qui nous meneroient trop loin, & que nous réservons pour un autre moment.

ON entend par Opera, la représentation d'une action merveilleuse, à laquelle l'imagination ajoute les graces de la Poésie, l'expression de la Musique & de la Danse, les ornemens de la Méchanique & de la Peinture. Le but de l'Opera est d'affecter plus agréablement & d'émouvoir plus efficacement les passions que ne le peuvent faire

les autres repréſentations théâtrales, dénuées des mêmes reſſources.

Pour ſe faire une idée de la nature du plaiſir que produit ce genre de ſpectacle, il faut ſe permettre quelques conſidérations ſur le théâtre en général, & d'abord ſecouer le préjugé preſque univerſel où l'on eſt, que les repréſentations théâtrales doivent être une imitation exacte des actions ordinaires de la vie. Si cela étoit vrai, il ſuffiroit, pour jouir d'un tel ſpectacle, de ſe mettre dans le coin d'un caffé, d'une ſalle de jeu ou d'une place publique, afin de voir ce qui s'y paſſe, & d'entendre les diſcours qu'on y tient; c'eſt de quoi perſonne juſqu'ici ne s'eſt aviſé. Le plaiſir qu'on trouve au ſpectacle ne conſiſte donc pas dans la peinture fidelle des actions humaines, mais dans l'exagération (*a*) de ce qui peut arriver & de ce qui arrive effective-

(*a*) Le mot Italien eſt *caricatura*, que nous ne pouvons pas rendre par *charge* ni *caricature* : ces deux mots n'expriment en François qu'une exagération dans le bas & le ridicule; en Italien il exprime toute exagération dans le noble comme dans le burleſque : & c'eſt dans ce ſens qu'il faudra pren-

ment quelquefois. Cette imitation exagérée peut ſeule procurer du plaiſir : en effet ſi dans les lieux dont j'ai parlé, il ſe rencontre quelqu'un de remarquable par un caractere plus diſtingué, il attire les yeux & l'attention, & devient un objet de curioſité.

Pour ſe faire une idée de la nature de cette exagération, de ſon origine & de la cauſe du plaiſir qu'elle procure, il faut conſidérer que tout homme ſent intérieurement qu'il eſt égal à un autre, & qu'il eſt ſujet aux mêmes paſſions, avec cette différence, que le caprice ou la néceſſité a fait naître quelques circonſtances, au moyen deſquelles l'un paroît différent de l'autre, & ſe trouve obligé de cacher & de diſſimuler ſes paſſions de mille manieres différentes : ces circonſtances produiſent différens caracteres, & chaque homme ſoutient d'autant mieux le ſien, qu'il en garde mieux les apparences, ou qu'il maſque ſes paſſions & regle ſa conduite conformément à ce caractere. Or tant qu'un homme ſe

dre le mot de *caricature*, lorſque nous ſerons obligés de nous en ſervir.

tient dans les bornes de son caractere, & qu'il se conduit comme tout le monde, il n'attire aucunement l'attention; mais si au contraire il se fait remarquer par une façon de vivre particuliere, alors il devient *caricature*; & l'on en peut faire un sujet de théâtre.

Cette caricature s'arrête sur les dehors ou sur les mœurs extérieures, ou elle tombe sur les actions ou sur les devoirs. Le premier cas fournit le ridicule nécessaire à la comédie : le second constitue le merveilleux, qui fait le sujet de la tragédie. Chacune de ces caricatures, si elle est soutenue & conforme à l'idée que l'on a du caractere chargé, plaît, & produit ce qu'on appelle hors du théâtre *le vrai*, & sur le théâtre *le vraisemblable*. Si le même ridicule au contraire est mal soutenu, alors il cause du dégoût & produit le faux hors de la scene, & l'invraisemblable sur le théâtre. Ceci explique comment les représentations théâtrales sont plus fréquentes dans les pays où les caracteres sont plus abondans, & pourquoi chacun dans les mêmes lieux trouve à la même représentation plus

ou moins de plaisir, à proportion du talent qu'il a pour se former une juste idée des caracteres, & pour saisir en conséquence la charge qu'on y ajoute. Le ridicule pouvant s'augmenter à l'infini, puisqu'il n'est autre chose que l'excès, & que l'excès n'a point de bornes, c'est au jugement à prescrire des limites, & à distinguer ce qui convient d'avec ce qui n'est pas convenable.

Tout le monde connoît l'accident arrivé à ce Ministre dont parle Pope, qui se présentant au Roi pour la premiere fois, au retour d'une expédition importante, changea en ridicule tout le sérieux de sa fonction, parce qu'un bouton, échappé mal-à-propos, avoit découvert indiscretement deux ou trois doigts de sa chemise. Cela me rappelle que dans un Drame Italien, pour intéresser un pere en faveur d'une fille coupable, on fait paroître un enfant de cette fille, à la vue duquel le pere ému ne peut refuser le pardon. La même chose se trouve dans une Piece Françoise; mais le Poëte, pour augmenter la compassion, au lieu d'un enfant, en fait paroître deux: je ne

sais pas si cela réussit; mais si, pour accroître cette même compassion, au lieu de deux enfans, il en eût mis sur la scene trois, quatre ou plus, il n'y a pas de doute qu'à la fin cette file d'enfans n'eût fait rire. C'est ainsi qu'un bouton ou un enfant de plus ou de moins, peut changer la scene la plus grave en une scene ridicule. C'est donc au jugement à déterminer si c'est au premier ou au second bouton, au troisieme ou au quatrieme enfant qu'il faut s'arrêter.

Le genre d'exagération requise sur le théâtre, change suivant le caractere des différentes Nations. On sait que les hommes sont à-peu-près les mêmes par-tout, parce qu'ils sont sujets aux mêmes passions; cependant on ne peut disconvenir que dans un grand nombre d'hommes de différentes Nations, on ne découvre quelques diversités qui marquent le caractere de chaque Nation en particulier. Cette diversité de caractere se montre de différentes façons : le *changement* est le caractere du François, la *constance* celui de l'Anglois; *la premiere impression* déter-

mine les Italiens, les Allemands sont sensibles à *la derniere*.

De ces Nations ne considérons que les trois qui ont un théâtre qui leur soit propre, & voyons comme elles accommodent leurs spectacles à leurs goûts particuliers. La sensibilité des Italiens à la premiere impression, est produite, ainsi que la constance des Anglois, par l'imagination; & l'inconstance des François est le fruit de leur raison : de-là vient que les François chargent les pensées qui parlent à la raison, tandis que les Italiens & les Anglois chargent l'action qui parle à l'imagination; avec cette différence, que tandis qu'en Angleterre on choisit des sujets atroces, capables d'inspirer des actions hardies & courageuses qui sont propres à la constance, en Italie on recherche davantage les sujets qui, par le ridicule ou la magnificence, flattent la mollesse & l'oisiveté dans laquelle on y vit. Ainsi en Italie & en Angleterre on exige plus de force d'expression, plus de vivacité dans le dialogue & plus de comique; & pourvu que les caracteres & les actions plai-

ſent à la fantaiſie, on s'embarraſſe peu ſi elles ſont multipliées & contradictoires, & ſi elles ont moins de vérité. En France au contraire on exige plus de ſimplicité dans le ſujet, plus d'exactitude dans le coſtume, & plus de force de ſentiment; & pourvu que l'on s'aſſerviſſe à la décence qui plaît à la Nation, on n'examine point ſi la compaſſion & l'horreur naiſſent de motifs qui ne le méritent pas, & ſi les caracteres, au lieu de ſe manifeſter par des actions, ne ſe peignent que par les diſcours.

Cette différence de génie fait encore qu'en Angleterre & en Italie le Poëte eſt ſoumis à l'Acteur, tandis qu'en France au contraire l'Acteur eſt entierement ſubordonné au Poëte : de-là vient qu'en Italie, où l'on donne plus à l'Acteur qu'au Poëte, les Drames ſont inſipides à lire, & peuvent ſouffrir à peine deux ou trois repréſentations, tandis qu'en France on joue, pendant des ſiecles entiers, la même Piece avec un ſuccès toujours égal.

Il réſulte de-là que les Poëtes & les Acteurs François doivent ſe croire

d'autant supérieurs aux Anglois, qu'il est plus facile de raconter un fait, que de le représenter. Au reste, quand je dis que le Théâtre Anglois, Italien ou François est supérieur aux autres, cela ne peut s'entendre du Théâtre en général : on ne pourroit faire de comparaison qu'autant qu'il y auroit des regles applicables également à chacun de ces Théâtres ; mais le génie dramatique suit celui de chaque Nation. Ainsi ce seroit en vain qu'on voudroit se prévaloir des regles qu'Aristote établit jadis bien ou mal sur le Théâtre Grec ; en vain l'on opposeroit Aristote au génie des Nations & à l'expérience.

Je dirai, avant que d'abandonner cet examen de la diversité de génie des Nations, que les actions qui élevent le plus l'esprit de liberté, sont celles qui plaisent le plus en Italie ; que celles dans lesquelles l'amour domine, sont les plus agréables aux François, & que celles qui présentent le plus de fantômes, de revenans & de magiciens, sont préférées en Angleterre. On pourroit conclure de cela, que chacune de ces Nations se plaît à voir sur son

théâtre les paſſions contraires aux ſiennes, puiſque les Italiens paſſent pour les Peuples les plus dociles dans la ſervitude, les François pour les plus legers en amour, & les Anglois pour les moins ſuperſtitieux. Malgré cela, en réfléchiſſant plus profondément, on s'appercevra que l'erreur eſt de la part de l'opinion commune; le Théâtre découvre l'eſprit des Nations, mieux que leurs actions mêmes; perſonne ne peut paroître plus eſclave que les autres, ſans aimer davantage la liberté: on ne traite l'amour de bagatelle, que lorſqu'on craint de le traiter ſérieuſement, & l'on ne proteſte pas contre les revenans, ſans en avoir peur.

On s'apperçoit aiſément que ſi c'eſt l'exagération qui plaît dans toutes les repréſentations théâtrales, elle eſt d'autant plus agréable, qu'elle eſt plus forte. En partant de-là, aucune repréſentation théâtrale ne peut plaire autant que les ſpectacles lyriques, ſoit tragiques, ſoit bouffons; puiſque pour produire le ridicule dans les uns, & le merveilleux dans les autres, l'exagération y eſt portée au plus haut point; il eſt vrai que par cette raiſon la réuſſite des

uns & des autres est d'autant plus incertaine, qu'il est plus difficile de soutenir une forte exagération qu'une moindre; c'est ce qui fait que ces représentations ne parviennent presque jamais à la perfection; ensorte que les Auteurs, désespérant de réussir, ont donné à leurs Poëmes une forme tout-à-fait différente de celle qu'ils devroient naturellement avoir. Le point principal est de bien distribuer la *caricature* pour toutes les circonstances de la représentation : ces circonstances peuvent se réduire à quatre; sçavoir, *le sujet* donné par la Poésie, *l'expression* qui appartient à la Musique, *l'action* exécutée par la Danse, & les *décorations* fournies par la Peinture; ces quatre parties bien combinées, quoique chacune en particulier médiocrement traitée, feront plus d'effet, qu'une des deux de ces parties traitée d'une maniere supérieure, tandis que les autres seroient négligées.

Le sujet sera d'autant plus chargé qu'il sera plus extraordinaire, plus prodigieux, & qu'il produira des enchantemens, des transformations, des apparitions, &c. Il importe peu que

ces merveilles soient incroyables, pourvû qu'elles soient fondées sur la passion qu'on veut exciter : ce qui est le point important. Il faudra cependant pour le rendre plus croyable, l'éloigner de nos jours; car ce qui seroit absurde dans le Comte d'Essex, dans le Duc de Guise, devient vraisemblable dans Jason & dans Œdipe. Le Peuple se prête à toutes sortes d'extravagances, pourvû qu'elles soient éloignées, & le Philosophe ne s'offense point de ce défaut de vraisemblance, s'il voit qu'il ne choque pas le Peuple.

Quant à l'expression, il faut remarquer que, comme en parlant, on emploie pour donner de la force à ce qu'on dit, différentes inflexions de voix; l'exagération nécessaire au théâtre, exige que cette expression soit plus forte, & l'on emploie avec succès les vers; mais cette exagération devant être encore portée plus loin dans les Poëmes lyriques, deviendra nécessairement Musique. En effet, comme dans l'harmonie du discours le vers est l'exagération de la Prose, la Musique est celle du vers; & comme une Piece en vers plaît communément plus

qu'une en Prose, parce qu'elle exprime plus vivement la compassion, la tristesse, l'horreur; de même, une Piece en vers peut acquerir de la force, à l'aide de l'expression musicale, & peindre mieux les mêmes passions. Si dans le Venceslas de *Zeno*, Casimir plein de remords, disoit en Prose : *Je pars, ô mon Juge, ô mon Souverain, que je n'ose appeller mon pere!* cette séparation produiroit une émotion, que la Poésie augmenteroit, en disant :

Da te parto, e parto afflitto,
O mio Giudice; ô mio Re,
Volea dir mio genitor.

Mais la Musique ajoûtée à la Poésie, en augmente encore l'expression. L'exagération du geste doit excéder l'action ordinaire, comme la Musique excede la déclamation; ensorte que comme la déclamation devient Musique, de même le geste exageré, devienne Danse.

Les décorations, dans lesquelles il faut comprendre tout l'appareil extérieur de la scene, doivent suivre le meme sort; & pour répondre à l'exagération des trois autres parties, il faut que les ha-

bits & les édifices qu'on y présente, soient aussi supérieurs aux édifices & aux habits que l'on voit hors de la scene, que la Musique est supérieure au discours ordinaire.

On voit que jusqu'ici j'ai parlé des Drames, tels qu'ils devroient être, & non pas tels qu'ils sont; car on exige seulement aujourd'hui qu'ils soient un mélange de Musique (*a*) artificielle, coupé par des danses artificielles aussi. L'Auteur d'un Poëme n'a donc plus en vûe que de faire un mélange propre à introduire des ariettes qui développent le génie du Musicien; la Danse subit le même sort, & l'on n'a en vûe dans les décorations & dans les habits, que ce qui peut être avantageux aux Actri-

---

(*a*) L'Auteur distingue la Musique *artificielle* de la Musique *expressive*. Celle-ci, dit-il, abandonnée aujourd'hui, s'attache à animer les images de la Poésie, & à embellir les modulations de la voix par les charmes de l'harmonie. La Musique *artificielle*, la seule que les Artistes modernes emploient, n'est qu'une combinaison méchanique de sons des voix & des instrumens, qui peut frapper agréablement l'oreille, mais qui s'arrête aux sens, & ne pénetre jamais jusqu'à l'ame.

ces ; enſorte que ſi après avoir joué Armide, on demandoit au ſpectateur ce qu'il a retenu des différentes ſituations, il répondroit qu'il s'en inquiete peu, & qu'il ne vient au ſpectacle que pour entendre quelques paſſages du Virtuoſe à la mode, & pour voir la Signora *Roſina*, ou la Signora *Barbarina*, plus parées qu'à l'ordinaire.

L'amuſement que procurent les Drames modernes, fait voir qu'une Muſique gaie peut plaire & amuſer l'oreille, & qu'une diſpoſition agréable de lumieres & d'ornemens, peut récréer la vûe du ſpectateur, qui ne cherche dans ce mélange de Muſique & de Danſe artificielles, qu'un ſoulagement à l'ennui ; mais cela fait connoître d'un autre côté, que le plaiſir qu'on éprouve à l'Opéra eſt d'un tout autre genre qu'il ne devroit être, & qu'il ne peut convenir au Théâtre, où l'on ne doit avoir en vûe que d'émouvoir les paſſions. L'uſage où l'on eſt aujourd'hui d'introduire des ariettes, détruit abſolument l'idée de repréſentation, & les répliques perpétuelles & les ritournelles interrompent ſans ceſſe l'action. Ce mauvais goût s'eſt ſoutenu, parce

qu'il eſt plus aiſé de rencontrer des gens qui ayent des oreilles, que des hommes qui ayent un cœur. D'ailleurs, le luxe ayant répandu dans les différentes Cours de l'Europe l'Opéra Italien, les Princes & les Grands occupés d'affaires ſérieuſes, ont préféré un genre de ſpectacle qui n'exigeât pas beaucoup d'attention; & les Poëtes & les Muſiciens Italiens, plus curieux de s'enrichir que de renfermer leur art dans ſes véritables regles, ont ſuivi le goût de ceux qui les employoient.

Pour rappeller donc l'Opéra à la vérité, il faudroit raſſembler quelques Acteurs, qui, réuniſſant l'agrément de la voix à la force du ſentiment, perſuadaſſent enfin que la perfection de la repréſentation ne conſiſte pas à copier une ſcene d'après la *Romanina* ou *Nicolino*, ou d'après le *Teſi* & *Barnachi*, mais à animer le ſentiment par l'expreſſion; comme la peinture d'une action par la Muſique ne conſiſte pas dans une douzaine de paſſages, qui ne parurent jamais naturels, que dans le goſier d'une *Fauſtina* ou d'un *Farinelli*.

De tout cela il faut conclure que

tout ce qui est amusement, dépend plus de l'humeur que de la raison, & qu'ainsi vouloir ramener le Théâtre à des regles de raison, sera toujours la vaine occupation de ceux qui, ne trouvant pas de plaisir au spectacle, veulent détruire le plaisir que les autres y prennent, & montrer une intelligence hors de propos. Le Peuple, seul vrai juge des spectacles, ne consulte dans ses amusemens que ses sens, qui lui parlent autrement que la raison. Quand il est de bonne humeur, il ne cherche que l'occasion de s'amuser; si les spectacles lyriques lui manquent, il court aux baladins, au Turc qui danse sur une corde, à l'Anglois qui porte en l'air une paille; enfin, quand le tempérament est bon, nous sommes tous des enfans; nous ne cherchons pas nos amusemens dans l'art, nous nous en faisons de tout ce qui se présente; mais il n'y a point d'amusement capable d'égayer un esprit malade & hypocondriaque.

Tel est le sommaire & le résultat des idées de M. l'Abbé Orsei; on trouvera dans cette Dissertation des vûes fines & ingénieuses, & beaucoup de

:aies; mais nous craignons que ces
ɔſervations vagues, ſouvent trop mé-
ıaphyſiques, & dénuées d'ordre & de
:incipes, ne ſoient pas d'une grande
:ilité pour épurer le goût des Peuples,
ərfectionner l'art, & guider les Ar-
ſtes.



ARTICLE V.

ANALYSE Géographique de la Carte du Royaume de Prusse, par M. Rizzi Zannoni, *de la Société Cosmographique de Nuremberg, Professeur de Géographie.*

SI l'on ne jugeoit des progrès de la Géographie, que par la multitude des Cartes qu'on voit paroître chaque jour, on seroit tenté de penser que cette Science marche à grands pas vers la perfection. Mais on est obligé de renoncer à cette idée flatteuse, lorsqu'on vient à analyser ces Ouvrages, la plûpart étant des copies informes d'originaux imparfaits, ou les détails qu'on y trouve de plus, étant uniquement l'Ouvrage de l'imagination.

Cette réflexion n'est pas applicable à la nouvelle Carte du Royaume de Prusse, que M. Rizzi Zannoni a entreprise, & qui doit paroître dans peu. L'analyse de cette Carte, dont nous allons rendre compte, est propre à montrer que ce Géographe, uniquement

ment guidé par l'intérêt de la Science qu'il cultive, marche sur les traces de ceux à qui elle a ses plus grandes obligations.

Le Royaume de Prusse est de toutes les Parties de l'Europe celle dont nous avons les Cartes les plus défectueuses: la plus ancienne, & la seule originale de ces Cartes, est celle que Gaspard Henneberg, Pasteur de l'Hôpital de Lobenick à Konigsberg, dessina en 1576; elle fut mise au jour en 1584 par Ortelius, dans son Ouvrage intitulé, *Orbis terrarum*, & ensuite publiée à part en 1627 & 1656. Toutes les autres, au jugement de M. Zannoni, ne sont que des réductions de celle-ci; dans lesquelles on n'a fait qu'accumuler de nouvelles fautes, au lieu de rectifier & de perfectionner.

On n'a commencé à acquérir de nouvelles lumieres sur cette partie de la Géographie, que depuis peu d'années. M. de Suchodoletz, Inspecteur Général des Etangs, dressa en 1735, par ordre du Roi Frédéric Guillaume, une nouvelle Carte du Royaume de Prusse. M. Zannoni auroit bien desiré en avoir communication. A son défaut

il s'eſt ſervi avec ſuccès d'une Carte de M. Rhode, dreſſée par ordre de l'Académie Royale de Berlin, & d'un grand nombre de remarques originales dont pluſieurs lui ont été communiquées par le P. Swrowsky, Jéſuite, Profeſſeur de Mathématique à Wilna. Ce ſavant Mathématicien ayant fait pluſieurs voyages en Pruſſe, avoit eu occaſion d'y recueillir un grand nombre de pieces originales concernant la Géographie de ce Royaume, qu'il a eu la généroſité de communiquer avant ſa mort à M. Zannoni. Notre Auteur s'eſt encore aidé de divers autres Ouvrages, tant imprimés que manuſcrits, qu'il fait connoître dans ſon écrit.

La projection ou plutôt le développement que M. Zannoni a ſuivi dans ſa Carte, mérite que nous nous y arrêtions. On s'en formera une idée en conſidérant qu'une petite portion de la ſurface d'une Sphere, peut être regardée comme portion de la ſurface d'un cône tronqué, dont le ſommet eſt dans l'axe prolongé de cette Sphere. Ainſi comme la ſurface courbe du cône, dévoloppée en plan, forme un ſecteur, une petite portion de la ſurfa-

ce du Globe terrestre étant développée, formera une portion de secteur de cercle: les méridiens seront transformés en lignes convergentes au sommet de ce secteur, & les paralleles terrestres seront des cercles concentriques, décrits de ce sommet comme centre. Ce développement, dont le célebre M. Delisle a montré l'utilité dans les Mémoires de l'Académie de Petersbourg, a plusieurs avantages: le rapport des degrés de longitude à ceux de latitude, y est presque rigoureusement observé, & ce qui est encore bien essentiel dans une Carte, l'échelle est sensiblement la même dans toute l'étendue de la Carte: ajoutons à cela la facilité de la construction & de la détermination de chaque point. Il s'en faut beaucoup qu'on jouisse de ces avantages dans la construction ordinaire.

Après avoir choisi la projection ou le développement le plus convenable, il reste au Géographe à déterminer astronomiquement la position exacte des principaux points de sa Carte; les deux de la position desquels M. Zannoni fait dépendre tous les autres, sont

Konisberg & Dantzick; il détermine la latitude de la premiere de ces Villes, de 54° 43′ & la différence de longitude avec Berlin de 29′ 3″ d'heure, ou en parties d'un grand cercle, 7° 15′ 58″; la seconde de ces déterminations qui est fondée sur la comparaison de plusieurs observations, ne peut qu'être fort voisine de la véritable. A l'égard de la premiere, nous aurions fort desiré la voir appuyée sur des observations plus décisives & plus modernes que celles qui sont employées par M. Zannoni : mais selon les apparences, notre Géographe n'a rien trouvé de plus satisfaisant: la latitude & la longitude de Dantzick sont aussi déterminées par un grand nombre d'observations de toute espece. M. Zannoni fait en quelque sorte hommage à M. Delisle de ce que son travail a d'utile quant à la partie astronomique; en reconnoissant qu'il doit la plûpart de ces observations à cet Académicien.

L'Auteur rend ensuite compte des moyens qu'il a employés pour déterminer les autres points de sa Carte. Il nous fait connoître en détail les divers matériaux dont il s'est servi, maté-

riaux consistant en Cartes, la plûpart manuscrites, qui lui ont été communiquées par des gens du pays, & qui ont été dressées sur les lieux; mais l'emploi de ces matériaux n'étoit pas aisé à faire: ce n'étoit qu'au moyen de beaucoup de discussions & de combinaisons qu'il pouvoit en former un corps; il faut lire l'écrit de M. Zannoni qui verra probablement le jour avec sa Carte. Pour prendre une idée de la maniere dont il soumet à l'examen, & dont il parvient à concilier toutes ces pieces différentes, il nous suffira de prévenir ici le Public qu'il trouvera dans la nouvelle Carte, quant à la configuration du Pays, un grand nombre, disons mieux, une multitude de détails que l'on chercheroit en vain dans toutes celles qui l'ont précédée.

La division politique du Royaume de Prusse, suivie par M. Zannoni, est celle qui a été établie en 1751; suivant cette division, la Prusse comprend deux départemens généraux, l'Allemand & le Lithuanien: ces départemens sont partagés en divers gouvernemens, qui sont au nombre de 52, &

en plusieurs districts. Tout le Royaume comprend cent trente Bailliages, soixante-deux Villes, quatre cent quatre-vingt-cinq Paroisses, & un grand nombre de Fiefs & de Seigneuries. L'Auteur entre sur ce sujet dans des détails satisfaisans & nouveaux.

M. Rizzi-Zannoni a présenté cet écrit à l'Académie Royale des Sciences, qui a nommé MM. Delisle & Buache, pour l'examiner & en rendre compte; le jugement que ces Commissaires ent ont porté, est des plus favorables. Après un extrait brief de cette piece, ils s'expriment en ces termes: « Nous trouvons l'ouvrage de » M. Zannoni très-intéressant; son » Analyse est remplie de recherches » & digne d'être imprimée. Le tout ne » peut manquer d'être très-favorable- » ment reçu du Public, & nous croyons » devoir encourager l'Auteur à conti- » nuer ce travail pour le reste de la » Pologne, sur laquelle il a déja ras- » semblé une grande quantité de mé- » moires nouveaux, dont il se propo- » se de faire usage. Ce dernier tra- » vail sera d'autant plus utile, que la » Pologne est un des Pays des moins

» connus, & dont on a le moins de
» bonnes descriptions. »

La Carte que nous venons d'annoncer, n'est pas le premier essai de M. Zannoni. Nous avons entre les mains une très-belle Carte Trigonométrique des Comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst, que la Régence de Brême le chargea en 1757 de lever avec l'agrément du Roi de Dannemarck; une Carte du territoire de Padoue, publiée en 17.... Un projet de construction d'un Atlas Germanique, donné en 17..... sous le titre, *de construendis Germaniæ Mappis.* M. Zannoni travaille depuis plusieurs années à une Carte de l'Allemagne, qui sera appuyée sur la nouvelle Géographie de M. Busching, Membre de la Société Cosmographique de Nuremberg. Elle sera accompagnée d'un mémoire *in*-4°. semblable à celui dont nous venons de rendre compte.



ARTICLE VI.

OUDHEIDKUNDIGE Brieven vervattende eene Verhandeling over de manier van begraven, en over de Lykbusschen, Wapenen, Veld-en Eertekens der oude Germanen, &c.

« LETTRES sur la maniere d'enterrer » les morts, sur les tombeaux, les » armes & les monumens des an- » ciens Germains, contenant en » particulier la Description d'un » Tombeau de pierres, découvert » auprès d'Eext dans le pays de » Drenth, des Urnes, des *Ceraunia* » ou pierres fulminaires, *&c*, » qu'on y a trouvées; par M. *Jean* » *de Lier*, ancien Député aux Etats, » Receveur-Général & Membre du » Tribunal de Drenth : avec une » Préface & des Notes de M. *A.* » *Vosmaër*, Garde du Cabinet des » Curiosités de S. A. S. le Prince » Stathouder. A La Haye, chez *P.* » *Van-Thol*, 1760, *in*-8°. 206 pp. » avec 5 Planches en taille-douce. »

CEt Ouvrage est dédié par M. Vosmaer, à S. A. S. Louis Duc

de Brunswikc Lunenbourg, Feld-Maréchal-Général du S. Empire, de L. M. Impériales, & de L. H. P. & Gouverneur de Bois-le-Duc, &c.

L'avidité naturelle des Habitans de ces Provinces a procuré la découverte du tombeau dont il est question dans cet ouvrage. Ils vendent fort cher aux Côtiers & aux Marins toutes les pierres qu'ils peuvent déterrer dans leurs champs, & dont ces derniers se servent pour assurer les digues. Les *Drenthois* dont le terrein n'est presque que bruiere ou sable, courent les champs avec des verges de fer pointues qui leur servent de sondes pour sentir les pierres. L'un d'eux étant monté sur une espece de ravin qui couvre le tombeau d'*Eext*, frappa de sa pointe contre la pierre qui fermoit ce tombeau. Il entendit un son creux qui lui parut une voix effrayante; il eut peur, se sauva avec précipitation, & par le récit fort exageré de cette aventure, inspira à d'autres plus hardis que lui, la curiosité de fouiller dans l'endroit.

Ce caveau, dit M. *Vosmaër*, dans la préface, fut découvert par M. *De Lier* en 1756, & l'on en donna aussi-tôt

une deſcription dans la gazette de *Groningue*. Il parut immédiatement après une *lettre ſur quelques Antiquités des Pays-Bas, contenant la deſcription d'un caveau découvert auprès d'Anlo, dans le même Pays de Drenth.* Cette lettre eſt pleine d'erreurs, ce qui engagea M. De Lier à écrire ſur le même ſujet d'autres lettres, dans leſquelles il rend les faits avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

On obſerve, continue M. Voſmaër, dans ce pays une différence très-marquée entre les tombeaux des *Germains*, & ceux des *Romains*: les premiers ſont toujours des eſpeces de bâtimens soûterreins, *ſepulchra*; les ſeconds ne ſont que des monceaux de terre ſans pierres, *tumuli*.

Il eſt aiſé de conclure de la forme & de la poſition même des urnes, que ce ſont des Antiquités de plus de treize cens ans; car, de l'aveu des Antiquaires, l'uſage de brûler les morts ceſſa chez les Romains, immédiatement après le regne des Antonins. Si les Habitans de la *Germanie* ont imités des Romains les cérémonies des funérailles, & en particulier l'uſage de brûler les morts, ils ne l'ont pu faire

qu'avant que cet usage fût abrogé, c'est-à-dire avant les Antonins: s'ils suivoient cet usage avant même qu'ils eussent le malheur de connoître les Romains, il est encore plus ancien: donc quelque opinion que l'on suive, il faut toujours accorder aux tombeaux de Drenth une antiquité très-reculée.

LETTRE I.

Le Tombeau d'Eext, sans avoir la magnificence des Mausolées & des Pyramides, a du moins une majestueuse simplicité; il ne paroît au-dehors qu'un monceau de terre semblable aux *tumuli* des Romains; mais en la remuant, on rencontre un caveau construit de huit grosses pierres; une vers l'Orient, une vers l'Occident, & trois de chaque côté. Ces pierres sont plates, fort lisses en-dedans, & renferment un espace de douze pieds en longueur de l'Orient à l'Occident, de sept pieds en largeur, & de cinq en profondeur; l'entrée qui est au Midi, n'a que deux pieds de large. On y descend par quatre marches, dont la cage est en-dedans; ces marches & tout le sol intérieur

sont pavés & sablés comme les rues. On a trouvé dans ce caveau & à l'entour, un grand nombre d'Urnes remplies d'ossemens brûlés & de cendres; on y a trouvé quelques haches ou maillets de pierre d'environ un pouce de large & de deux de long, à la réserve d'un seul qui étoit beaucoup plus gros: la pierre dont ils sont fabriqués, ressemble dans les uns à la pierre à fusil, & dans d'autres à l'agate d'Allemagne.

A peu de distance de ce caveau, on voit un des plus beaux & des plus réguliers *lits de Huines*, dont on rencontre quantité dans cette Province de Drenth, dans la Westphalie, dans la Saxe, même en Angleterre, parmi lesquels un des plus remarquables, est celui que l'on voit auprès de Salisbury. Ce sont des amas immenses de pierres, posées artistement les unes sur les autres, & que la fable a fait passer pendant long-tems pour des Ouvrages des Géans; parce que l'ancien mot *Huine*, signifie Géant, & que le P. Piccart, Auteur des *Antiquités du pays de Drenth*, & bien d'autres très-injustement persuadés de la stupidité

de leurs ancêtres, leur refusoient la connoissance des machines, & ne comprenoient pas comment d'autres hommes que des Géans avoient pû remuer des masses si énormes. On reconnoît aujourd'hui ces monumens pour des tombeaux des troupes campées anciennement dans ce Pays. Celui qui est auprès du caveau d'Eext, est composé de sept pierres prodigieuses qui reposent sur trente-deux autres, occupant ensemble un terrein de soixante-huit pieds. Les pierres d'en-haut ont treize pieds de long, neuf de large & près de cinq d'épaisseur; elles sont plates par en-bas, & leur direction est de l'Orient à l'Occident.

Pour revenir au caveau d'Eext, le *tumulus* de terre qui le couvre, a environ soixante-sept pieds de diametre, ce qui donne près de deux cens onze pieds de circonférence, & sa hauteur perpendiculaire est de huit pieds.

L'épaisseur des pierres qui composent le caveau est d'environ trois pieds; elles sont d'un grain sablonneux. L'Auteur prétend qu'elles végetent ou se forment naturellement par apposition dans ce Pays. Mais M. Vosmaër

avance dans une longue note que ces pierres ne se forment pas dans ce Pays-là même, & qu'elles y ont été amenées, soit par le déluge universel, soit par des inondations particulieres. Il appuie son sentiment sur la qualité & la nature du Pays, peu propre à produire des pierres de cette espece, lesquelles il désigne par le nom de Roc, *Saxum*, qui tient naturellement à des masses énormes formant des rochers entiers.

Dans les environs du caveau on a découvert quantité d'urnes remplies de cendres & d'ossemens. Il faut avoir la précaution d'ôter doucement la terre autour de ces urnes, & de les retirer peu-à-peu. Il semble que l'air extérieur leur rende par degrés leur dureté; mais si l'on veut les retirer tout-d'un-coup elles tombent en poussiere.

L'Auteur donne ensuite la figure & la description des haches, maillets, &c. de pierre trouvés dans ce caveau & aux environs; il les compare avec ceux qu'on a déterrés à Postdam, en Suede, en Poméranie, &c. & dont on trouve la description dans *Treveri Anastasis veteris Germani Germana-*

que fœmina ; dans *Keisleri Antiquit. Select. Septentr. & Celt.* dans *Netelblad Theses de variis sepeliendi modis apud Suitones*, &c ; dans *Schrickii Origin. Celt. & Belg.* & dans *Cluver. Introd. Geogr.*

Les urnes que l'on trouve près de ce tombeau sont toutes de différentes formes ; les unes ayant quatre anses, d'autres deux, d'autres n'en ayant point du tout. Il y en a de brunes, de jaunes, de grises, de blanchâtres, de rayées, d'unies, &c ; les plus grosses n'ont pas un demi-pied de haut.

Les *Lits de Huines* donnent lieu à des recherches qui terminent cette premiere Lettre.

Quelques Auteurs rapportent ces Ouvrages aux Huns, & croient que ce sont des tombeaux de ces Peuples qui vinrent de la Scythie & de la Tartarie sous *Attila* inonder l'Europe. Le nom de *Huns* semble avoir donné naissance à celui de *Huines* ; mais on peut détruire ce sentiment par un seul mot, c'est que ces tombeaux devroient être plus communs, puisque les Huns ont été par-tout.

Le mot de *Huine* peut aussi être cor-

rompu de celui d'*Heene*, qui dans l'ancienne Langue de ces Provinces signifie un corps mort : auquel cas *lit d'Heene* voudroit dire lit de mort. Ou il se peut encore qu'on ait lû *Huinen* pour *Huiden*, garder, conserver, & pour lors le nom de ces amas de pierres voudroit dire lit, où l'on conserve les ossemens.

Certains Auteurs, & entr'autres *Sligreuhorst* dans son *Histoire de Gueldre*, prétendent que ces tombeaux servoient en même-tems d'Autels, où l'on immoloit les Etrangers qui abordoient ces Provinces. Mais César & Tacite parlent trop bien de l'hospitalité qui y étoit établie, pour que l'on puisse croire qu'on y ait jamais connu une aussi horrible barbarie.

Hospites violare, dit le premier, *fas non putant : qui, quâque de causâ, ad eos venerint, ab injuria prohibent, sanctosque habent ; iis omnium domus patent, victusque communicatur.*

Ce ne fut pas les Germains, mais les Gaulois, qui, trompés par leurs Druides, crurent appaiser la Divinité, en faisant couler sur ses Autels le sang humain. Ils ne prenoient cependant pour victimes de leurs expia-

tions ni des Etrangers, ni des Citoyens libres, mais des prisonniers de guerre ou des criminels de leur propre Nation, ou des vieillards qui se vouoient librement & par enthousiasme à ces sortes de sacrifices.

Les Danois & les Normands immoloient tous les neuf ans à leurs Dieux 99 hommes, autant de chevaux, autant de chiens & autant de coqs ; & cet usage barbare ne fut aboli que sous le regne de Henri l'Oiseleur. C'est donc à ces Nations féroces qui ont pendant long-tems usurpé nos Provinces, & non aux Germains, qu'il faut attribuer ces abominables sacrifices, si jamais on en a fait ici sur ces lits de *Huines*, qui d'ailleurs par leur structure ne sont gueres propres à servir d'Autels.

Quelques-uns, & entr'autres *Cluver* dans son Livre *De tribus Rheni Alveis*, ont pris ces amas de pierres pour les Colomnes d'Hercule, qui, selon Tacite, se trouvent encore chez les Frisons, ou dans une Isle voisine de l'Océan ; & ce qui favorise cette opinion, c'est que du tems de Tacite, Hercule

étoit réveré dans ce Pays comme une Divinité.

D'autres les regardent comme des trophées érigés par les Romains en mémoire de quelques grandes victoires ; d'autres croient que ce sont des tombeaux de ces mêmes vainqueurs du Monde ; d'autres enfin les prennent pour des Cénotaphes vuides, élevés pour procurer aux ames de ceux qui n'avoient pas pû être enterrés, un passage aisé & prompt aux eaux du Styx.

M. *de Lier* penche pour un sentiment que jusqu'à présent personne n'avoit imaginé avant lui. Il remonte pour cet effet à la plus haute antiquité, & trouve qu'avant les Egyptiens, qui les premiers donnerent la figure humaine à leurs Divinités, les Chaldéens, par exemple, révéroient une pierre quarrée pour Vénus, & une pierre ronde pour Bel ou le Soleil ; que les Arabes figuroient la même Déesse aussi-bien que Mars par une pierre quarrée, & le Soleil par une pierre ronde terminée en pointe ; que les Epidaures adoroient deux meules comme leurs Dieux tutelaires,

ſous le nom de *Damia* & d'*Auſpecia* ; & que les Cretois & les Cypriotes faiſoient leur Dieu Mars d'une pierre noire que les Prêtres rouloient continuellement, pour empêcher l'herbe de croître, ſymbole très-ingénieux de la déſolation que cauſe la guerre. Dans les premiers tems où l'art n'avoit pas encore formé des figures, dit l'Auteur d'après de bonnes autorités, Mercure connu ſous le nom de *Her*, fut révéré ſous la forme d'un amas énorme de pierres rangées, liées enſemble & entaſſées les unes ſur les autres : ce qui reſſemble parfaitement à nos *Lits de Huines*. Il appuie ce ſentiment par le culte que les Romains rendoient aux Dieux Termes.

Cependant les oſſemens, les cendres & généralement tous les attributs des morts le déterminent naturellement pour l'opinion commune, qui regarde ces monumens comme des tombeaux des plus anciens Habitans du Pays. Cette conjecture eſt fondée ſur la ſimplicité gothique de ces tombeaux & ſur leur conformité avec ceux qu'on rencontre dans les Pays les plus reculés du

Nord, où les Romains n'ont jamais pénétré, & même dans le Meklembourg, où, selon *Rantzou*, de pareils amas de pierres sont appellés les *Cimetieres des Vandales*.

Il s'éleve néanmoins une difficulté contre ce sentiment. Tacite dit que les Germains méprisoient la pompe qu'on ne sauroit disputer à ces énormes monumens, quelque simple qu'en soit la structure, & que leurs tombeaux n'étoient que de simples gazons. M. Lier répond à cela qu'il faut faire de la différence entre les Germains du tems de Tacite & leurs ancêtres, que les Grecs appelloient Celtes, comme le remarque fort bien Grotius, dans ses *Antiquit. Reipubl. Batav.* lesquels Celtes étoient originairement des Scytes, selon Pline, Hornius, Schedius & Cluver. Entre les tems de Cesar & celui de Tacite seulement, on trouve déja beaucoup de différence dans le culte des anciens Germains. Selon Cesar ils ne connoissoient d'autres Divinités que celles qu'ils voyoient, sçavoir le Soleil, la Lune & le Feu : *Reliquos*, dit-il, *ne famâ quidem acceperunt*;

pendant que, selon Tacite, ils faisoient des offrandes à Mercure, à Hercule, à Mars, à Isis, & à d'autres.

LETTRE II.

Le premier objet de cette Lettre est la différence sensible que l'on remarque entre les tombeaux des Romains & ceux des Peuples du Nord, où les Romains n'ont jamais pénétré. Ces derniers ressemblent en tout au tombeau d'Eext & à ceux qu'on appelle *Lits de Huines*. Les urnes y sont renfermées par en-haut, par en-bas & de tous côtés entre des paremens de pierres.

D'ailleurs on trouve dans les tombeaux des Romains des urnes beaucoup plus grandes & d'une figure tout-à-fait différente des premieres, sans le moindre vestige de pierres, ni en-haut, ni en bas, ni aux côtés, & placées au milieu du *tumulus* ou monceau de terre. On sait encore que les Romains, après avoir jetté du sable & de la terre sur l'urne, se servoient au sacrifice de la formule : *Sit tibi terra levis*, qu'ils exprimoient même dans

leurs inscriptions par ces lettres : *S. T. T. L.* preuve certaine qu'ils étoient fort éloignés de charger les cendres de pierres, ni de les y renfermer. Les Romains avoient adopté cet usage des Grecs, chez qui l'on distinguoit la sépulture honorable d'un Héros par la légereté de la terre qui le couvroit d'avec celle des poltrons & des gens ignobles, dont on jettoit les corps dans un terrein ferme & compact.

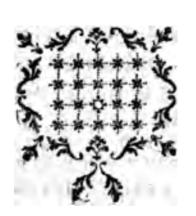
Quant aux monceaux de terre ou *tumuli*, ils étoient formés, selon Cambden, chez les Peuples du Nord, & vraisemblablement aussi chez les Germains, par les soldats qui étoient restés en vie après le combat ; ils remplissoient chacun leurs casques de terre & le versoient sur les tombeaux de leurs camarades tués. Cet usage étoit changé du tems de Tacite ; ils couvroient les tombeaux de simples gazons.

L'Auteur remarque d'après Arnkiel, au sujet de la position des tombeaux des Peuples du Nord, que ceux des gens du commun s'étendoient du Midi au Nord ; ceux des Rois, des grands

Capitaines & des autres perſonnes de diſtinction de l'Orient à l'Occident ; & de-là il conclut que le caveau en queſtion & la plus grande partie des amas de pierres qu'on trouve dans ces Provinces ont renfermé des perſonnes d'un rang ou d'un mérite diſtingué, qu'on appelloit communément des Géants.

L'Auteur paſſe aux uſtenciles trouvés dans le caveau, & diſſerte amplement ſur les lacrimatoires, les urnes, les lampes & ſur la noble ſimplicité avec laquelle les anciens Germains célébroient les funérailles.

Nous donnerons la ſuite de cet Extrait dans le Journal prochain.



ARTICLE VII.

WHETHER the British Government inclines more to absolute Monarchy, or to a Republic (*a*),

« LE Gouvernement Britannique pan» che-t-il davantage vers la Mo» narchie absolue ou vers la Répu» blique ?

C'EST un violent préjugé contre presque tous les Arts & toutes les Sciences, qu'un homme sage, quelque confiance qu'il ait dans ses principes, n'ose prophétiser aucun évenement, ni prédire les conséquences éloignées des choses. Il n'y a point de Médecin qui se hazarde à prononcer sur l'état où se trouvera son malade dans quinze jours ou un mois ; & un Politique osera bien moins encore prédire quelle sera la situation des affaires publiques dans quelques années. Harrington

(*a*) Traduit des *Essais & Traités sur différens sujets*, par M. *Hume*.

rington (a) se croyoit si sûr de ce principe général : *la balance du pouvoir dépend de celle de la propriété*, qu'il ne craignit point d'affirmer qu'il étoit impossible de rétablir jamais la Monarchie en Angleterre. Mais son ouvrage avoit à peine été publié que Charles II. remonta sur le Trône, & nous avons vû depuis la Monarchie se soutenir sur le même pied qu'elle étoit auparavant. Malgré l'exemple malheureux d'Harrington, j'oserai examiner cette question importante : *Le Gouvernement Britannique penche-t-il davantage vers la Monarchie absolue ou vers la Répu-*

(a) Jacques Harrington, l'un des premiers Ecrivains qui ayent traité en Philosophes des principes du Gouvernement Politique. Il est célebre par son *Oceana*, qui est un modele de République, où il prétend fixer le plus haut point de liberté, où la constitution d'un Etat puisse être portée. M. de Montesquieu a dit de lui, qu'*il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue, & qu'il a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Bysance devant les yeux.* Esprit des Loix, *Liv.* 11, *ch.* 6. Harrington fut attaché à Charles premier ; ce fut après la mort de ce Prince, qu'il composa son *Oceana*, où il établit le principe que M. Hume attaque dans ce passage.

blique, & auquel de ces deux Gouvernemens est-il probable qu'il ira se terminer? Comme il n'y a aucune raison apparente de craindre une révolution subite, j'éviterai du moins la honte de voir mes conjectures détruites par l'événement.

Ceux qui prétendent que la balance de notre Gouvernement incline vers la Monarchie absolue, peuvent appuyer leur opinion par les raisons suivantes. On ne sauroit nier que la propriété n'ait une grande influence sur le pouvoir ; cependant cette maxime générale, *que la balance de l'un dépend de celle de l'autre*, ne doit être reçue qu'avec plusieurs modifications. Il est évident qu'une propriété dans une seule main suffira pour contrebalancer une propriété plus considérable, mais dispersée dans plusieurs mains ; non-seulement parce qu'il est difficile de faire concourir plusieurs personnes aux mêmes vûes & au même plan, mais encore parce que la propriété, quand elle est réunie, produit une plus grande dépendance que la même propriété quand elle est divisée. Cent personnes qui auront 100 livres de rente, consomme-

ront tout leur revenu, & personne ne s'en trouvera mieux, excepté leurs Domestiques ou leurs Ouvriers, qui regarderont avec raison leur profit comme le produit de leur travail. Mais un homme qui jouit de cent mille livres par an, peut sans beaucoup de générosité, & avec un peu d'adresse, s'attacher un grand nombre de personnes par des bienfaits, & un plus grand nombre encore par des espérances. Nous pouvons observer que dans les gouvernemens libres, tout Sujet dont les richesses ont été exhorbitantes a toujours excité la jalousie, quoique ses richesses n'eussent aucune proportion avec celles de l'Etat. La fortune de Crassus, autant que je peux m'en ressouvenir, ne montoit qu'à (*a*) seize cens mille livres sterlings; nous savons cependant qu'avec un génie fort ordinaire, il trouva dans ses richesses seules assez de ressources pour contrebalancer, pen-

(*a*) Ou 36 millions de notre monnoie. Comme l'intérêt de l'argent étoit plus haut à Rome qu'en Angleterre & même qu'en France, cette somme pouvoit rapporter un peu plus de deux millions par an.

dant sa vie, le pouvoir de Pompée & celui même de César, qui devint peu de tems après le maître du Monde. L'opulence des Medicis les rendit les maîtres de Florence, quoique probablement toutes leurs richesses fussent très-peu de chose, étant comparées à la propriété réunie de cette opulente République.

Ces considérations doivent nous donner une idée magnifique de l'esprit public & de l'amour de la liberté qui regne dans la Grande-Bretagne; puisque nous avons pû maintenir la liberté de notre constitution, pendant tant de siecles, contre des Souverains, qui, outre la puissance, la dignité & la majesté de la Couronne, ont toujours possedé une propriété beaucoup plus considérable qu'aucun Sujet n'en a jamais possedé dans quelque République que ce soit. Mais on peut craindre que cet esprit public, quelque ardent qu'il puisse être, ne soit pas assez fort pour se soutenir toujours contre cette propriété immense dont jouissent nos Rois, & qui s'accroît de jour en jour. D'après un calcul modéré, il y a près de trois millions sterlings à la disposition

du Roi, la liste civile monte à près d'un million, la collection de toutes les taxes compose un second million, & les emplois civils, militaires & ecclésiastiques produisent au-delà du troisieme million, somme prodigieuse qui excede certainement le tiers de tout le revenu & le travail du Royaume. Si nous ajoutons à cette propriété exhorbitante l'accroissement du luxe parmi nous, notre penchant à la corruption, le pouvoir considérable & les prérogatives annexées à la Couronne, & le commandement de toutes les forces militaires, il n'y a personne qui ne doive désespérer de voir notre liberté se soutenir encore long-tems, sans des efforts extraordinaires, contre tous ces désavantages.

D'un autre côté, ceux qui soutiennent que le penchant de notre Gouvernement le porte vers la République, ne manquent pas de raisonnemens très-spécieux pour établir leur sentiment. On peut dire que, quoique cette immense propriété qui est attachée à la Couronne soit jointe à la qualité de premier Magistrat, & à plusieurs autres prérogatives fixées par la

Loi, ce qui devroit naturellement augmenter l'influence du Souverain, elle en devient par-là même moins dangereuse à la liberté. Si l'Angleterre étoit une République, & qu'un Citoyen y possédât le tiers ou même la dixieme partie du revenu de la Couronne, il exciteroit avec raison la jalousie, parce qu'il auroit nécessairement une grande autorité dans le Gouvernement : & une autorité irréguliere qui n'est point confirmée par la Loi est toujours plus dangereuse qu'une autorité plus étendue dérivée de la Loi même. Un homme (*a*) qui possede un pouvoir usurpé ne met point de bornes à ses prétentions : il n'y a ni honneurs, ni puissance que ses Partisans ne puissent espérer pour lui. Ses ennemis provoquent à la fois son ambition & ses craintes par la violence de l'opposition ; & la fermentation excitée dans le Gouvernement réunit au même point toutes les humeurs corrompues de l'Etat. Au contraire, l'autorité

(*a*) *On ne monte jamais si haut que quand on ne sait pas où l'on va*, dit Cromwell au Président de Bellievre. *Mém. de Retz.*

légale; quelque grande qu'elle soit, a toujours des limites qui bornent les espérances & les prétentions de celui qui en est revêtu : les Loix ont pourvû d'avance aux abus qu'on pourroit faire du pouvoir qu'elles confient. Ce Magistrat suprême a beaucoup à craindre & peu à espérer de ses usurpations ; & comme son autorité légitime ne trouve point d'opposition, il n'a qu'une foible tentation & peu d'occasions de l'étendre plus loin. Il arrive d'ailleurs à l'égard des projets & des plans ambitieux, ce qu'on a observé à l'égard des Sectes de Philosophie & de Religion. Une nouvelle Secte excite une si violente fermentation, elle est attaquée & défendue avec tant de véhémence, qu'elle se répand toujours plus loin, & multiplie ses Partisans avec plus de rapidité qu'aucune opinion déja établie & consacrée par le sceau du tems & de la Loi. Telle est la nature de la nouveauté, que lorsqu'une chose plaît, elle devient doublement agréable si elle est nouvelle ; mais lorsqu'elle déplaît, elle déplaît doublement par sa nouveauté même. D'ailleurs la fureur des ennemis est dans plusieurs occa-

ſions auſſi favorable aux projets d'un ambitieux que le zele de ſes Partiſans.

On peut ajouter encore que, quoique les hommes ſoient en général gouvernés par l'intérêt, cependant l'intérêt même & toutes les choſes humaines ſont gouvernées par l'opinion. Or les progrès de la Philoſophie & de l'eſprit de liberté ont produit un changement très-prompt & très-ſenſible dans les opinions des hommes depuis cinquante ans. Un grand nombre d'hommes penſans ſe ſont détachés dans cette Iſle de tout culte ſuperſtitieux pour les noms & pour l'autorité; le Clergé a perdu la plus grande partie de ſon crédit; ſes prétentions exceſſives ont été tournées en ridicule; à peine la Religion même a-t-elle conſervé quelques droits ſur les eſprits. Le nom ſeul de Roi inſpire peu de reſpect aux Anglois; & ſi on leur parloit de leur Souverain comme du Vicegerent de Dieu ſur la terre, ils ne feroient qu'en rire. Quoique la Couronne, par le ſecours de ſon immenſe revenu, puiſſe, dans les tems de paix, appuyer ſon autorité ſur l'influence &

l'intérêt particulier ; cependant, le moindre choc venant à briser & à anéantir ces intérêts particuliers, la puissance Royale se détruiroit d'elle-même, si elle n'étoit plus soutenue par les opinions & les principes établis. Si les hommes s'étoient trouvés à la révolution dans les mêmes dispositions où ils sont aujourd'hui, la Monarchie auroit couru grand risque de se perdre pour jamais dans notre Isle.

S'il m'est permis de mêler mon sentiment au milieu de ces raisonnemens divers, j'oserai affirmer que les revenus immenses de la Couronne doivent accroître le pouvoir du Monarque, à moins qu'il n'arrive quelque convulsion extraordinaire ; mais en même-tems j'avoue que les progrès de cet accroissement sont très-lents & presque insensibles. La balance a penché longtems & avec assez de rapidité vers le Gouvernement populaire, mais elle me paroît commencer à incliner à la Monarchie.

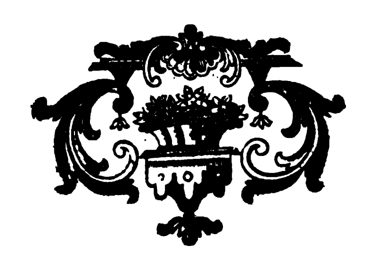
On sait assez que tout Gouvernement doit avoir un terme, & que la mort est inévitable pour les corps po-

litiques comme pour les corps animés. Mais comme il peut y avoir un genre de mort préférable à un autre, il est permis d'examiner s'il est plus avantageux à la Constitution Britannique de se perdre dans le Gouvernement populaire ou dans la Monarchie absolue. Ici je déclarerai franchement que, quoique la liberté soit infiniment préférable à l'esclavage dans presque tous les cas, cependant j'aimerois mieux voir un Monarque qu'une République dans cette Isle. Considérons en effet quelle sorte de République pourroit se former des ruines de notre Gouvernement. Il n'est pas question ici de ces belles Républiques imaginaires, dont un homme peut concevoir le plan dans son cabinet; il n'est pas douteux qu'il ne puisse y avoir un Gouvernement populaire plus parfait qu'aucune Monarchie absolue, & même que notre Constitution présente. Mais quelle raison avons-nous d'espérer qu'un semblable Gouvernement s'établisse en Angleterre, après la dissolution de notre Monarchie? Si un seul homme avoit acquis assez de pouvoir pour mettre en pieces notre Constitution, & la ré-

tablir de nouveau, il feroit réellement un Monarque abſolu; & nous avons déja un exemple de cette eſpece, ſuffiſant pour nous convaincre que cet homme ne réſigneroit point ſon pouvoir, & n'établiroit jamais un Gouvernement libre. Les choſes feroient donc abandonnées à leur pente & à leurs opérations naturelles; & la Chambre des Communes devroit être l'unique Corps légiſlatif dans un ſemblable Gouvernement populaire. Or les inconvéniens qui réſulteroient de cette ſituation des affaires, ſe préſentent par milliers. Si la Chambre des Communes, dans un pareil cas, ſe diſſout d'elle-même, ce qu'il ne faut pas attendre, chaque Election fera naître une guerre civile: ſi elle garde ſon pouvoir, nous ſubirons toute la tyrannie d'une faction ſubdiviſée en d'autres factions. Comme un Gouvernement auſſi violent ne pourroit pas ſubſiſter long-tems, nous ne trouverions, après une longue ſuite de troubles & de guerres civiles, le repos, que dans la Monarchie abſolue, qu'il auroit été plus heureux pour nous d'avoir établie paiſiblement dès le commence-

ment. La Monarchie eſt donc la mort la plus douce, la véritable *euthanaſia* de la Conſtitution Britannique.

Si nous avons donc des raiſons d'être plus jaloux de la Monarchie, parce que le danger eſt plus imminent, nous avons auſſi des raiſons d'être plus jaloux du Gouvernement populaire, parce que le danger eſt plus terrible. Cette réflexion pourroit nous engager à mettre plus de modération dans nos controverſes politiques.



ARTICLE VIII.

INFORME de la Imperial Ciudad de Toledo, &c.

« RECHERCHES de la Ville Impériale de Toledo, *&c.*

Troisieme & dernier Extrait.

DES MESURES ET DES POIDS DES SOLIDES ET DES LIQUIDES.

LA partie de l'Ouvrage du P. Burriel que nous allons faire connoître, n'est pas susceptible d'extrait. Les points qu'il y discute, très-intéressans sans doute pour les Espagnols, ne le seroient gueres pour la plûpart de nos lecteurs; si ce n'est par la netteté, la profondeur & la précision avec lesquelles le sçavant Auteur les a discutées. C'est pourquoi, nous bornant à donner le résultat de ses recherches, nous n'entrerons point dans l'exposition de leur détail : exposition dans laquelle nous ne pourrions d'ailleurs

nous engager avec succès, qu'en les traduisant d'un bout à l'autre.

Les mesures que les Espagnols employoient dans le commerce des solides & des liquides, se ressentirent si fort du séjour que les Arabes firent en Espagne, que ceux-ci y introduisirent insensiblement celles qui leur étoient propres. Il est à présumer qu'elles y étoient déja d'un usage trop général, lorsque Alphonse X. porta la fameuse Déclaration, dont nous avons tant parlé, & qui avoit pour objet d'établir l'uniformité dans les poids & les mesures de sa Monarchie. Ce grand Législateur, qui dans tout le reste parut avoir à cœur le rétablissement des mesures des Romains, ne trouva point à propos de réformer celles que ses Sujets avoient empruntées des Arabes, & se contenta de porter à leur égard les dispositifs les plus sensés, pour faire regner la bonne foi dans le Commerce de ses Vassaux.

Quoique les mesures des Arabes se fussent déja introduites en Espagne, lorsque Tolede étoit encore au pouvoir des Mahométans, il est certain que cette Ville ne contribua pas peu à en fixer l'usage; parce que les ayant

adoptées elle-même pendant cet intervalle, elle les conserva encore, lorsqu'après sa délivrance, elle fut la principale échelle du Commerce que faisoient réciproquement les Chrétiens & les Infideles. Mais il ne fut point également en son pouvoir de les garantir des altérations qu'elles essuyerent. Ces altérations provinrent même en partie du coup que porterent aux droits de Tolede quelques Villes de la Castille, poussées par la dangereuse vanité de n'être plus dans la dépendance de cette Métropole. Parmi ces Villes, *Torijos* fut une des plus ardentes à anéantir la subordination ; elle y réussit enfin avant le regne de Jean II. après de vives & scandaleuses contestations. *Torijos*, fiere de l'indépendance qu'elle avoit obtenue, se fit des mesures particulieres, moins peut-être pour effacer les traces de son ancienne dépendance, que pour braver encore davantage Tolede, qu'elle ne croyoit pas avoir assez mortifiée par son triomphe. A cette cause de l'altération des mesures, s'en joignit dans la suite une autre également dangereuse ; c'est l'accise introduite en Espagne, sous le regne de Philippe II.

Il étoit naturel que le vendeur, obligé par cet impôt, de payer un certain droit en argent, cherchât à s'en dédommager, en diminuant les mesures, & singulierement les petites, dont il faisoit un usage plus fréquent.

Les conséquences que tire le Pere Burriel de ses considérations sur les mesures des liquides, sont; 1°. que les mesures du vin de Tolede n'ont point souffert d'autre altération que celle que l'accise devoit produire; 2°. que les mesures du vin au-dessous du *quartillo*, (a) sont égales à celles de l'huile, quoique ces deux liquides soyent de différente gravité spécifique; 3°. que cette égalité est conforme à une Déclaration de Jean II. 4°. que le miel doit être vendu au poids, & non pas par mesures; 5°. que les mesures du lait sont d'un quart plus grandes que celles du vin & de l'huile.

Les raisons qui engagerent Alphonse X. à laisser subsister les mesures des

(a) Le *Quartillo*, avant l'accise, contenoit dix-sept onces de l'eau du Tage; il contient quelque chose de moins, depuis l'établissement de cet impôt.

Arabes, ne l'arrêterent point lorſqu'il fut queſtion de ſtatuer ſur les poids. Le rapport intime qu'ils ont avec les monnoies, lui fit préférer les poids Romains; & il voulut à cet effet que le marc de *Cologne* de huit onces fût la demi-livre. Il eſt évident que les onces des poids Eſpagnols ne pouvoient pas être les mêmes que celles des poids Romains, à moins que ces dernieres ne fuſſent les mêmes que celles du marc de Cologne. Or, cette identité démontrée par pluſieurs Auteurs Eſpagnols, (*a*) fut confirmée ſous Philippe II. par le *divin Valles*, ſon premier Médecin, dans un Ouvrage qu'il compoſa exprès, pour bannir de la Pharmacie les poids qu'y avoient introduits Nicolas de Salerne, & quelqu'autres Docteurs de la même Ecole. (*b*)

(*a*) *Mariana*, Cap. 3 & 8. *Villalpando*, Part. 2, Liv. 2, Chap. 35. *Alcazar*, Propoſ. 18 & 19.

(*b*) L'Ouvrage de Valles eſt intitulé : *Tratado de las aguas deſtiladas*, &c. Il eſt fort rare aujourd'hui. On en trouve un Extrait dans l'Ouvrage de Don *Garcia Caballero*, que nous avons cité dans le Journal du mois de Décembre 1760.

Après toutes ces réflexions, le Pere Burriel donne les moyens-pratiques qu'il croit les plus efficaces pour établir & aſſurer en Eſpagne l'uniformité entre les poids & les meſures. Il trouveroit à propos que le Conſeil de Caſtille, ayant égard aux recherches expoſées dans la repréſentation de la Ville de Tolede, abolît dans les poids & les meſures toute dénomination particuliere, & appellât poids & meſures Eſpagnoles, ceux qu'il croiroit devoir fixer comme étant les plus conformes aux Loix de la Monarchie Eſpagnole. L'Auteur entre encore à cette occaſion dans de grands détails, qui font bien voir que s'il a profondément médité cette matiere, comme Hiſtorien, il a ſçu auſſi faire valoir les motifs politiques les plus ſages & les plus importans. Il ne lui eſt échappé aucune des ruſes que la mauvaiſe foi peut mettre en uſage, pour éluder les diſpoſitifs les mieux réfléchis; il a tout prévu, tout prévenu : il ne manque que de voir tout exécuté.

Finiſſons enfin les extraits d'un Ouvrage ſur lequel nous nous ſommes peut-être trop appeſantis. Nous n'avons

parlé jusqu'ici que des recherches & de leur objet, il est tems maintenant de dire un mot de la façon dont elles sont présentées. Si la matiere est seche par elle-même, le Pere Burriel y a sçu répandre tous les agrémens dont elle étoit susceptible. Les branches presque infinies qu'elle embrasse, sont traitées avec méthode, liées ensemble par des transitions fines & délicates, & parsemées de judicieuses réflections, qui donnent de l'Auteur l'idée d'un homme très-versé dans l'Histoire de sa Nation, d'un profond Jurisconsulte, & d'un esprit accoutumé à démêler les vrais principes d'une sage administration. En deux mots, tous les sens que l'homme employe à la lecture d'un livre, sont flattés dans celle de l'*Informe*; le style en est clair, doux, pur & élégant, & la partie typographique de l'Ouvrage offre un chef-d'œuvre de l'art quant à la correction, la beauté du papier, du caractere, & la régularité du format, qui est un point assez négligé en Espagne.

ARTICLE IX.

DESS Herrn Jacobs Serenius, *&c.*

ou

« TÉMOIGNAGES des Payens & de » Joseph en faveur de J.C. recueillis » pour la confirmation du Christia- » nisme, par M. *Jacques Serenius*, » Prevôt & Pasteur à Ykoping, & » Membre de la Société Royale de » Londres : Ouvrage traduit du » Suédois en Allemand. A Gottin- » gue, chez *Kubler*, 1759, *in*-8°. » pag. 178.

TEL est l'empire de la vérité ; qu'elle force souvent l'erreur même à lui devenir favorable. En matiere de faits, il en est de deux sortes contre lesquels la mauvaise foi ne réclame presque jamais : les faits si manifestes & consacrés par une croyance si générale, que l'on ne peut les heurter de front sans deshonorer sa raison, & sans perdre toute autorité sur l'opinion publique ; & les faits

peu importans, qu'il semble indifférent d'avouer à son ennemi, parce qu'ils ne paroissent pas capables de faire poids dans la balance. Dans la premiere classe de faits, il en est de si décisifs contre la cause que l'erreur veut défendre, qu'elle est réduite à les dépouiller des circonstances qui portent avec elles la conviction. Tel fut le procédé des Auteurs Payens à l'égard de la Religion, lorsque la Religion combattit contre le Paganisme pour l'Empire du Monde. La plûpart de ces Auteurs ayant fait aux Chrétiens des aveux, qui, suivant leur maniere d'envisager les objets, ne leur paroissoient d'aucune importance, ont fourni par-là aux Chrétiens des armes auxquelles l'incrédulité n'a rien de solide à opposer. La critique, la saine critique sait quelles conséquences il est permis de tirer des témoignages rendus par des hommes adroits & interessés par toutes sortes de raisons à ne donner aucune prise à leurs Adversaires; & si l'on considere que les Peres n'ont rien donné aux ennemis de la Religion, tandis que ces ennemis leur cédoient beaucoup, on sera contraint

d'avouer, qu'il n'y a que des hommes aveugles ou insensés qui puissent résister à la vérité qui brille dans toutes les parties du systême de la Religion Chrétienne.

M. Serenius a divisé en quatre Parties son Recueil des témoignages des Payens en faveur de la Religion. La premiere renferme les témoignages des Philosophes du Paganisme concernant la personne de J. C. La seconde est destinée aux écrits dans lesquels ils se sont particulierement proposé d'attaquer le Christianisme & son divin Auteur. La troisieme traite de la validité du témoignage rendu sur la personne de J. C. par l'Historien Josephe. Dans la quatrieme sont déduites les conséquences qui résultent pour le Christianisme des vérités établies dans les trois premieres. Nous ne nous étendrons gueres dans cet Extrait que sur les témoignages des Philosophes Payens.

SECT. I. La révolution religieuse qui a changé la face du monde a dû nécessairement être préparée & produite par des évenemens extraordinaires. Il seroit avantageux pour la foi que le tems eût conservé les écrits

des Juifs & des Payens dans lesquels ces événemens étoient conservés. Les *Annales de l'Empire Romain* au premier siecle de l'Ere Chrétienne, & sur-tout les *Actes de Pilate* auroient sans doute fourni à la Religion des titres authentiques & incontestables. Il est certain que ces Actes ont existé. L'usage où étoient les Gouverneurs des Provinces d'envoyer exactement à Rome le détail de leur administration, formeroit là-dessus un préjugé bien puissant quand on n'auroit pas des preuves directes de cette vérité. S. Justin, Martyr, cite ces Actes, & ne craint point d'en faire sentir l'autorité à un Empereur qui vivoit plus d'un siecle après la mort de J. C. Nous remarquerons en passant que sur les faits qu'ont avancés les premiers Chrétiens, ils en ont toujours appellé au témoignage même de leurs Ennemis. Il n'y a que la vérité qui donne une pareille assurance. Ce furent, suivant les apparences, les Actes de Pilate qui firent naître à Tibere l'idée de mettre J. C. au rang des Dieux, apothéose conforme aux usages des Grecs & des Romains. Mais le Sénat, malgré l'aveugle soumission

avec laquelle il déferoit à la volonté de ce Prince étonné lui-même de la basse servitude de ce Corps, ne lui adhéra point en cette occasion, sans doute pour des raisons politiques, contraires à celles que pouvoit avoir Tibere. Il est étonnant, comme le remarque M. Serenius, que des Savans ayent attaqué cette Tradition comme suspecte. Le témoignage de Tertullien, Ecrivain si généralement estimé, suffit pour l'autoriser, & sur-tout si l'on fait attention aux circonstances dans lesquelles il a assuré ce fait. Le silence des Ecrivains Payens sur le projet de Tibere n'est pas capable de détruire le témoignage positif de ce Pere de l'Eglise. Ils ont pû supprimer dans cette occasion, suivant leur méthode ordinaire, un fait avantageux au Christianisme, ou s'attacher à donner à ce fait un tour contraire à la vérité, comme a fait Dion Chrysostome, à l'égard de la pluie que les prieres des Chrétiens procurerent à l'Armée de Marc-Aurele : ce Sophiste attribue ce prodige aux enchantemens d'un Egyptien, quoique l'Empereur lui-même avoue, dans une Lettre au Sénat, qu'il en a été redevable

vable aux Chrétiens. Les Défenseurs de la Foi, en s'appuyant sur des faussetés avérées, auroient fait eux-mêmes plusde tort à leur cause que tous les efforts de leurs Adversaires ; au lieu que les Auteurs Payens, en passant sous silence ou en dégradant des vérités avantageuses au Christianisme, combattoient pour leurs autels, & tâchoient d'éluder ou d'affoiblir les coups de leurs ennemis. Ainsi les Peres sont d'autant plus dignes d'être crûs dans les points où les Payens se taisent, qu'ils avoient un grand intérêt à ne point s'appuyer sur des évenemens singuliers, s'ils étoient faux, & que ceux-ci avoient un grand intérêt à ne pas en faire mention, s'ils étoient vrais.

Le profond & judicieux Tacite ne connut point les Chrétiens. Cet Historien parle de J. C. comme d'un malfaiteur justement condamné au supplice de la croix, & traite sa doctrine de superstition détestable. Les ennemis mêmes du Christianisme n'oseroient désavouer à cet égard son ignorance ou sa mauvaise foi. Ils savent que la doctrine de J. C. réduite en pratique forme les mœurs les plus pures, & suppose autant de

ſainteté que de lumieres dans ſon Inſtituteur. Pline, contemporain & ami de Tacite, nous a laiſſé une idée bien différente de ces mêmes Chrétiens, dont il étoit chargé d'obſerver la conduite & les mœurs. Auſſi peu intéreſſé que Tacite à en parler avantageuſement, & plus à portée que lui de les connoître, il eſt évident que ſon témoignage doit l'emporter ici ſur celui du *Prince des Hiſtoriens Latins*.

Plutarque raconte la célebre apparition ſur la mort du grand Pan, & les conſeils tenus à ce ſujet. Ce conte, aujourd'hui généralement abandonné des Critiques, parut à M. Huet aſſez bien fondé pour figurer dans ſa *Démonſtration Evangelique* à côté des preuves les plus convaincantes. M. Serenius ne le croit point aſſez ſolide pour ſervir d'appui à la Religion. La Prophétie ſuivant laquelle un Héros ſorti de l'Orient devoit ſubjuguer le monde, eſt indiquée par Suétone, & appliquée par cet Auteur à l'Empereur Veſpaſien. Macrobe rapporte le maſſacre des Innocens, ſans expoſer la raiſon pour laquelle Hérode ſe porta à une action auſſi barbare. C'eſt-à-dire, que les Ecri-

vains Payens, agités du même esprit que le reste du monde idolâtre, s'ils n'occupoient pas toujours leur plume à noircir les Chrétiens, ils l'employoient du moins à peindre sous un faux jour les objets favorables à l'établissement du Christianisme. Ammian Marcellin est le seul à qui la candeur ait permis de prendre à cet égard un caractere d'impartialité. C'est de lui que nous apprenons la tentative inutile de Julien pour relever le temple de Jerusalem. Il a décrit, comme témoin oculaire, les prodiges qui démontrerent la divinité de la Prophétie qui avoit annoncé sa destruction éternelle. Qu'en est-il arrivé ? C'est qu'ayant écrit un événement glorieux pour la Foi, il a été soupçonné par des hommes qui ne pouvoient résister au poids de son témoignage, d'en avoir embrassé la cause & d'en avoir fait profession. Son attachement inviolable à Julien prouve assez le contraire, quoique tout ce qu'il dit au sujet de l'établissement du temple, prouve très-bien que la gloire de l'Empereur lui étoit moins chere que la vérité. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur cet événement, examiné

à fonds dans la Dissertation connue du célebre M. Warburthon.

Quand on considere tous ces témoignages réunis, & que l'on réfléchit sur l'impression qui doit naturellement en résulter, il est impossible de comprendre comment tant d'hommes éclairés & subtils peuvent être aussi prévenus, aussi aveugles, aussi injustes qu'ils le sont, envers tout ce qui concerne la Religion. Le Philosophe Chrétien ne sauroit voir sans indignation jusqu'à quel point les incrédules de nos jours ont poussé l'audace; nous dirions presque la phrénésie. Ils traitent la Foi chrétienne avec moins de ménagement que ne le firent les Payens mêmes. Il est assez singulier que, pour anéantir les faits qui attestent la divinité de la Religion, ils prétendent forger des traits plus redoutables que ceux dont la philosophie, l'intérêt & les passions s'armerent inutilement pour les détruire. Qu'ils répandent des ombres sur des vérités dont le cours de dix-sept siecles a pu éteindre quelques rayons, il n'en restera pas moins cette vérité incontestable, & qui suppose toutes les autres; c'est que malgré les

préjugés, les persécutions mêmes, & tous les moyens de destruction, dont on s'est avisé, l'Univers entier a, par sa croyance fondée incontestablement sur le rapport des sens, imprimé un caractere d'authenticité aux faits sur lesquels ils osent aujourd'hui élever des doutes. Mais pour montrer la foiblesse de leur prétendue Philosophie, examinons la plus spécieuse des objections qu'ils opposent à nos preuves.

Pourquoi, disent-ils, les miracles du Sauveur n'ont-ils pas fait plus de bruit dans l'Empire Romain? Pourquoi un Peuple, avide de nouveauté, n'y a-t-il pas fait plus d'attention, & pourquoi les Historiens n'ont-ils daigné en tenir aucun compte? L'orgueil démesuré des Romains donnera au vrai Philosophe la solution de ce problême. Du faîte de la gloire & de la puissance, ce Peuple fier regardoit toutes les autres Nations, & principalement les Juifs avec un mépris souverain. Une Ville qui prenoit les titres de *Cité éternelle*, de *Reine du Monde*, de *Capitale* & de *Maîtresse de l'Univers*, de *Déesse de la Terre*, de *Puissance incomparable*, &c. Cette Ville auroit cru

s'avilir, si elle avoit prêté l'oreille aux nouvelles de la Palestine. Les Juifs, confondus alors avec les Chrétiens, étoient également désignés par les titres de *Nation pleine de scélératesse*, de *Race abhorrée de la Divinité*, comme les appellent Seneque, Pline l'Ancien & Tacite. Et comment un Historien célebre, ou aspirant à la célébrité, auroit-il osé rapporter des prodiges arrivés dans la Judée ? Tout ce qu'on en disoit, n'étoit à leurs yeux que songes & qu'impostures, comme il paroît par ce trait de Juvenal :

Qualiacumque voles, Judæi somnia vendunt.

La Politique avoit encore beaucoup de part dans ce procédé. Les mêmes raisons qui avoient engagé Pilate à condamner Jesus-Christ, animerent le reste du monde contre ses Disciples. D'ailleurs, dans leurs Livres il étoit question de Roi & de Royaume : l'ancienne Prophétie, renouvellée dans l'Orient, annonçoit un Conquérant à l'Univers. Le sens spirituel que les Chrétiens donnoient à ces termes, ne rendoit point le calme à des ames ambitieuses, inquietes & libres : cela est

ſi vrai, que les mouvemens ſéditieux qui furent alors excités dans la Judée, troublerent la tranquillité de Néron, & que Veſpaſien, tournant ſur lui-même l'interprétation de l'Oracle, profita de ces circonſtances pour s'affermir ſur le trône. Beaucoup d'innocens furent les victimes de ces inquiétudes; & Adrien, pour s'en délivrer tout-à-fait, détruiſit Jéruſalem de fond en comble. C'étoit donc une affaire d'État dans le Palais des Céſars, de détruire tout ce qui pouvoit avoir trait à la Prophétie Orientale, & d'anéantir juſqu'à la mémoire de ce qui en auroit fourni l'explication ou l'accompliſſement, aux dépens de la puiſſance Romaine & du culte idolâtre.

Il faut encore conſidérer que la plûpart des Ecrits des Payens s'étant perdus dans la nuit, où tout doit à la fin tomber, excepté la vérité, il ne nous reſte que des fragmens de leurs témoignages concernant la Religion chrétienne. On a accuſé, il eſt vrai, les Chrétiens eux-mêmes de les avoir ſupprimés, mais ſans preuve. Il eſt certain au contraire que les Ecrits favorables au Chriſtianiſme furent proſcrits par

ses ennemis. Dioclétien fit brûler tous les Livres chrétiens qu'il put ramasser, & il enveloppa dans la même condamnation des Livres payens, dont les Chrétiens auroient pû tirer quelque avantage, tels que les Traités de Ciceron sur la Divination & sur la Nature des Dieux. Les Chrétiens avoient au contraire intérêt à conserver les Ecrits de leurs adversaires, puisque les Apologistes de la Foi triompherent dans cette dispute, qui avoit pour Juge l'Univers. Quelques-uns même des Peres ont inséré dans leurs Ouvrages quelques fragmens des Ecrits, dont l'objet étoit de combattre la Religion chrétienne. Origene analyse les objections de Celse, sans les affoiblir. S. Cyrille rapporte souvent les paroles mêmes de Julien. Eusebe nous a transmis des lambeaux de Porphyre, *&c.*

Un des plus précieux fragmens des Auteurs ennemis de la Foi, c'est celui où Phlegon, en traitant légerement des affaires des Juifs, paroît tout-à-fait exempt des préjugés que l'on pourroit attribuer à un Juif d'origine. Cet Ecrivain parle d'une éclypse de soleil & d'un tremblement de terre, dont les

dates sont parfaitement d'accord avec le tems de la mort de Jésus-Christ. Phlegon regarde d'ailleurs Jesus-Christ comme un vrai Prophete ; & la faveur dont il jouissoit auprès de l'Empereur, donne lieu de croire que ce fut lui qui inspira à ce Prince la modération avec laquelle il traita les Chrétiens. La preuve tirée de l'éclypse indiquée par Plegon acquiert un nouveau degré de force, si on la confronte avec le témoignage des Annales de la Chine. Un Missionnaire François, appellé *Adrien Greslon*, qui resta à la Chine depuis l'an 1651 jusqu'à l'an 1659, rapporte des choses singulieres sur cette éclypse, dans un Ouvrage imprimé à Paris en 1671, où il rend compte de sa mission. Il invite, de la part des Missionnaires Chinois, les Mathématiciens de l'Europe à vérifier si dans l'année trente-deuxieme de la vie de Jesus-Christ au mois d'Avril, qui correspondoit, dans la même année, à la troisieme Lune chinoise, il étoit arrivé une éclypse solaire, & si cette éclypse devoit naturellement arriver. Les Missionnaires demandoient à être éclaircis sur ce point ; parce que, dans cette

année, il y avoit eu à la Chine une éclypſe ſolaire contre le cours naturel des corps céleſtes, & ſi extraordinaire, que l'Empereur Cham-Vu-Ti ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe. Les Chinois ont coutume de donner le titre de *Saints* à leurs Empereurs : ils appellent, par exemple, leurs Edits *Chim-Cy*, *ſainte Volonté*, *ſaint Commandement*. Quand ils veulent parler de la naiſſance de leur Souverain, ils diſent *Chim-Fan*, *Jour de la ſainte Naiſſance*. L'Empereur, dont nous venons de parler, après avoir vu cette éclypſe ſinguliere, renonça au titre de *Saint*, & avoua qu'il ne lui étoit pas dû. Cette éclypſe ſe rapportant à celle qui arriva à la mort de Jeſus-Chriſt, parut aux Miſſionnaires un moyen très-puiſſant pour convaincre les Chinois.

SECT. II. Cette Section eſt deſtinée à parcourir les Ouvrages dans leſquels les Payens ſe ſont propoſé d'attaquer le Chriſtianiſme & ſon Auteur. Ces Ouvrages, compoſés preſque tous par des hommes célebres par leur rang, leurs lumieres, & leur haine pour notre Religion, fourniſſent des armes à la cauſe même qu'ils attaquent. Ils

plus redoutable de ces ennemis du Christianisme est l'Empereur Julien. Ce Prince avoit de bonnes & de grandes qualités; mais ces qualités n'ont fait qu'illustrer le triomphe que le Christianisme a remporté sur ses projets. Julien portoit toujours avec lui les Livres des Evangélistes, & même au milieu du tumulte des armes, il travailloit à les réfuter. Trop éclairé pour rejetter entierement ces Livres comme faux & fabuleux, il s'attachoit à y découvrir des contradictions, & il se proposoit sur-tout de ramener à l'ordre naturel des causes secondes, les miracles de Jesus-Christ; enfin désespérant de réussir, il céda la victoire aux Chrétiens. Tous les traits qu'il lança du haut de son trône & de sa Philosophie, se briserent contre l'édifice sacré de la Religion. Julien voulut exterminer le Christianisme, il employa, pour faire réussir son projet, tout ce qu'il avoit de talens, de lumieres & de puissance. Il ne réussit point; donc il ne put pas réussir.

Le célebre Porphyre mit, à combattre le Christianisme autant d'ardeur & d'adresse que l'Empereur Ju-

lien. Les dix Livres qu'il avoit écrits contre les Chrétiens, furent brûlés sous le regne de Théodose le Grand, au détriment de la postérité, qui regrettera toujours les monumens précieux que renfermoient ces Livres, & dont la Religion & les Lettres auroient tiré un égal avantage. Une grande partie des Ouvrages écrits contre ceux de ce Philosophe, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les objections les plus considérables qui nous restent de lui, ont trait à la Prophétie de Daniel sur les LXX Semaines. Plus de deux siecles avant Porphyre, l'Historien Josephe avoit mis à couvert l'authenticité & la divinité du Livre de Daniel. Les incrédules de nos jours ont-ils donc découvert des armes plus terribles que celles dont se servirent & Julien & Porphyre ?

Les Ouvrages de Celse ont péri comme les autels qu'ils défendoient. Origene nous en donne pourtant une idée. Celse représente & Moyse & Jesus-Christ comme des fourbes qui abuserent de la simplicité d'un Peuple ignorant & grossier. Que les impies ouvrent les Livres d'Origene contre ce Payen,

& ils verront qu'il y a long-tems que leurs raisonnemens ont été confondus & pulvérisés. Les calomnies de Celse nous prêtent un grand argument en faveur du Christianisme, puisque ce Payen n'ose point nier les faits fondamentaux, & qu'il fut réduit à les défigurer & à y mêler des impostures.

L'ingénieux satyrique Lucien s'imagina que les Chrétiens, percés de ses sarcasmes, s'enseveliroient avec leur Religion, pour se mettre à couvert du ridicule : cependant il a qualifié Jesus-Christ de grand Homme. Dans un endroit où il fait allusion à la Trinité, il nous fournit une preuve de l'ancienneté de ce dogme; ses Dialogues sont semés çà & là de réflexions très-propres à dissiper les nuages que l'on éleve sur l'Histoire des Apôtres, & de la primitive Eglise. Il confirme merveilleusement l'opinion de tous les siecles, sur la libéralité & la charité des premiers Chrétiens : vertus que Julien lui-même ne peut s'empêcher d'admirer.

Le commencement du quatrieme siecle vit paroître contre les fideles un adversaire bien inférieur en science à ceux

dont nous venons de parler; ce fut Hiéroclés, un des plus grands persécuteurs de l'Eglise, quoiqu'il affectât de mettre dans ses écrits beaucoup de douceur & de modération; il les auroit rendus plus dangereux peut-être, s'il ne les avoit pas chargés de faussetés manifestes. Sa mauvaise foi parut surtout dans le Parallele qu'il fit des miracles d'Apollonius de Thyane, avec ceux de Jesus-Christ; quelques Sçavans ont cru que cet Apollonius étoit un personnage imaginaire & supposé. Cependant Caracalla lui rendit les honneurs divins; ce qui engagea Philostrate à écrire la vie de cet imposteur. Il seme dans cette Histoire les principaux traits de l'Evangile, noyés cependant dans une infinité de chimeres. Hieroclés recueillit les débris du travail de Philostrate, & en composa deux livres dont le tissu étoit à-peu-près le même. Quel triomphe pour la Religion que ces deux Ecrivains n'ayent pû peindre un homme plus parfait, qu'en le revêtant des vertus & des mœurs que prescrit l'Evangile! peut-être que cette conformité entre la copie & l'original inspira à Caracalla des sentimens favora-

blés pour le Christianisme. Peu de tems après, Alexandre Severe mit le portrait de Jesus-Christ parmi ceux qui décoroient la Chapelle de son Palais : c'est ainsi que la Providence préparoit les voies à l'établissement public du Christianisme. Le Fils de Dieu se plaçoit au milieu des Divinités nationales, pour en renverser les simulacres, & rester le seul Dieu de toutes les Nations.

Avant cette époque, la gloire de la Religion augmentoit avec les obstacles qui s'opposoient à chaque instant à son triomphe, & que la Providence sembloit ménager pour le rendre plus éclatant. La fureur judaïque se déchaîna d'abord contre le Chef & ses premiers Disciples. Le Paganisme qui mettoit dans la même main le glaive & l'encensoir, anima contre les Chrétiens toutes les Puissances de la terre. Les Empereurs divinisés eux-mêmes par la superstition & la flatterie, n'avoient garde d'embrasser une Religion qui anéantissoit le culte & les honneurs que leur rendoient des Peuples bas & crédules. Combien d'hommes de tout rang & de tout état soudoyés

par la superstition, qui avoient un intérêt direct & pressant à maintenir les sacrifices & les pratiques dont ils tiroient leur existence ? D'un autre côté, le Philosophe s'indignoit qu'on voulût lui imposer le joug de la Foi, qu'il ne distinguoit point de l'ignorante crédulité. Enfin, la corruption du cœur humain qui avoit alors changé les vices en mœurs, formoit la barriere humainement insurmontable que tant de passions & d'intérêts divers concouroient à opposer au Christianisme. Comment une Religion a-t-elle pu, sans le secours de la violence, triompher de tant de Puissances conjurées pour sa ruine ? Comment a-t-elle pû s'emparer des cœurs & des esprits, au lieu de tomber, dès ses premiers pas, dans les abîmes que lui creusoit la persécution ? Comment, après avoir désarmé à force de patience & de douceur les fureurs excitées par le fanatisme, put-elle, sans sortir de la simplicité, se défendre contre les artifices mis en usage par des ennemis adroits & puissans, tels que Julien ? Qui la protégeoit donc ? Dieu, sans doute, dont elle étoit l'ouvrage.

La vérité du Christianisme est dé-

montrée par son établissement & par sa conservation. Pour applanir les voies aux Héraults de la Religion, Dieu avoit suscité dans le sein même du Paganisme des hommes dont la raison, plus sensible à la voix de la nature & de la vertu, condamnoit les abus & les excès de l'idolâtrie, & répandoit des idées plus saines sur la nature de sa divinité & du culte qu'il est convenable de lui offrir. Tels furent parmi les Romains Varron, Scevola, Ciceron, Caton & Seneque. Ces Philosophes, avec des talens supérieurs, connoissoient & le vice des opinions vulgaires, & les impostures qui leur servoient d'appui. Ciceron, entr'autres, laisse échapper de tems en tems le desir qu'il auroit eu d'arracher le masque aux Prêtres, aux Augures, & à tous les Ministres de l'idolâtrie; Seneque ne pouvoit avoir d'autre pensée, après avoir parlé en termes si clairs de la Divinité: nouveau trait d'une providence qui conduisoit les sages du Paganisme à en dévoiler eux-mêmes les ridicules & les horreurs. Quelle raison plausible apporteroit-on pour nier cette économie surnaturelle, tandis que ce fut par ce

moyen que des Philoſophes éclairés, tels que Juſtin Martyr, Arnobe, & pluſieurs autres, paſſerent de l'ombre du Paganiſme à la lumiere de la Religion, dont ils devinrent les défenſeurs & les ſoutiens.

SECT. III. M. Serenius traite dans cette partie un point de critique, très-ſouvent diſcuté, ſur la validité du témoignage rendu par Joſephe l'Hiſtorien en faveur de Jeſus-Chriſt. Il étoit dans l'ordre d'une Providence divine, que dans toutes les Sectes ennemies du Chriſtianiſme, il y eût des hommes que la force de la vérité contraignît à travailler pour ſa cauſe; il falloit qu'un Juif dépoſât dans l'Hiſtoire de ſa Nation des vérités ſur leſquelles il fût impoſſible de ſuſpecter ſon témoignage. Que l'on compare la prédiction de Jeſus-Chriſt ſur la deſtruction de Jeruſalem, avec le récit qu'a fait Joſephe de cette épouvantable cataſtrophe, la conformité en eſt ſi parfaite qu'elle forme une démonſtration invincible. On dira que les Livres des Evangéliſtes peuvent avoir été écrits après l'événement; mais une telle objection ne ſçauroit être aujour-

d'hui d'aucun poids, puiſqu'elle ne fut point propoſée dans le tems même où la choſe arriva, par dês hommes qui en auroient eu la preuve ſous les yeux. Nous ne parlerons point des paſſages de l'Evangile qui détruiſent entierement cette ſuppoſition.

M. Serenius admire ici la Providence qui diſpoſa toutes choſes, de maniere que Joſeph vécut & écrivit précisément dans les conjonctures les plus propres à donner à ſon témoignage tout le poids dont il étoit ſuſceptible. Reſte à ſçavoir ſi le paſſage de ſon Hiſtoire, qui concerne la Perſonne de Jeſus-Chriſt, eſt auſſi authentique que les autres endroits de ſon Ouvrage qui ſont favorables à la Religion; on ſe croit autoriſé à le nier, ſur ce qu'un Juif, & ſurtout un Phariſien, n'auroit pas pû combattre ſi formellement les principes de ſa Religion & de ſa Secte. Mais il eſt certain que Joſeph n'avoit d'un Juif que le dehors, & non les ſentimens, & qu'il ne ſuivit & ne propoſa que par convenance les idées reçues parmi le Peuple auquel il appartenoit. En changeant d'état, il laiſſa tomber ſon maſque, & il penſa au-

trement à Rome qu'il n'avoit pensé à Jérusalem. Sans espérance de voir accomplir les magnifiques oracles qui concernoient le Messie, il sçut, en courtisan adroit, en faire l'application à Vespasien ; & *l'indifférentisme* le plus parfait perce de tous les côtés dans ses écrits.

Mais toutes ces raisons ne paroissent pas à nos Adversaires assez fortes pour mettre sur le compte de Joseph un témoignage qu'ils trouvent trop favorable pour nous dans la bouche d'un Juif. Cependant malgré les moyens dont plusieurs Sçavans se sont servis pour soutenir la négative, nul d'entr'eux n'a pû, jusqu'à présent, rendre raison pourquoi ce passage se lit dans tous les manuscrits de Josephe, & de quelle maniere il auroit pû y être introduit. Toute cette controverse est exposée dans le plus grand détail par M. Serenius ; nous nous bornerons à en indiquer les points principaux. On a d'abord prétendu que Joseph n'étoit point Juif, & Lucas Osiander a poussé cet argument avec force. Mais premierement, il suffit qu'il n'ait pas été Chrétien, pour que son témoignage

conserve toute sa valeur. 2°. La question n'est pas de sçavoir si Joseph a cru tout ce qu'il a écrit, mais s'il a pû écrire différemment; si entouré de Juifs & de Chrétiens, aussi-bien instruits que lui des affaires de la Palestine, il pouvoit raisonnablement donner de Jean-Baptiste & de Jesus-Christ, des idées contraires à la vérité, & transformer deux saints & irrépréhensibles Personnages en hommes méchans & perturbateurs du repos public. Il est certain d'ailleurs, que dans tous les écrits de Joseph, il n'existe aucune trace des préjugés de la Nation Juive contre le Christianisme.

On objecte en second lieu, le silence de quelques-uns des Peres, qui, ayant écrit dans les premiers siecles, n'ont point cité le témoignage de Joseph, dont il étoit d'ailleurs si naturel de se prévaloir. De-là on conclut qu'il a été intercalé dans les Ouvrages de l'Historien Juif, long-tems après: mais si l'on admet de pareilles conséquences, il n'y a aucun fait que l'on ne puisse révoquer en doute. A la vérité, Saint Justin Martyr avoit une belle occasion de s'en servir dans sa dispute contre

Tryphon; mais qu'on examine l'Ouvrage de Saint Juſtin, & l'on verra que ſon deſſein étoit de confondre ſon adverſaire uniquement par des preuves tirées de l'Ecriture ſainte. Tertullien & Saint Cyprien ont ſuivi le même plan dans leurs Ecrits contre les Juifs; à l'égard d'Origene, la difficulté eſt plus grande. Mais ne pouvoit-il pas ſe faire qu'il n'eût qu'un manuſcrit de l'Hiſtoire des Juifs imparfait & tronqué? Avons-nous tous ſes Ouvrages, & ſans aucune altération? Ce ne ſont point là des conjectures ſans fondement. Combien d'endroits des Peres conſervés dans des citations, & qu'on ne trouve point aujourd'hui dans ceux de leurs Ouvrages qui ſont parvenus jusqu'à nous? D'un autre côté, on trouve dans la Bibliotheque du Vatican un manuſcrit de l'Hiſtoire des Juifs, dans lequel le paſſage en queſtion a été barré. Dans le neuvieme ſiecle, l'Abbé Anaſtaſe en poſſédoit un autre, où ce paſſage étoit encore plus fort & plus étendu. Comment deviner la cauſe de toutes ces diverſités? Quant à Origene, il ne ſeroit pas étonnant qu'il ſe fût gliſſé des fautes & des alté-

rations dans ses Ouvrages, eu égard à la multitude qu'il en a donnée, & à la maniere dont il les composoit; on peut en juger par ce passage de l'Abbé Trithême : *Septem Notarios, totidemque in scribendo velocissimas Puellas, præter alios juvenes, omnes insimul ex ejus ore diversa scribentes, incredibili pronuntiandi agilitate, fatigavit.* Est-il possible d'avoir des manuscrits corrects, lorsqu'on dicte différentes choses à plus de quatorze Secretaires à la fois ? Enfin, le témoignage de Joseph n'auroit pas été fort utile à Origene dans sa dispute contre Celse, Payen, qui ne s'en seroit pas plus rapporté à un Juif qu'à un Chrétien. Quant à ce que dit Origene, que les Historiens Juifs n'ont pas reconnu Jesus pour le *Christ*, il entend qu'ils ne l'ont pas regardé comme le Messie, ce qui est incontestable.

Enfin, on rapporte l'extrait de Photius, dans lequel on prétend que le passage de Joseph devroit être conservé; mais outre que cela ne paroît pas d'une nécessité absolue, on sçait que la plus grande partie des recueils du Patriarche de Constantinople s'est perdue.

Du reste, il n'est point du tout vraisemblable qu'Eusebe ait inséré ce passage dans l'Histoire de Joseph ; c'étoit un trop grand homme, pour avoir recours à un pareil artifice. D'ailleurs, cette falsification étoit impossible, attendu la multitude des manuscrits de Joseph, qui se trouvoient répandus au tems d'Eusebe ; le défaut de liaison qu'on observe entre le passage contesté & les morceaux qui le précedent & le suivent, ne forme pas une difficulté ; puisqu'en supprimant le passage, la chaîne du texte n'en est pas moins rompue ; il y est fait mention de Jesus-Christ au tems où il a vécu, & il n'y a aucune raison de prétendre que le témoignage n'est point à sa place. L'ingénieux M. Lefevre a tiré une autre difficulté de la différence du style qu'il a cru appercevoir entre ce passage & les Ecrits de Joseph. Mais M. Martin a très-bien prouvé que dans l'exposition de ce critique, il y avoit plus de prévention que de discernement ; d'ailleurs, tout le monde sçait que le Professeur de Saumur n'avoit pas des intentions très-pures au sujet de la Religion.

Nous

Nous sommes obligés de laisser à nos Lecteurs le soin de tirer de ces principes les conséquences qui en résultent en faveur de la Religion, & qui sont développées dans la quatrieme section de cet Ouvrage. M. Serenius s'y éleve avec force contre les Chrétiens de nos jours qui abandonnent leur Religion : Religion si solidement prouvée pour courir après les chimeres qu'enfante l'impieté. Cet Auteur mérite les plus grands éloges ; il mérite d'être placé au nombre des meilleurs Apologistes du Christianisme. Cette même Providence qui anima les Peres contre les Payens, pour la défense de la vérité, suscite donc encore de tous les côtés de grands hommes pour la faire triompher des efforts des incrédules.

ARTICLE X.

DES Freyherrn Johann Friedrich von Cronegk Schriften. *Ester Band. Leipzig*, 1760, *Bey* Johann-Christoph Posch, *&c.*

« ŒUVRES de M. le Baron *de Cronegk*. Tom. I. A Leipsick, chez » *J. Christophe Posch*, &c. 1760.

L'Homme sage écrit beaucup moins pour la gloire futile d'écrire, que pour le plaisir délicat de contribuer à l'amusement & à l'instruction des hommes. M. le Baron de Cronegk, pénétré de la vérité de cette maxime, & persuadé que la plus longue vie suffit à peine pour produire un Ouvrage digne de la postérité, n'avoit laissé échapper dans le Public que quelques étincelles de ses premiers feux. Il ne remit qu'au moment de sa mort le Recueil de ses Œuvres à M. Utz son ami, connu dans la République des Lettres par ses Odes, où il a répandu toutes les beautés dont ce genre de Poésie est susceptible.

Le premier volume que nous annonçons ne renferme que les Pieces de Théâtre du Baron de Cronegk. Ce sont ses ouvrages les plus imparfaits ; nous n'analyserons ici aucune de ces pieces, nous tirerons seulement de la vie de l'Auteur qui y est jointe, quelques traits qui servent à faire connoître ce Poëte aimable & célebre.

La naissance, mais bien plus encore, les vertus & les talens, ont illustré Jean-Fréderic, Baron de Cronegk. Il naquit à Anspach le 2 Septembre 1731, de Fréderic-Jean-Charles de Cronegk, Feld-Maréchal-Lieutenant du Cercle de Franconie, & de la Barone de Crailshem, issue d'une Maison très-ancienne & très-riche, qui après avoir été de tout tems attachée aux Empereurs, les quitta pendant les troubles du Luthéranisme, & vint former en Franconie la ligne d'Anspach, de laquelle descend le Baron de Cronegk.

Il fut dès son enfance tendrement aimé de ses parens : il étoit le seul fruit de leur mariage. Il dut sa premiere éducation aux soins de sa mere, & s'en glorifia toujours. Il avoit fait

l'heureuse expérience de cette vérité trop ignorée, que personne n'est aussi propre qu'une mere à former l'esprit & sur-tout le cœur de son fils, & que la vertu inspirée & reçue par l'amour, acquiert dans cette délicieuse communication mille nouveaux charmes.

La promptitude & la fidélité de sa mémoire lui rendirent moins difficile l'étude des Langues. Il sçut de bonne heure le Latin, le François, l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol. C'étoit néanmoins un travail désagréable ; c'étoit des épines qu'il falloit arracher ; mais ces épines couvroient des fleurs ; & le jeune Cronegk, sensible aux beautés qu'il entrevoyoit, sentoit croître son ardeur avec les difficultés.

Il dévora bien-tôt les meilleurs Livres qui avoient été écrits dans chacune des Langues qu'il savoit : il en conserva des notes, des extraits ; il fit ce que Madame de Sévigné appelle fort bien des *Retenues de lecture*.

Ni le Droit, ni les autres Sciences qu'il apprit dans l'Université de Leipsick, n'altérerent son goût pour la Littérature. Il donnoit une partie du jour à l'étude de la Jurisprudence,

parce qu'un honnête homme doit préférer son devoir à son plaisir : mais les momens dont il pouvoit disposer, il les employoit à lire & à faire des vers.

Il en faisoit de fort bons, & il joignoit à ce talent la modestie & l'équité de préférer ceux des autres, quand ils valoient mieux que les siens. Il apprit par cœur plusieurs morceaux d'un Poëme de M. Christ, dont il fut quelque tems après le Disciple, & dont il ne tarda pas à devenir l'intime ami. Dès le commencement de leur connoissance, il récita à M. Christ ceux de ses vers qu'il savoit. Le Professeur, flatté de cette espece d'hommage, lui dit : « Vous avez appris quelques-uns » de mes vers dans un tems où votre » amitié pour moi ne vous engageoit » pas à les apprendre, cela m'autorise à les croire bons, & m'encourage à en faire encore. « Nous ne sçaurions trop exhorter les Poëtes à juger du mérite de leurs productions sur cette regle. Il n'y a de bons que ceux qu'on retient.

M. de Cronegk, emporté par l'ar-

deur de son imagination, fit quelques Pieces de Théâtre, & entre autres, *Cléveland*, *le Mécontent* & *le Méfiant*; mais il eut la prudence de ne les montrer qu'à ses amis, parce qu'il ne les trouva pas dignes du Public. Il jugeoit ses Ouvrages avec impartialité, il abandonna des Pieces mêmes fort avancées, parce qu'elles lui parurent médiocres. Il n'épargna pas *Olinde & Sopronie*, Tragédie Chrétienne, dans laquelle il avoit employé des chœurs, dont il avoit fini les quatre premiers Actes, & qui sembloit lui promettre un succès brillant. Les fragmens de cette Piece & de plusieurs autres se trouvent dans le Volume que nous annonçons.

En 1752, le Baron de Cronegk fut obligé de retourner dans sa patrie. Il venoit de briller dans une Ville grande, tumultueuse, où régnoient le faste & le bel-esprit; il se trouvoit tombé tout-d'un-coup dans une retraite paisible, dans une espece de désert. Sa vanité en souffroit. L'amour & l'amitié lui avoient d'ailleurs forgé des chaînes à Leipsick; & au lieu de goûter le plaisir de revoir sa famille & de

vivre dans une heureuse obscurité, il se livra tout entier à la mélancolie ; ce fut dans cette circonstance qu'il composa un Poëme intitulé, *les Solitudes*.

Pour dissiper ses chagrins, il voyagea, il parcourut toute l'Italie. Les merveilles de la Nature & des Arts, les Cabinets des Curieux, les Bibliotheques, les Spectacles, rien ne lui échappa. Il fit connoissance à Rome avec le célebre Marquis Maffei, & fut reçu à l'Académie des Arcades.

Il vint ensuite à Paris, où il ne tarda pas à être connu & recherché ; il parut enchanté de nos Comédies & de nos Acteurs ; il lia une amitié particuliere avec feue Madame de Graffigny ; elle fit traduire en François une Piece intitulée *Codrus*, qu'il avoit écrite en Allemand, comme tous ses autres Ouvrages. Il fit alors le cannevas d'une Piece Françoise, intitulée : *les Défauts copiés ;* on l'a jointe au recueil de ses œuvres.

Revenu en Allemagne en 1754, il y exerça la charge de Conseiller de Cour & de Justice, dont il étoit revêtu depuis deux ans.

Au lieu de se délasser de ses fonctions par des plaisirs frivoles, il le faisoit par des amusemens littéraires; il ébaucha plusieurs Pieces Dramatiques, à l'une desquelles il donna pour titre: *l'Honnête-homme honteux de l'être*; il mit la derniere main à son *Codrus.* Mais ne le croyant pas encore capable de soutenir le grand jour, il en fit un usage bien plus modeste: ce fut de l'envoyer sans nom & sans aucune indication, à une Académie, qui promettoit un prix de cinquante écus, à qui présenteroit la meilleure Tragédie.

Le Baron de Cronegk, en lui addressant la sienne, demanda que si elle remportoit le prix, on en ajoutât la valeur à celui de l'année suivante. Codrus fut couronné; mais le Poëte aimable, qui en étoit l'Auteur, n'eut pas même le plaisir secret de jouir de sa gloire.

La petite vérole venoit de l'enlever le 31 Décembre 1758. Ses amis le regretterent sincérement; & il avoit pour amis, tous ceux qui le connoissoient. Les larmes dont ils continuent d'arroser son tombeau, font bien l'éloge de son cœur.

On sera sans doute surpris du grand nombre d'Ouvrages qu'il a faits en si peu de tems, car il mourut dans sa vingt-sixieme année de son âge; mais il faut remarquer, & il en convient de bonne foi, que plusieurs sont un peu foibles.

M. de Cronegk avoit travaillé pendant ses derniers jours à un Ouvrage périodique, intitulé : *l'Ami*. Il lui étoit échappé quelques satyres, mais qui ne tomboient que sur de mauvais Ecrits, sans déconcerter ni humilier les talens.

Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger; il composa des Poésies Didactiques & des Odes, dont nous rendrons compte dans l'extrait du second volume de ses Œuvres.

La mort de sa vertueuse mere arrivée en 1757, lui avoit causé une vive douleur. La sage éducation qu'il avoit reçue d'elle, l'avoit rendu heureux; elle lui avoit inspiré l'amour de la vertu, parce qu'elle en étoit elle-même remplie; il fit, pour honorer & perpétuer le souvenir de sa mort, un nouveau Poëme des *Solitudes*, imprimé

depuis peu chez M. *Geſſner* de *Zurich.*

Il ordonna en mourant, que ſa Bibliotheque fût vendue; que les deux tiers en fuſſent diſtribués à deux de ſes amis, & le troiſieme aux pauvres.

Nous ſommes perſuadés que nos Lecteurs verront avec plaiſir les vers qu'il adreſſa à M. Weiſſe, dans ce moment terrible, où le flambeau de la mort, qui aveugle le commun des hommes, éclaire le Philoſophe.

« Si quelque Rimeur a l'inſolence » d'inſulter aux cendres de ton cher » Cronegk, l'amitié t'ordonne de dé» fendre ſon cœur. Là repoſe, pourras» tu dire, un jeune homme qui a » conſacré le petit nombre de ſes jours » au badinage innocent des Muſes. Si » le ſort lui eût laiſſé une vie plus » longue & moins diſſipée, ſes écrits » auroient été plus châtiés; il les au» roit épurés au creuſet de la critique. » La Poſtérité ſans doute ne le nom» mera pas, & il s'en conſole; mais » ceux qui connoîtront ſon cœur ne » pourront lui refuſer leur eſtime. »

Les larmes & les regrets dont les amis de M. de Cronegk ont honoré

sa mort, font une belle Oraison funèbre. Il vivra dans la mémoire de ceux qui l'ont connu comme un homme vertueux, & dans celle de la postérité comme un Poëte négligé, mais aimable, ingénieux & sensible.



ARTICLE X.

SAGGIO sull' Uomo, del sign. Alessandro Pope, tradotto dall' Inglese dal sig. Gio Castiglioni, Professore di Matematica nell' Università di Utrecht. Berna, *à spese della Societa Litteraria.* 1760. 8°.

* « L'ESSAI sur l'homme, d'Alexan-
» dre Pope, traduit de l'Anglois par
» M. J. Castiglioni, Professeur de
» Mathématique à l'Université d'U-
» trecht. A *Berne*, aux dépens de
» la Société Littéraire. 1760. 8°. »

LES Poëtes Anglois avoient montré de la chaleur, de l'enthousiasme, de l'énergie; mais avant Pope ils ne connoissoient pas encore le véritable goût de la Poësie; nous entendons ce goût universel, fixé par les bons modeles anciens & modernes, & qui rapproche les excellens Ecrivains de toutes les Nations. Pope est le premier qui ait porté une élégance continue

dans des Poëmes d'une certaine étendue ; la pureté & la clarté dans l'expression, le choix dans les figures & dans les images, la douceur jointe à l'énergie, le naturel joint à l'enthousiasme, tel est le caractere de ses Poésies, & c'est ce qui en rend la traduction plus aisée & plus intéressante en même-tems que celle d'aucun Poëte Anglois ; ajoutons à cet éloge celui d'avoir donné à la Langue Angloise une harmonie & une flexibilité qu'on chércheroit inutilement dans les autres Ecrivains de sa Nation. *Il a réduit*, dit M. de Voltaire, *les sifflemens aigres de la trompette Angloise aux doux sons de la flûte* ; mais un mérite plus essentiel encore, & que le Poëte Anglois partage avec M. de Voltaire, c'est qu'ils ont été les premiers qui ayent uni la Philosophie à la Poésie, & qui ayent su embellir les grandes vérités de l'une des images sublimes de l'autre.

L'*Essai sur l'homme* est une des plus belles productions qu'ait enfantées cette union de l'esprit philosophique avec le génie de la Poésie ; il est étonnant que ce célebre Ouvrage n'ait pas

encore été traduit en Italien, la Langue la plus propre, par son abondance & sa souplesse, à s'approprier les beautés de toutes les autres. Nous avons deux versions Françoises de ce Poëme, l'une en prose, l'autre en vers, toutes deux fort estimées & dignes de l'être. La premiere, par M. de S. est une des meilleures Traductions qui ayent paru dans notre Langue ; elle a conservé avec un bonheur singulier l'énergie des images & la précision des idées de l'original. L'Auteur de la seconde, M. l'Abbé du Resnel, forcé par la contrainte de notre versification d'altérer souvent l'ordre & la substance des pensées, a substitué à cette rigoureuse fidélité le coloris & l'harmonie Poétiques. On retiendra beaucoup de vers de M. L. A. du Resnel ; mais on connoîtra mieux Pope dans la traduction de M. de S. On a demandé souvent s'il falloit traduire les Poëtes en vers ou en prose ; il n'est pas possible de donner une solution générale de ce problême. Nous hazarderons une opinion que nous pourrions peut-être prouver, si c'étoit ici le lieu de la développer & de l'étendre. C'est qu'il est impossi-

ſible de traduire fidelement un Poëte en vers françois, & qu'il eſt tout au moins auſſi aiſé à un Italien ou à un Anglois de le traduire en vers qu'en proſe.

Traduiſez un Poëte en vers ou en proſe, vous perdrez néceſſairement toutes les beautés qui tiennent au matériel de la Langue : il y a mille fineſſes, mille nuances inhérentes à la ſubſtance ou à l'arrangement des mots qui periſſent inévitablement dans le tranſport ; la plus belle traduction en vers ne conſerve donc point l'harmonie poétique & muſicale de l'original, mais elle la remplace par une autre. Or notre Langue étant preſqu'auſſi inflexible dans ſes procédés, auſſi timide dans les figures qu'elle employe, auſſi ſevere dans les expreſſions, en vers qu'en proſe ; ſi le Traducteur, outre la difficulté de rendre les idées & les images de ſon auteur, s'impoſe encore la contrainte de les rendre en vers, il ne peut ſe ſoumettre aux Loix rigoureuſes de notre Poéſie, ſans être forcé de dénaturer ou d'altérer ſenſiblement l'original, & cette infidélité inévitable n'eſt pas aſſurément compenſée par l'harmonie qu'on peut mettre dans nos

vers : harmonie d'ailleurs absolument étrangere au Poëte qu'on prétend faire connoître.

Mais la Langue Italienne, par exemple, naturellement plus abondante, plus flexible & plus hardie que la nôtre, laisse encore à ses Poëtes une liberté presque indéfinie de s'approprier les images, les inversions, les formes de toutes les Langues. Ainsi le Traducteur, plus libre en Poésie qu'en prose, & peu gêné d'ailleurs par la mesure & la rime, dont les Loix sont moins rigoureuses que dans notre Langue, peut orner sa copie des richesses de l'harmonie, en conservant fidelement tous les traits de son modele. Aussi les Italiens ont-ils de belles traductions en vers de tous les bons Poëtes anciens & modernes, & nous n'en avons aucune qui ne soit une imitation libre plutôt qu'une traduction.

La traduction de l'*Essai sur l'homme* que nous annonçons ne sera pas mise au rang de la Traduction de Virgile par Annibal Caro, ou de celle de Lucrece par Marchetti, pour l'harmonie, la chaleur & les graces ; mais il n'y en a aucune qui la surpasse pour la fidé-

lité & la précision. Le premier mérite du Traducteur eſt, quoi qu'on en diſe, de rendre exactement le ſens de l'original ; M. Caſtiglioni s'eſt attaché avec tant de ſcrupule à ſuivre les pas de ſon Auteur, qu'il eſt venu à bout de le rendre vers pour vers ; la préciſion & l'exactitude du Mathématicien ont guidé le Poëte ; & nous pouvons dire avec vérité qu'il eſt venu heureuſement à bout de ſon Problême. Mais avant de parler du mérite de ſa Traduction, nous voulons rendre compte des éclairciſſemens préliminaires, dont il a enrichi ſon édition. Dans la Préface il commence par nous apprendre que le hazard a fait tomber entre les mains de Meſſieurs de l'illuſtre Société Littéraire de Berne cette Traduction, que l'Auteur a compoſée à Lauſane il y a près de 20 ans. On l'avoit déja preſſé de permettre qu'elle fût inſerée dans la belle Edition de l'*Eſſai ſur l'homme*, imprimée à Lauſane en 1745, grand *in*-4°. en Anglois, avec la Traduction en proſe. Mais la modeſtie de M. Caſtiglioni s'oppoſa alors à cette publication ; de ſorte que le précepte d'Horace, *nonum prematur in annum*, ſe

trouve ici rempli & au-delà. L'Auteur expose ensuite quelques regles pour bien traduire, qui ne sont pas assez neuves pour que nous nous y arrêtions. Comme un Traducteur doit chercher à ressembler aussi exactement qu'il est possible à son original, il nous apprend qu'il a cherché à imiter la précision, qui regne singulierement dans l'*Essai sur l'homme*; & avant que de finir sa préface, il se croit obligé, pour l'honneur de sa Nation, de répondre à un parallele injuste, que M. l'Abbé du Resnel fait entre les Italiens & les Anglois en fait d'ouvrages d'esprit. Il justifie ses Compatriotes du reproche que leur fait le Traducteur François de ne chercher que des faux-brillans & des fleurs. M. Castiglioni reproche aussi à M. de Voltaire d'avoir, dans son *Essai sur la Poésie épique*, attribué à la Langue Italienne un caractere de mollesse, qui s'est communiqué aux productions poétiques; il parcourt diverses observations de M. de Voltaire sur le génie des Langues, & sur les désavantages de la Langue Françoise; il reproche aux François, & à M. de Voltaire même, de mal prononcer l'Ita-

lien, & de ne pas connoître la quantité de syllabes : ce qu'il prétend prouver par les vers suivans, qu'on lit dans sa Lettre à M. Fakener, qu'on trouve à la tête de *Zaïre*.

Guilielmini, Viviani
Et le célebre Cassini
Auprès des Lys venoient se rendre.

Il observe que les pénultiemes de ces deux noms *Cassini* & *Viviani*, étant longues, ces mots ne riment point, mais que M. de Voltaire les prononçoit vicieusement, en faisant la pénultieme longue. Il conclut, que si les Italiens n'ont pas eu des *Pope*, des *Milton*, des *Racines*, des *Voltaire*, c'est leur faute, & non pas celle de la Langue. Il applique modestement à sa Nation un vers de Mylord *Roscommon*, que celui-ci appliquoit à tous les Poëtes ; *pour dix d'inspirés, mille sont possédés.*

Uno inspirato, e dieci spiritati.

Enfin, dit l'Italien, si la conformité dans la façon de penser, & une espece de sympathie, doivent rendre un Traducteur plus propre à réussir ; le

goût décidé que M. Castiglioni a toujours senti pour Pope, lui fait espérer qu'il n'aura pas tout-à-fait échoué dans son entreprise. Il traduit à ce propos les vers suivans du Poëme du Mylord Koscommon, sur la maniere de traduire. Voici l'Anglois :

« And chuse an author as you chuse a friend,
» United by this sympathetic bond,
» You grow familiar, intimate and fond,
» Your thoughts, your words, your stiles,
» your souls agree,
» No longer his interpreter, but he. »

La version Italienne est on ne peut pas plus littérale.

Scegli un' autor, come un' amico: unito
Con simpatici nodi, diverra,
Intimo, famigliare, affezzionato:
Co' suoi s'accorderano i tuoi pensieri,
Le parole, lo stil, l'anima, in somma
Sarrai non Traduttor, ma lui medesmo.

Cette Préface est suivie de la vie de Pope, que M. Castiglioni a tirée toute entiere du Journal Britannique de M. Maty, année 1751. Il auroit pû l'em-

bellir & la rendre plus intéreſſante, par quelques traits & quelques détails qui ſont conſervés dans la vie de ce même Poëte, inſérée dans le recueil des vies des Poëtes Anglois, imprimé à Londres 1753, *in*-8°. Nous croyons faire plaiſir au Public d'inſérer ici deux traits tirés de cette vie Angloiſe. Le premier concerne M. Wicherley, l'un des meilleurs Auteurs comiques qu'ayent eu les Anglois. Wicherley étoit ami particulier de Pope, avec lequel il ſe brouilla dans la ſuite, parce que Pope lui avoit dit un peu naïvement ſon avis ſur quelques Poéſies que M. Wicherley l'avoit prié de corriger. M. Pope, dans une Lettre à Edouard Blount, lui fait le détail ſuivant de la mort de M. Wicherley, que voici;

Mon cher ami,

« Je n'ai rien à vous mander de plus » intéreſſant, que le récit des dernie» res heures de notre ami Wicherley, » cet excellent Auteur comique. Il m'a» voit ſouvent dit, qu'il penſeroit à » ſe marier, lorſqu'il ſeroit aſſez mal » pour n'avoir que peu de jours à vivre.

» Il a tenu parole, & s'est marié quel-
» ques jours avant sa mort ; il a
» joint ces deux Sacremens que notre
» Catéchisme a placés dans l'ordre où
» il paroît vouloir qu'ils se suivent ;
» c'est-à-dire, que le mariage suit l'Ex-
» trême-Onction. Le bon Wicherley
» se mit immédiatement après cette
» cérémonie au lit, pour n'en pas rele-
» ver, content d'avoir, par un contrat
» avantageux, fait à la fois la fortune
» d'une jeune femme aimable, & puni
» un neveu qui s'étoit mal conduit à
» son égard ; je le vis deux fois avant
» sa mort, & le trouvai dans cette der-
» niere maladie de meilleure humeur,
» que lorsqu'il se portoit bien ; il ne
» paroissoit ni effrayé de sa mort pro-
» chaine, ni honteux de s'être marié.
» Le soir avant qu'il expirât, il pria sa
» jeune femme de lui promettre une
» seule chose qu'il lui demanderoit ;
» c'est, lui dit-il, ma chere, de ne pas
» vous remarier à un vieillard. Remar-
» quez que la maladie, qui détruit or-
» dinairement le génie & l'esprit, n'ôte
» pas à certaines gens, ce que nous
» appellons *humour*. C'est ce que vous
» voyez dans M. Wicherley, dont la

» demande me paroît cependant un peu
» dure ; puisqu'il ne devoit pas empê-
» cher sa veuve de doubler son bien à
» si bon marché. »

L'autre trait qui intéresse plus directement Pope, regarde sa croyance. Ses liaisons intimes avec Mylord Bolingbroke, qui lui a adressé ses Lettres philosophiques, l'édifice le plus hardi qu'ait osé élever l'incrédulité, avoient rendu sa Religion suspecte. Il n'est cependant guere possible de refuser à ce grand Poëte des sentimens véritablement religieux ; mais quoiqu'il fît profession de Catholicisme, il étoit fort éloigné d'être Catholique dans le vrai sens du mot ; il a montré dans quelques Lettres un latitude dans sa croyance, très-contraire à la Foi rigoureuse qu'exige la véritable Eglise : on en jugera par deux de ses Lettres. Ses amis l'engagerent souvent à abandonner la Communion Romaine ; mais il refusa constamment de suivre ce parti, quelques avantages qu'il eût pu trouver dans ce changement. Voici ce qu'il écrivit à l'Evêque de Rochester, qui le sollicitoit vivement de lire les meilleurs Ouvrages de controverse. « Il n'y a que

» Dieu, Milord, qui ſache ſi mon
» changement de Religion tourneroit
» au bien de mon ame. Ce que je ſai,
» c'eſt que je penſe auſſi-bien dans la
» Religion que je profeſſe, qu'il m'eſt
» poſſible de le faire dans aucune autre.
» Avec de pareils ſentimens, on ne ſe
» feroit pas de ſcrupule de s'unir avec
» quelque Secte de Chrétiens que ce
» ſoit; mais on ne pourroit ſans re-
» mords quitter celle où l'on eſt né.
» Vous me conſeillez, Mylord, de
» lire les meilleurs Ouvrages de con-
» troverſe des deux partis. Je vous di-
» rai en confidence que mon pere n'a-
» voit pas d'autres Livres, & qu'à
» 14 ans j'ai lu une Collection de tout
» ce qui avoit paru en ce genre ſous le
» regne de Jacques II. Cette lecture
» m'échauffa l'imagination, & je de-
» venois tour à tour Proteſtant ou Pa-
» piſte, ſelon le dernier livre que je
» venois de lire. J'ai bien peur que ce
» ne ſoit le cas de la plûpart de ceux
» qui cherchent à s'inſtruire, & que
» quand ils prennent un parti, ce ne
» ſoit plutôt par laſſitude que par con-
» viction. Vous voyez, Mylord, que
» ma converſion ne vous feroit guere
» d'honneur

» d'honneur ; & à bien prendre la
» chose, je crois que nous sommes
» tous deux de la même Religion, si
» nous nous entendons bien, & que
» tous les Chrétiens se trouveroient
» dans le même cas, s'ils avoient le
» tems de conférer plus souvent en-
» semble, & qu'ils ne fussent occupés
» que de servir Dieu, & de bien vivre
» avec le prochain. Je ne suis point
» Papiste, car je condamne les usurpa-
» tions du Saint-Siege dans les choses
» temporelles ; je suis Catholique dans
» le vrai sens du mot. Si j'étois né sous
» un Prince absolu, je serois un sujet
» tranquille : mais je loue Dieu d'être
» né sous le sage & excellent Gouver-
» nement Britannique. En un mot,
» j'ai toujours souhaité de voir, non
» un Catholique Romain, ni un Ca-
» tholique François, ni un Catholique
» Espagnol, mais un vrai Catholique;
» comme j'estime, non un Roi de
» Whigs, ni un Roi de Torys, mais
» un Roi d'Angleterre. »

Il écrivoit en 1729 à un de ses meil-
leurs amis.

« Vous sçavez que je ne hais ni la
» constitution présente, ni l'Eglise éta-

» blie par les Loix. Je m'y intéresse » autant qu'aucun Ministre ou Evêque » d'Angleterre & d'Irlande. Ma Re- » ligion est cependant celle d'Erasme, » & je me crois un véritable Catholi- » que. Tel je veux vivre & mourir, » & j'espere me réunir un jour avec » vous, Atterbury, Craggs, Garth, » Berkeley, Hutchenson, &c. »

Voilà comme pensoit Pope; on retrouve ces sentimens dans son Essai sur l'homme. Venons à présent à ce Poëme, ou plutôt à sa Traduction Italienne. Pour mettre le lecteur en état d'en juger, nous allons en citer quelques endroits: voici le commencement. Nous ne rapporterons ni le texte Anglois, que ceux qui pourroient le lire connoissent assez, ni la version Françoise qui est entre les mains de tout le monde.

Suegliati, Amico; i vili ogetti al fasto
E alla bassa ambizion lascia Dei Regi,
Giachè a pena a mirarci intorno basta
La vita ed a morir, passegiam franco
Questa scena dell' Uom. Stran laberinto
Con disegno però. Deserto, u' misti
Crescono e dumi e fior. Giardin, che tenta

Con frutta proibite. Insiem questo ampio
Campo battiam ; quel ch'ei produce (ascoso
O no) scrutiam ; le tracce occulte , e l'alte
Cime spiam di ciò che , o giace al bujo
O fuor di vista s'alza ; rintracciamo
L'orme della Natura ; la Follia
Fediamo a vol ; colghiam gli abiti in cuna ;
Siam schietti u' puossi ; ove si deè , ridiamo :
Ma all' Uom giuste mostriam d'Iddio le
strade.

La fin de la même Epître étant sublime, & n'ayant jamais été lue par aucun lecteur sensible, sans une impression très-vive, nous la rapporterons encore :

Dunque non chiamar più l'ordin disordine ;
Da quel che biasmi ogni tuo ben dipende ;
Il tuo stato conosci ; Amico il Cielo
Di cecità e fiachezza un giusto grado
Ti diè. T'umilia , in questa o in altra sfera,
Certo d'esser felice quanto il puoi :
Sicuro quando nasci , e quando muori
Fralle mani di chi governa il tutto.
Arte a te ignota è tutta la natura ;
Direzion , che non puoi vedere , è il caso ;
Non intesa armonia la dissonanza ;

Il mal particolare è un ben pel tutto
E mal grado l'orgoglio e l'ingannata
Ragion, chiar' è che que ch'è, tutto è bene.

Il eſt difficile de deviner pourquoi M. du Reſnel a ſupprimé pluſieurs endroits très-beaux de ſon original; par exemple, les vers ſuivans ſont entierement oubliés par le Traducteur François.

See, 'midſt the light'ning's blaze and thunder's ſound,
When rock'd the mountains, and when groan'd the ground,
See, &c. &c.

Nous croyons faire plaiſir en rapportant la Traduction Italienne de ce morceau.

Schiavi i ſuggetti, e Dio.
Fè il vincitor del tuon frai ſcoppi, ei lampi
Del folgor; fral muggir del ſolo, e i crolli
De' monti, ella forzò l'altiero e il vile
A' invizare inviſibil maggior poſſa.
Ella dal rotto ſuol, dal cielo aperto
Vide i ſpiriti montar, ſcendere i numi;
Qui poſe il crudo, albergo, e là il felice.

Vil tema i suoi demoni, e frale speme
I suoi Dei fè : Dei parziali, ingiusti,
Incostanti, lascivi, irati, e crudi,
Quai figuraseli un vil cor potea.
Credero in Dei tiranni alme tiranni.
Scorta fù allor lo zelo, & non l'amore ;
Sacre più non sembrar l'eterne volte ;
Sorser di marmo insanguinate l'are :
Cibo già vivo assaggiò il prete, e al fine
L'arcigno idol sozzò di sangue umano,
Del ciel coi tuoni il sol scosse, e qual machina
Iddio drizzò contro ai nemici suoi.

Il faut rendre justice à la Traduction de M. Castiglioni ; elle est nerveuse, précise, & sur-tout exacte : nous lisons Pope en la lisant. S'il lui a échappé des vers durs, ou peu sonores, il faut les attribuer à la difficulté de traduire aussi précisément, sans qu'il en coûtât quelquefois à l'oreille.

Nous finirons par remarquer que M. l'Abbé du Resnel a mis ces quatre Epîtres en 2000 vers, & qu'en Anglois, ainsi que dans la Traduction Italienne, elle n'en contient que 1304 ; mais il ne faut attribuer cette différence qu'aux désavantages de notre

Langue ; & non aux talens du Traducteur. M. Castiglioni a mis à la fin de ce Volume quelques vers de Petrone ; il nous apprend qu'il a traduit entierement cet Auteur, en omettant les endroits obscenes, & qu'il veut pressentir le goût du Public sur cet Ouvrage avant que de le publier. On trouve cependant ici le morceau qui commence :

Ter corripui terribilem manu bipennem, &c.

lequel n'est pas bien honnête.

Il a joint à ces différens morceaux quelques petites Poésies de sa façon. La partie typographique de cet Ouvrage est aussi très-bien exécutée.



ARTICLE XII.

AN Account of the Natives of the Cochin-China.

« MÉMOIRE sur les Habitans de la » Cochinchine.

LA Cochinchine est un Royaume des Indes, situé au-delà du Gange, sur le golphe qui porte le même nom, entre le cent quatrieme & le cent neuvieme degrés de longitude Est, & le dixieme & le dix-septieme de latitude Nord. Les Habitans nomment ce pays *Kachu* ou *Kachochien*. Les Relations que nous en ont laissées Mendoza & le Pere Alexandre de Rhodes, Missionnaire, sont très-imparfaites ; le Mémoire dont nous allons extraire la substance, a été composé par le Docteur Archibald Duff, Européen, qui a vécu plusieurs années à la Cochinchine, en qualité de Médecin du Roi. Les voyages qu'il a faits dans l'intérieur du Royaume, & les observations que sa place le mettoit à portée de recueil-

lir, lui avoient donné toutes les lumieres qu'un Etranger peut acquérir sur les loix, les usages & les mœurs de cette Nation. Le Docteur Duff ayant fait en Avril 1758 (a) un voyage à la Côte de Coromandel, communiqua un Mémoire sur cet objet à un Missionnaire Anglois, qui en envoya une copie à un Ecclésiastique de Londres. Cette copie a été imprimée dans le *Magasin du Chrétien*, Ouvrage périodique, où l'on venge la Religion contre les Incrédules, avec le zele & la force que donne l'amour de la vérité; mais en même tems, avec les égards qu'exige l'amour du prochain : c'est de ce *Magazin* que nous avons tiré les détails que nous allons rapporter.

Les Habitans de la Cochinchine ne ressemblent pas pour la figure aux Chinois leurs voisins; ils ont les yeux plus grands & le teint plus blanc, & ils different peu des Européens. A Camboya, province qui appartenoit anciennement au Royaume de Siam, &

(a) On a écrit de Batavia que ce Médecin étant retourné à la Cochinchine, étoit mort dans la route.

qui a été conquise il y a dix ans par le Roi de Cochinchine, les Habitans sont aussi noirs que les Malayes, très-grossiers & très-sauvages. Les Cochinchinois sont civils, humains, & d'un commerce agréable. Le Roi est absolu, mais le Gouvernement est toujours très-modéré : on ne voit guere de Tyran chez un Peuple qui a les mœurs douces. Ils n'ont qu'un petit nombre de Magistrats, & ils sont choisis avec une circonspection & une attention dont on ne trouve pas d'exemple chez les Nations les plus éclairées. Aucun homme n'est reçu dans une place, qu'il n'ait donné des preuves de sa capacité dans les affaires qu'on lui confie ; & à la premiere faute qu'il commet, il est privé de son emploi, & disgracié de la Cour. Un Magistrat, un homme en charge, n'a point la liberté de commettre une autre personne à sa place, & chacun est obligé de remplir soi-même les fonctions de son emploi.

Il n'y a point de Jurisconsultes, point d'Avocats chargés de plaider pour les Particuliers ; quiconque a un procès, plaide sa Cause comme il peut. S'il arrivoit qu'un homme rapportât son af-

faire d'une maniere captieuse, ou la présentât sous un faux jour, on concluroit que cette infidélité lui a été suggérée par un autre, & l'on feroit des recherches très-exactes pour découvrir l'Auteur du mauvais conseil. Les Cochinchinois ont des regles établies par Confucius, pour la décision des cas. Ces regles sont très-claires, très-simples & peu nombreuses : mais elles suffisent à des Juges qui ont l'esprit de l'ordre, & l'amour de l'équité dans le cœur. Ils ne connoissent point l'usage des tortures, pour arracher aux accusés l'aveu de leurs crimes. Cet usage barbare que les Nations les plus sages ont proscrit, ou du moins resserré dans les bornes de l'humanité, produit quelquefois les plus grands maux que la Loi puisse faire, celui d'ôter à des Citoyens la vie ou l'honneur qu'elle est chargée de protéger. Les coupables sont examinés jusqu'à ce que la vérité soit évidente ; & on ne connoît d'autres supplices que d'étrangler ou de trancher la tête.

Ils n'ont point de monnoies d'or ou d'argent, mais seulement de fer & de cuivre. Ils ne veulent pas exposer le

Peuple à la tentation de falsifier l'or & l'argent : ce qui corromproit les mœurs, & multiplieroit les démêlés & les crimes.

Les jeunes gens ne se marient pas aussi jeunes que dans la plus grande partie des Pays Orientaux ; mais dès que la nubilité est entiere & assurée, ils sont obligés de le faire. Les deux époux doivent se connoître, & consentir librement à leur union ; il n'y a que le goût mutuel qui forme les mariages. On conserve précieusement les généalogies des familles, & l'on évite avec soin les mariages entre parens, jusqu'à certain dégré. On ne peut pas non plus se marier dans sa propre Tribu ; cette Loi dictée par le bon sens pour unir & rapprocher toutes les familles d'une société naissante, se retrouve dans presque tous les Etats qui paroissent avoir le plus conservé de leurs premieres institutions. Le divorce est permis, pourvû que les deux parties y consentent ; & elles ont alors la liberté de se remarier. Une veuve peut épouser un second mari ; mais si elle le fait, elle est méprisée par tous les parens de l'époux qu'elle a perdu, & de celui qu'elle re-

prend. Mais au contraire, si elle reste veuve pendant cinquante ans, sans donner atteinte à sa réputation, elle est regardée comme une Sainte : on la canonise, & cette cérémonie est faite par le Roi même & par les Magistrats. Lorsqu'il a été reconnu qu'elle a eu une conduite pure & vertueuse pendant ses cinquante années de viduité, le Roi la crée *Sainte ;* on lui bâtit un petit Temple, où l'on lui rend une espece de culte. Mais si quelqu'un pouvoit prouver que sa vertu a souffert la moindre éclipse, elle seroit deshonorée. Le célibat, dans l'un ou l'autre sexe, est regardé avec mépris à la Cochinchine ; on n'y trouve point de lieu de débauche ; les femmes publiques y sont très-rares, & sont en horreur. Le Peuple y est assez réglé dans ses mœurs. L'intempérance, l'ivrognerie, le crime honteux qui outrage le plus la nature, & qui est très-commun à la Chine, enfin les vices qui suivent le luxe & la paresse, sont peu connus chez cette Nation. Les hommes sont un peu adonnés à l'indolence & à l'oisiveté ; mais les femmes sont industrieuses & actives : elles sont chargées de toute l'économie domes-

tique, & c'eſt à elles à faire les honneurs de leur maiſon aux Etrangers qui vont chez elles.

Il y a quelques années que des Miſſionnaires Jéſuites arriverent à la Cochinchine. L'amour pour les vertus ſociales, & la haine pour les vices que l'on remarque chez ce Peuple, font croire à l'Auteur de cette Relation, qu'il ſeroit très-diſpoſé à recevoir la doctrine la plus pure dans ſa morale, & la plus conſolante dans ſes promeſſes; mais il ajoute qu'il ſeroit néceſſaire de préparer peu-à-peu les eſprits à cette grande révolution. Les Miſſionnaires prêcherent d'abord avec ſuccès; & s'ils ont été depuis perſécutés & chaſſés du Royaume, ce n'eſt point le fond de la Religion qui a révolté ces Peuples : ils parurent goûter d'abord les principes & la morale du Chriſtianiſme; mais ils furent bleſſés de certaines pratiques de pure piété, dont ils n'étoient pas encore en état de ſentir l'excellence, & qui choquoient trop leurs uſages & leurs principes. La premiere cauſe de la perſécution vint de ce que les Miſſionnaires avoient perſuadé à quelques femmes de vivre dans

le célibat, & de se retirer dans des maisons de piété : le Roi & les Magistrats crurent qu'ils ne vouloient renfermer ainsi ces femmes que pour les faire servir à leurs plaisirs. Le second motif qui fit rejetter la nouvelle doctrine, c'est qu'on crut appercevoir dans les principes de ceux qui venoient la prêcher, des vues de domination, qui déplurent prodigieusement au Roi & aux Magistrats. La troisieme cause de la disgrace des Missionnaires, c'est qu'ils avoient apporté avec eux des reliques de plusieurs Saints : les Cochinchinois supposerent que c'étoient les os de ceux que ces Missionnaires avoient massacrés, ou si cela n'étoit pas, ils regardoient comme une chose impie & barbare de profaner les tombeaux, & de disperser dans l'Univers les os d'un homme vertueux, dont les restes précieux doivent être sacrés.

Les Cochinchinois ont une Imprimerie; ils impriment un Calendrier tous les ans; mais leurs autres Livres viennent de la Chine, où ils sont moins chers. Ils ont autant de vénération pour les Ouvrages de Confucius que les Chinois mêmes. Ils comptent les mois par

les lunes ; mais comme ils inserent dans l'année un mois intercalaire, leur année revient à-peu-près à la nôtre. Leur Calendrier est composé par une société choisie d'hommes savans, qui calculent les éclypses de soleil & de lune, & hasardent quelques prédictions sur les saisons. Si leurs prédictions se trouvent démenties par l'événement, ils sont condamnés à une amende, légere à la vérité, mais exactement payée. L'art d'imprimer, quoique très-ancien à la Cochinchine, est encore bien loin, dit l'Auteur, de la perfection à laquelle on l'a porté en Europe; il y a apparence qu'il ne consiste que dans des planches gravées, & que les caracteres mobiles, qui rendent sur-tout cet art utile & précieux, n'y sont pas connus. Il y a long-tems qu'on y a l'usage de la poudre; on y fait des armes à feu, & on y fond même aujourd'hui des canons.

Les troupes sont braves & bien disciplinées. Il y a dans chaque compagnie une espece de Secretaire, qui dans les exercices, a soin de marquer l'adresse de chaque Soldat pour tirer. Celui qui tire le plus juste, a une ré-

compenſe, & eſt avancé aux grades ſupérieurs; ceux qui tirent mal, ſont mis à l'amende. C'eſt la capacité reconnue, & non l'ancienneté, qui regle l'avancement des Officiers : ils ſont diſtingués par des emblêmes brodés ſur leurs habits. Un Subalterne porte ſur ſa poitrine la figure d'un cheval; le Capitaine porte celle d'un tigre; le Colonel, celle d'un ſerpent; le Général, celle d'un dragon, *&c.* Les Magiſtrats portent auſſi ſur leurs robes des figures d'oiſeaux, qui déſignent leurs différentes fonctions.

Il n'eſt pas permis à un Soldat de porter des armes, à moins qu'il ne ſoit campé, & actuellement en guerre. Il y a une guerre perpétuelle entre la Cochinchine & le Tonquin : les deux Nations ont toujours des armées ſur leurs frontieres reſpectives, & il n'y a entre elles aucune eſpece de communication. Ils ont une Infanterie nombreuſe, mais fort peu de Cavalerie, parce qu'elle y feroit d'un foible ſecours dans un pays tout hériſſé de montagnes, où les éléphans y ſont d'un ſervice beaucoup plus utile.

Ces Peuples ne ſont point uſage du

lait, qu'ils regardent comme une ſorte d'excrément ; ils voyent cependant les petits des animaux, ainſi que les enfans, ſe nourrir du lait de leurs meres. Il paroît que cette opinion eſt plutôt un préjugé d'éducation qu'une ſuite de principes ou une pratique de ſuperſtition : car ils ne font point ſcrupule de manger du beurre & du fromage, qu'on leur apporte des pays voiſins.

Le Pays eſt en général très-fertile ; il produit différentes eſpeces de cannelle, & pluſieurs autres épiceries. On y trouve une ſorte de bois, que les Marchands Hollandois appellent *bois d'aigle*, (*eagleWood*) & que l'Auteur de cette relation croit être un bois d'aloës ; il eſt noirâtre, & chargé de gomme. Un morceau de ce bois étant allumé, donne une flamme claire & brillante comme une chandelle, & répand une odeur très-agréable. On le porte en Perſe & dans l'Arabie, où l'on le vend au poids & fort cher : on s'en ſert pour parfumer les Temples & les maiſons. A la Cochinchine même, les gens riches qui ſont en état d'en acheter, le brûlent devant leurs divinités domeſtiques.

Il n'y a de Temples à la Cochinchine que ceux qu'on a élevés à la mémoire des Héros, des bons Princes, & de ceux qui ont rendu quelques services signalés à la Patrie : mais on n'adore point ces grands Personnages, quoiqu'on leur rende de très-grands honneurs. Le Peuple ne les regarde pas comme des Dieux, mais comme des hommes, qui par leurs vertus & leurs bonnes actions, ont mérité d'approcher de plus près la Divinité, & peuvent l'intéresser en faveur de leurs compatriotes. Les Cochinchinois n'ont point d'autres idoles auxquelles ils rendent de Culte, quoiqu'il y ait des Prêtres attachés au Service des Temples ; ils ont une idée si sublime de la Majesté de l'Etre suprême, qu'ils croyent qu'aucun homme vivant n'est digne de s'adresser directement à lui, excepté leur Roi. Aussi y a-t-il des jours de Fêtes solemnelles, instituées à l'honneur du Roi, & dans lesquelles ce Prince adresse à Dieu, dans la posture la plus humble, un formule de priere, qu'aucun autre homme ne pourroit répéter sans blasphême.

Telle est l'idée qu'on nous donne

dans ce mémoire des Habitans de la Cochinchine, Pays heureux, où l'on trouve des mœurs douces & polies, sans corruption; des institutions très-sages, sans Loix écrites; un Gouvernement juste & modéré, sans la liberté politique & des Temples sans superstition.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DANNEMARK.

Copenhague.

PENSÉES Economiques, *Part. V.* 1 8. *pag.* 111.

LES vrais compatriotes ont reçu avec toute la reconnoissance qu'ils doivent, la continuation de l'Ouvrage de M. *Putken*, qui seroit à la vérité coupable d'une espece d'ingratitude, s'il refusoit de communiquer au Public la moindre des réflexions qu'il a faites sur l'économie intérieure de sa Patrie. Ce tome ne le cede en rien aux autres, de quelque maniere qu'on le regarde.

M. *Hoysgaard* a publié un petit écrit d'une seule feuille d'impression, sous ce titre : *la Quadrature algébrique*, ou le *Calcul intégral rendu facile*. Il y enseigne à additionner différentes series, qui peuvent provenir de la Quadra-

ture. Son but n'a point été de rapporter tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur cette matiere, mais de donner seulement une preuve non équivoque de ses connoissances particulieres à cet égard.

M. *Arbin* vient de graver une Médaille en l'honneur de feu M. *Harsleb*, Evêque de Zeelande. Elle représente d'un côté la tête de M. *Harsleb*, & au revers, l'Eglise de Dannemark en pleurs, appuyée sur un écusson, dans lequel on lit : *Ecclesia Dano-Norveg.* Autour : *Deliciæ & decus meum* ; & à l'exergue ; *Sublat d. v. April.* M. D. CCLVII.

M. *Saly*, Directeur de l'Académie royale de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, a présenté au Roi le modele en petit & en émail de la Statue équestre, à laquelle cet habile Artiste travaille, & Sa Majesté Danoise l'a reçu de la maniere la plus obligeante.

On ne peut assez louer la *Philosophie-pratique pour tous les états*, de M. *Basedoy*, Professeur à *Sorse*, *in*-8°.

Le Professeur *C. Horrebow* le fils,

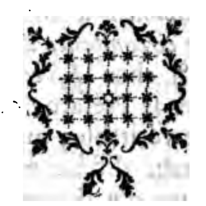
s'est fait beaucoup d'honneur par la Dissertation Latine qu'il a publiée sur la *Hauteur de l'Athmosphere.*

Soroe.

Breve, c'est-à-dire, Lettres, &c. *in*-8°. *p.* 341, avec un appendice de 30 autres pages, contenant des *Considérations sur une mort imprévue & subite.* Ces Lettres sont au nombre de quarante; & à l'exception des 1, 37, 38 & 39, où l'Auteur parle de lui-même, elles ont chacune un objet intéressant; elles traitent de l'influence des Dames sur les mœurs; du danger du grand monde, & de la maniere dont il faut que se conduise un jeune homme qui veut devenir Auteur; du Baron d'*Holberg*; de l'éducation de la noblesse; de l'esprit de *Socrate*; de la différence entre un homme vertueux, un bon citoyen & un galant homme; de ce qui fait le vrai bonheur d'un Etat; de la fin qu'un Gouvernement doit se proposer; de la part que chacun de nous doit prendre au bien & au mal d'autrui, &c. Le style est tel qu'il convient à des Lettres.

La Cour & les Lettres ont fait une

perte considérable en la personne de M. *Roger*, Auteur de différens Ouvrages excellens, & entr'autres des fameuses *Lettres sur le Dannemark*. Cet homme estimable & universellement estimé, tant pour les qualités du cœur, que pour celles de l'esprit, étoit parti pour l'Angleterre, avec une commission très-importante, dont la Cour & le Ministre l'avoient chargé; mais lorsqu'il étoit proche de *Hambourg*, la voiture se renversa; & s'étant malheureusement blessé à la tête, il mourut trois jours après dans cette même ville, emportant les regrets de tous ceux qui connoissoient son mérite.



HOLLANDE.

Amſterdam.

D*E hearlyke belouing*, *&c.* c'eſt-à-dire, *l'excellente récompenſe & le triomphe glorieux de la vertu*, ou *aventures d'une femme vertueuſe, vendue pour eſclave aux Turcs par ſon mari, laquelle après avoir éprouvé les diſgraces les plus terribles, & la miſere la plus grande, eſt enfin délivrée par ſon même mari, à qui elle pardonne généreuſement tout le paſſé, en conſidération du repentir qu'il témoigne ; le tout orné de très-belles gravures, qui repréſentent la vertu & la fidélité, réſiſtant conſtamment à tous les aſſauts dans chaque circonſtance de la vie.* Ouvrage *in*-8°. chez *Eſveldt.* L'Auteur proteſte dans ſa Préface, qu'il raconte une hiſtoire véritable ; mais on trouve dans l'Ouvrage différens traits qui ne permettent pas d'y ajouter une foi entiere. Au ſurplus, ce Roman eſt très-bien écrit, & l'on y reconnoît clairement que l'Auteur a lu la vie de la Marquiſe *de Freſne.*

Goſſe

Gosse a publié un *Traité du Thermometre, dans lequel on parle d'une nouvelle loi de la chaleur propre à mesurer la dilatation des liqueurs*, par M. *Hennert*, *in*-8°. avec une gravure.

Francker. On dispute en matiere de Théologie, presque depuis le commencement du monde; & quoique nos connoissances soient augmentées avec le tems, elles n'ont diminué ni le nombre ni le désagrément de nos controverses. A cette vue, l'ame délicate s'afflige, & les Pyrroniens chantent victoire. Pour confondre ceux-ci, M. *Bernsau* a publié une Harangue, qu'il avoit déja prononcée onze ans auparavant, comme on le voit par le titre suivant: *Henr. Wilh.* Bernsau, *Oratio inauguralis de ratione certi in Theologia constituendi, publice dicta in Templo Academico*, XXX *Aprilis* 1729, *quum ordinariam Theologiæ professionem in illustri Frisiorum, quæ Franckeræ est, Academia solemniter auspicaretur*. Cette Harangue qui paroît imprimée chez *Coulon*, Libraire, confirme suffisamment l'idée que l'on s'étoit formée de la science & des talens de l'Auteur.

Utrecht.

Les Libraires *Paddenburg* débitent avec succès *hélige Géographie, &c.* c'est-à-dire, *Géographie sacrée, ou Description de tous les Pays, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte,* Tome 1, *qui traite du Pays de Canaan, de ses noms, de sa situation, de son étendue, de son Histoire naturelle, de ses mers, fleuves, rivieres, lacs, montagnes, vallées, plaines, déserts, productions, de ses anciens & nouveaux Habitans, du droit que les Israélites avoient sur ce Pays, de la conquête & du partage qu'en firent les douze Tribus, des principales révolutions qu'il a éprouvées, & de son état actuel,* par M. *Guillaume-Albert* Bachiene, Membre de la Societé des Sciences de Harlem, Ouvrage *in*-8o. de 1016 pages. Ce bel Ouvrage est bon pour toutes sortes de Lecteurs, tant pour ceux qui ne sont point en état de lire les gros Volumes de Bochart, de Reland, de Welles, &c. que pour ceux qui les ayant lus, aiment encore à retrouver ramassé en bon ordre & avec discernement, tout ce qu'on a dit de

mieux jusqu'à présent sur la Terre Sainte. Ce premier Tome est divisé en deux parties. La premiere a déja été publiée il y a trois ans, & celle que nous annonçons ici, est la seconde. Nous espérons que le sçavant Auteur ne tardera pas à donner au Public le second Tome, qui doit contenir la Géographie des Pays voisins de celui de Canaan.

Leide.

De Gracia artium ac Doctrinarum inventrice, à David Kuhnkens, in-4°. 34 pages. L'Auteur s'efforce de prouver qu'il n'y a ni science ni art qui n'ait été inventé ou perfectionné par les Grecs.

Harlem.

Si l'on conteste à cette Ville l'invention de l'Imprimerie, deux Imprimeurs, Isaac & Jean Enschedé, esperent du moins avoir la gloire d'une nouvelle invention typographique, très-belle & très-commode. Ils ont trouvé le moyen d'imprimer la Musique comme l'on imprime les livres ; & l'on jette actuellement dans leur célé-

bre fonderie les notes qui doivent servir au lieu des gravures dont on a fait usage jusqu'à présent pour imprimer les compositions musicales. On retirera des avantages infinis de cette invention, dont on a déja annoncé des essais il y a quelques années.

La Haie.

Nicolas *Van Daalen* vend *les Propriétes remarquables du chemin que la lumiere fait dans l'air, & en général par divers milieux réfringens, sphériques & concentriques, avec la Résolution des Problêmes qui y ont rapport, comme sont les réfractions astronomiques & terrestres, & tout ce qui en dépend*, par M. *J. H* Lambert, *in*-8o. pag. 116. Quelle que soit la perfection à laquelle on croit avoir porté l'Optique, l'Auteur pense qu'il y a encore beaucoup de choses à y ajouter, comme, 1°. le cas dans lequel la lumiere passe successivement par divers milieux sphériques & concentriques; & c'est l'objet du présent Traité. 2°. sur la Photométrie, c'est ainsi qu'il appelle cette partie de l'Optique qui traite de *l'éclat de*

la lumiere, de sa densité, de sa force pour éclairer, des modifications qu'elle produit dans les couleurs & sur l'ombre, des degrés, des accroissemens & des diminutions qu'elle éprouve dans tous ces cas. L'Auteur se propose de traiter ce second objet dans une autre partie à laquelle il travaille.



SUISSE.

Berne.

LE 2e Tome de cette année de l'*Excerptum totius Italicæ necnon Helveticæ Litteraturæ*, contient les extraits suivans : 1. *Commentatio Historico-critica de Litteratura Græco-italica*, *Cl. P. Grandonici*. II. *Catalogus nonnullorum Librorum sæculo* XV *impressorum*, *animadversionibus criticis illustratus*. III. *Commentaria historica*, *militaria & politica insulæ corsicæ*, Cl. Jaurrin. IV. *Specimina variorum objectorum utilium ad politicam & moralem disciplinas spectantium*. V. *Specimen Historiæ Litterariæ Florentinæ sæculi* XVII', Cl. Nelli. VI. *Catalogus codicum mmss. Bibliothecæ Bernensis*, *adnotationibus criticis illustratus*, Cl. Sinner. VII. *Jurisprudentia antiqua*, *continens Opuscula & Dissertationes quibus Leges antiquæ*, *præsertim Mosaicæ*, *Græcæ & Romanæ illustrantur*, Cl. Fellenberg. Les Ouvrages sont : I. *De Zodiaci origine Ægyptia Dissertatio*, Cl. F. S.

Schmidt. II. *Fasti Habessinorum sacri & veteri gentis Poetâ editi, &c.* Cl. Kocheri. III. *Inscriptiones variæ.* La troisieme partie est destinée pour les nouvelles Littéraires.

Nous nous réservons de faire connoître plus au long dans nos Volumes suivans, cet excellent Journal.



ANGLETERRE.

I.

ON a exécuté dans le mois de Décembre dernier, ſur un des Théâtres de Londres, un Opera nouveau en deux Actes intitulé : l'*Enchanteur* ou l'*Amour & la Magie*. Sur l'Extrait que nous allons donner du plan de ce Drame , ou pourra croire qu'il a été coupé ſur le modele de la plûpart de nos Operas. L'amour conſtant & malheureux en fait l'intérêt ; la jalouſie & les perſécutions d'un Rival puiſſant & dédaigné en forment le nœud, & un coup de baguette amene le dénouement.

La vertueuſe Zaïde , que la tendreſſe & le devoir uniſſent à Zoreb ſon époux, eſt aimée de l'Enchanteur Moroc qu'elle déteſte. Moroc ne pouvant vaincre la réſiſtance de Zaïde par les ſoins & les empreſſemens , il emploie les ſecours de ſon Art. Il charge le Génie Kaliel de lui ſoumettre le cœur de Zaïde; & pour rendre

plus prompts & plus sûrs les succès du Génie, il lui confie sa baguette.

Kaliel vient trouver Zaïde dans un jardin, où elle rêvoit à son amour. Il tâche vainement de la rendre sensible aux vœux de l'Enchanteur. Il fait paroître devant elle la Nymphe Lyssa, qui avec ses compagnes, exécute le Ballet le plus propre à irriter les desirs & à inspirer la volupté.

Mais ni ce stratagême, ni les discours séduisans que tient ensuite Lyssa à Zaïde, ne peuvent rien sur le cœur de cette fidelle épouse. La Nymphe change le jardin en un palais magnifique. Zaïde n'y voit rien qui lui paroisse digne de son attention. Le palais est changé en un affreux desert. Zaïde s'en apperçoit à peine. Alors Moroc, confondu, désespéré, reprend sa baguette. Ne pouvant toucher Zaïde, il veut l'effrayer, & lui faire partager les tourmens qu'il éprouve. Il frappe l'air de sa baguette, & du sein de la terre fait sortir un tombeau, sur lequel est étendu le corps de Zoreb. Zaide troublée, désesperée à cette vûe épouvantable, ne veut plus survivre à son époux; elle tire un poi-

gnard pour se frapper. Mais Moroc lui saisit le bras, lui arrache le poignard ; & dans son trouble il laisse échapper de ses mains la baguette formidable. Kaliel, qui jusques-là avoit persécuté les deux Amans, devient leur protecteur ; il ramasse la baguette, & s'en servant contre l'Enchanteur, le force à se plonger dans les abîmes ; ce Génie bienfaisant rend ensuite la vie à Zoreb, qui n'étoit qu'enchanté, & le réunit à Zaïde ; & le Spectacle se termine, comme chez nous, par des chants & des danses.

I I.

EXTRAIT d'une Lettre de M. Etienne Hales, *de la Société Royale de Londres, sur l'utilité & la salubrité des tuyaux d'air.*

L'EXPÉRIENCE a démontré que de longs tuyaux d'air, qu'on fait passer à-travers les voûtes & les toîts des prisons, sont des moyens très-utiles pour donner une issue aux vapeurs corrompues qui s'exhalent du corps des prisonniers, & empêcher leur stagnation, qui produit ordinairement une

putréfaction dangereuse, & souvent pestilentielle. Ces canaux ont été employés avec succès dans les lieux où l'on garde les prisonniers François; & l'on s'en est servi aussi en France pour nos prisonniers, parce que j'avois écrit à M. Duhamel, pour lui recommander cette précaution. Si la même méthode étoit adoptée dans toutes les prisons d'Angleterre, on sauveroit la vie à beaucoup de prisonniers, & l'on éviteroit des maladies contagieuses, qui se répandent dans les environs des prisons, & sur ceux qui approchent des malheureux qui y sont renfermés.

Ces tuyaux seroient aussi fort utiles dans les hôpitaux; ils rendroient les guérisons plus promptes & plus faciles : &, outre l'avantage qui en reviendroit aux malades, il en résulteroit aussi un pour le Public, en ce que les malades étant plutôt guéris, feroient place à d'autres, & l'utilité de ces établissemens s'étendroit par-là à un plus grand nombre de personnes. Il y a beaucoup d'autres cas, où ces tuyaux seroient de la plus grande utilité, pour rafraîchir l'air des salles d'assemblée, pour dissiper les vapeurs dan-

gereuſes qui s'exhalent des fonderies des métaux, &c.

M. Yeoman, habile Méchanicien, eſt le premier qui ait fait l'eſſai de ces tuyaux à la Chambre des Communes & dans la Salle du Banc du Roi à Weſtminſter. Ces tuyaux avoient de ſix à neuf pouces de largeur; mais plus ils ont de largeur, plus ils doivent avoir de hauteur, pour accélérer l'aſcenſion de la vapeur. Le baſſin d'une balance faite avec beaucoup de ſoin, ayant deux pouces de diametre, & étant mis dans un de ces tuyaux, la force de l'air montant le faiſoit élever au point qu'il falloit y metrre quatre grains pour rétablir l'équilibre, lorſqu'il n'y avoit perſonne dans la ſalle; mais lorſqu'il y avoit beaucoup de monde, l'air devenant alors plus rare & plus léger, il falloit juſqu'à douze grains pour rendre l'équilibre. Cette expérience fait voir clairement pourquoi ces tuyaux ſont ſi ſalutaires & ſi rafraîchiſſans, en ce qu'ils chaſſent ſans ceſſe la vapeur qui ſort du corps humain; & le célebre Docteur Keil de Northampton a évalué à trente-neuf onces la quantité de vapeurs qui s'exhalent en vingt-

quatre heures du corps d'un homme en Angleterre.

III.

Remede pour l'Hydropisie.

Prenez les larges feuilles qui croissent sur la tige de l'artichaut : nettoyez-les sans les laver ; pilez-les dans un mortier, & exprimez-en le jus à travers un linge. Mettez ensuite une pinte de ce jus dans un pot avec une pinte de vin de Madere ou de Montagne, si vous ne pouvez pas avoir du bon Madere. Prenez-en trois cuillerées à jeun tous les matins, & trois autres cuillerées en vous couchant. La dose peut même être augmentée jusqu'à quatre ou cinq, si l'estomac le supporte, & que le cas le requiere. Il faut avoir soin de secouer la bouteille avant que d'en verser la liqueur.

IV.

REMEDE pour guérir la morsure des chiens enragés.

Quoiqu'on annônce tous les jours dans les Papiers publics une quantité

de méthodes sûres pour guérir la morsure des chiens enragés, on peut ajouter ici avec confiance une remede simple, employé avec succès par les Sauvages du Nord de l'Amérique. Ils prennent de l'écorce de frêne blanc, la font brûler, la réduisent en poudre, puis y mêlent de bon vinaigre, & en font une emplâtre plus ou moins grande selon la blessure; ensuite ils l'appliquent sur la partie affligée, & par ce moyen, ils en tirent tout le venin. On prétend aussi que ce remede est infaillible pour les morsures du serpent à sonnettes.

V.

EXTRAIT d'une Lettre d'un Officier de l'Amiral Cornish, *écrite du vaisseau* le Lenox, *à la hauteur de* Madagascar, *le 6 Septembre.*

MADAGASCAR est divisé en plusieurs petits Royaumes ou Etats: le plus considérable est celui de Brecess. Les habitans m'ont assuré qu'il abonde en mines d'or, ainsi que le Royaume de Volembo en mines d'argent, & il y a tout lieu de le croire: car les dents

des moutons & des autres bestiaux tués sur notre Vaisseau étoient couvertes d'une substance métallique, qui donne à ces dents une apparence de cuivre. Les Mineurs en concluent que dans les endroits où ces animaux paissent, il y a une mine d'or bien près de la surface de la terre. Je n'assurerois pas la vérité de cet indice; mais il me paroîtroit plus plausible que les contes ridicules de la baguette divinatoire. Boerhaave, au premier volume de ses élémens de Chymie, page 22, Part. II, dit, en parlant de l'or : *Il s'en trouve à Madagascar d'une espece très-molle, qui fond comme du plomb à un feu tempéré.* Pour donner du poids à cette assertion, il a recours à Flacourt, Auteur de l'*Histoire de l'Isle de Madagascar*, ch. XLIX. Je n'ai point ce Livre sous les yeux; mais j'ai remarqué souvent un gros bouton jaune servant d'ornement à la couronne des Princes de Madagascar : je l'ai trouvé si mol, que je l'ai cru de quelque métal peu précieux; mais tous les Naturels m'ont assuré qu'il étoit d'or fin.

V I.

METHODE pour tirer l'or & l'argent du galon sans le brûler.

Il faut couper le galon en petits morceaux, les envelopper dans un linge, & mettre le paquet dans de la lie de savon (*soaplees*) fondue dans de l'eau qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'on apperçoive une diminution dans le paquet; ce qui ne demande que peu de tems, à moins que la quantité de galon ne soit très considérable. Ensuite on tire le linge & on le lave avec de l'eau froide, en le pressant fortement avec le pied, ou en le battant avec un marteau pour en exprimer la lie de savon. On délie alors le paquet, & on trouve la partie métallique du galon pure & entiere, sans être altérée dans sa couleur, ni diminuée de son poids. Cette méthode est beaucoup plus commode & moins difficile que la maniere de brûler l'or: comme il ne faut qu'une très-petite quantité de lie, & qu'on peut se servir plusieurs fois de la même, la dépense se réduit à très-peu de

chose. Le vaisseau peut être de fer ou de cuivre.

La raison de cette opération est sensible pour ceux qui savent un peu de Chymie ; car la soie sur laquelle tous nos galons sont tissus est une substance animale, & toutes les substances animales sont solubles dans les alkalis : mais la toile dans laquelle vous enveloppez le galon, étant une substance végétale, résiste à leur action, & n'en est point altérée.

VII.

PARMI les curiosités qu'on a découvertes dans les ruines d'Herculanum, il y en a une qui exerce beaucoup les talens des Antiquaires. C'est un joli chariot d'ivoire, dans lequel est un perroquet. Ce chariot est tiré par une sauterelle ; & les rênes passent de la bouche de cet animal par le bec du perroquet. Plusieurs personnes regardent cette idée comme un jeu d'esprit & une fantaisie de l'Artiste ; d'autres la regardent comme l'emblême d'un siecle frivole. Mais les meilleurs Critiques croyent que c'est une

ſatyre, & imaginent que le perroquet repréſente Agrippine, la mere de Neron; & que la ſauterelle repréſente la fameuſe Locuſta, dont on ſe ſervit pour empoiſonner Claudius & Britannicus.

VIII.

A l'Auteur du London Cronikle.

LES expériences ſingulieres qu'on a faites depuis quelque tems ſur l'élévation & l'abaiſſement du mercure dans le thermometre, lorſqu'on le plonge dans un fluide & qu'on l'en retire ſubitement pour l'expoſer à l'air libre, m'ont engagé à en répéter quelques-unes qui m'ont réuſſi en partie. J'ai trouvé que le thermometre, lorſqu'on le retiroit de l'eſprit-de-vin, du vinaigre, du lait & de l'eau, deſcendoit juſqu'à ce que la boule fût abſolument ſeche; après quoi il remontoit juſqu'au degré où il étoit auparavant: il s'élevoit au contraire, lorſqu'on l'avoit plongé dans l'huile d'olive ou de lin. Il ſeroit intéreſſant de rechercher la cauſe de ce phenomene.

Il paroît très-clair que l'abaissement du thermometre dépend en grande partie de l'évaporation du fluide dans lequel on le plonge ; & que plus il s'évapore promptement, plus bas le thermometre descend pendant le tems de l'évaporation. Il est encore certain que les fluides huileux s'évaporent plus lentement. Par-là on conçoit bien pourquoi ils ne font pas descendre le thermometre ; mais qu'ils le fassent monter, c'est ce qui me paroît inexplicable, & ce qui mérite d'être examiné par d'habiles Physiciens. Je dois ajouter que les expériences réussiront mieux avec un thermometre d'esprit-de-vin d'après la méthode de M. de Réaumur, qu'avec les thermometres de mercure de Fahrenheit.



ITALIE.

I.

INSTITUTIONES Linguæ Græcæ in usum Scholarum piarum. Fiorenza.

« PRINCIPES de la Langue Grecque » à l'ufage des Ecoles pies. A Flo» rence, de l'Imprimerie Impé» riale. »

CHARLES Antonioli, Profeffeur d'Eloquence à Pife, a voulu faciliter par cet Ouvrage l'étude de la plus belle Langue du monde; mais d'une Langue dont les détails font infinis, & par conféquent rebutante pour les enfans. Cette méthode pourroit être propre aux Ecoles de toutes les Nations, fi elle eft auffi-bien exécutée que les Journaux Etrangers l'annoncent.

II.

DELLA Sicilia Nobile. « La Sicile il» luftre.

CET Ouvrage eft une Hiftoire de

Sicile, dans laquelle l'Auteur n'a voulu inserer que ce qui s'est passé de plus grand & de plus remarquable dans ce Royaume. Cette Histoire est donc telle que seroient toutes les autres, s'il n'y avoit ni Ecrivains mercenaires, ni Libraires avides.

On y trouve 1°. la description du *Local*, du Territoire de la Sicile, avec une Carte Géographique, & la suite des regnes. 2°. L'origine des fiefs, les noms de chacun & l'étymologie de ces noms. 3°. Une Chronologie exacte de l'institution des divers Tribunaux.

Cet Ouvrage se trouve à Palerme, chez *Pierre Bentivenga*. L'Auteur est M. le Marquis de *Villa-Alba*. Nous n'oserions assurer qu'il ait rempli la promesse qu'il a faite de ne dire que ce qui méritoit de passer à la postérité : car son Histoire contient quatre Volumes *in-fol.* & la Sicile n'est pas un grand Royaume : il est vrai qu'il est ancien. Mais les premiers tems des anciens Empires fournissent à l'Histoire bien peu de choses certaines.

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

ESPAGNE.

HOLLANDE.

ITALIE.

RUSSIE.

SUEDE.

TABLE DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ERRATA pour ce Volume.

Page 170, ligne 19, *connoiſſoit*, liſez *connoiſſent*.
Page *id.* l. 22, *ogetti*, liſez *ogotti*.
Page *d.* l. 23, *Dei*, liſez *dei*.
Page 171, l. 23, *mane*, liſez *mani*.
Page 173, l. 4, *figuraſeli*, liſez *figurarſi*.
Page *id.* l. 5, *tirannè*, liſez *tiranne*.
Page *id.* l. 4, *coûtât*, liſez *coûte*.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois. A Paris, ce 16 Janvier 1761.

DEPASSE.

DE l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

